Aspect(s), contrastivité(s), modélisation(s)

Remerciements.

Je tiens particulièrement à remercier Claude Delmas et Geneviève Girard-Gillet sans le soutien et les innombrables conseils desquels je n'aurais pas pu venir à bout de ce travail. Ils ont toujours été présents aux moments cruciaux de mon parcours, au moment où leur caution m'était nécessaire pour l'obtention d'un congé sabbatique de l'Université Paris-3 (2006-2007), lorsque j'avais besoin de relecteurs attentifs, quand je souhaitais aménager mon emploi du temps pour des conditions plus propices à ce travail. Je les remercie tout simplement pour leur confiance et leurs encouragements.

Je remercie également J. Guéron pour les conseils qu'elle m'a prodigués et les articles qu'elle m'a fait découvrir, ainsi que les membres de l'équipe Sésylia pour leurs contributions diverses et passionnantes qui m'ont aidé à ouvrir largement mes horizons linguistiques.

Merci enfin à Jean-Marie pour son aide technique extrêmement précieuse, sa patience, à Raphaël Costambeys-Kempczynski pour m'avoir laissé utiliser la photocopieuse de Télé3, et enfin à mes parents pour leur soutien actif.

Nomenclature et liste des abréviations.

Les abréviations que j'utilise dans ce document sont en nombre limité ; les voici :

- PPF est mis pour *present perfect* ; PRET pour prétérit ;

- Plutôt que d'utiliser les abréviations SV (syntagme verbal), SN (syntagme nominal), ce qui aurait été attendu dans un document rédigé en français, je choisis de garder les abréviations anglaises VP et NP, essentiellement pour conserver le parallélisme entre les diverses projections de l'arboresence générative, DP (*determiner phrase*), TP (*tense phrase*), CP (*complementizer phrase*), difficilement traduisibles en français.

- Les exemples en russe et en breton seront traduits littéralement, avec en général une traduction en français correct ensuite ; les abréviations les plus courantes seront : NOM (nominatif), ACC (accusatif), GEN (génitif), DAT (datif), INST (instrumental), IMPER (impersonnel), etc., en lettres réduites accolées au terme correspondant.

- Pour ce qui concerne la mention de l'aspect (perfectif ou imperfectif) du verbe russe, elle apparaîtra sous la forme d'un diacritique superscript dans les phrases russes, sur le modèle : verbe^{P} (= verbe d'aspect perfectif), verbe^{I} (= verbe d'aspect imperfectif). Pour les exemples en russe, j'ai choisi d'adopter la translittération des slavistes, la plus courante.

- Les mots et les concepts-clés que je souhaite faire ressortir seront simplement en italiques, afin de ne pas alourdir le texte.

- Afin de faciliter la tâche du lecteur, je fais néanmoins figurer à l'encre rouge les renvois à mes travaux que l'on trouvera dans le volume « Ensemble des travaux publiés ». Les articles sont numérotés de 1 à 14, le numéro correspond à la liste indexée des articles qui figurent dans ce volume. Les ouvrages sont au nombre de deux : ouvrage 1 (*Le* present perfect- *Approche linguistique*, 2001) et ouvrage 2 en deux tomes (*De l'aspect sémantique à la structure de l'événement : les verbes anglais et russe*, 2008).

SOMMAIRE

AVANT-PROPOS ……..6

INTRODUCTION ……28

CHAPITRE 1 : Métaopération et *present perfect*……....32

1. Métaopération. Prémisses, cadre théorique initial. Forces et faiblesses…… ...33
1.1. Une syntaxe à l'interface du discours : les Praguois, syntaxe et énonciation… ..33
1.2. Mise en oeuvre : *be V-ing*……...37

2. Mon parcours initial : le *present perfect* (PPF)……..……42
2.1. Les « énigmes » du PPF……43
2.2. PPF et métaopération : les prémisses……...……...46
2.3. Les emplois temporels argumentaux du PRET *vs*. PPF……... 53
2.4. PPF universel et évolution du système...……59

CHAPITRE 2 : Ouverture à d'autres modèles, contrastivité et diachronie……..62

1. Ouverture à d'autres modèles et à d'autres langues……64
1.1. Syntaxe-sémantique : verbes d'aspect et *to V / V-ing*……65
1.2. Modularité et pluralité des regards et des langues…….……67
1.3. Les *aspectualizers* et *V-ing*……73

2. Grammaire générative, diachronie et V–*ing* : convergences empiriques et théoriques……..78
2.1. -*Ing* opérateur partitif dans la grammaire de l'anglais……...79
2.2. Diachronie et grammaticalisation de *V-ing*……...……84

3. Contrastivité et auxiliation……90

3.1. « *Have* est un *be* augmenté » : les limites de la position Bénveniste/Freeze/Kayne……...92

3.2. « *Be* est un *have* diminué »……97

3.3. *Have* opérateur double……..102

3.3.1. « Avoir » en breton……..102

3.3.2. « Avoir » en russe……104

3.3.3. Have *spatial et temporel*……..113

3.4. Conclusion……...……114

CHAPITRE 3 : Evénement / aspect sémantique et temps/aspect grammatical.....117

1. Aspect sémantique et événements……..119

2. Les représentations linguistiques du temps……..129

2.1. Les temps[1] dans les théories de la sémantique formelle : les opérateurs temporels……..130

2.2. H. Reichenbach et le *Reference time*……..……..…137

2.3. L'hypothèse topologique……...142

2.4. La représentation syntaxique du temps……148

3. Le PPF revu : vers une linguistique intégrative……...……150

3.1. Motivation temporelle première de *have* dans *have V-en* : *Extended Now*……150

3.2. Argument diachronique……..156

3.2.1. Vidage du contenu dénotatif des auxiliaires……...157

3.2.2. Variation be / have *au* PPF...……...159

3.3. Le PPF entre sémantique temporelle et pragmatique…….……..…..164

CONCLUSION……176

Bibliographie……180

[1] Le terme de « temps » correspond à l'anglais *tense* (temps linguistique).

AVANT-PROPOS

Esquisse d’un parcours

Début de parcours

Du plus loin qu'il me souvienne mon oreille a été bercée par des sons de langue étrangère – un père bretonnant qui avait abandonné sa langue première en émigrant à Paris mais émaillait parfois son discours de quelques bribes de breton, une sœur de quinze ans mon aînée qui poursuivait des études de russe et d'arabe à l'université, puis l'anglais en sixième qui pour moi a été la découverte de ce qui serait une vocation - faire de l'anglais, des langues. Une inscription en 1983 en faculté d'anglais à Paris III doublée l'année suivante d'une inscription en russe à l'INALCO allait décider de mon sort d'angliciste ou de russisant. Puis, la lecture de la *Grammaire linguistique de l'anglais* (abrégé en GLA, 1982) d'H. Adamczewski et de C. Delmas décida de la suite : je ferais de la linguistique. J'ai toujours le souvenir vif des cours débordant d'enthousiasme d'A. Lancri en première année de grammaire sur *be V-ing*, de troisième année d'initiation à la diachronie de l'anglais, de la profondeur intellectuelle des cours magistraux de C. Delmas en deuxième année sur le syntagme nominal. Quant à H. Adamczewski, je ne l'ai rencontré qu'en année de Maîtrise et ai été séduit à la fois par la simplicité de l'homme et par ses intuitions linguistiques extraordinaires et son multilinguisme impressionnant. Je crois avoir immédiatement compris la rupture épistémologique profonde qu'impliquait cette nouvelle façon d'aborder la grammaire de l'anglais : la langue ne renvoie pas directement aux objets ou aux événements du monde mais est médiatisée par toute une série d'opérateurs, bientôt appelés « méta »-opérateurs, dont la fonction est d'informer, sous une apparence très abstraite et codée, du statut de telle ou telle construction dans l'acte discursif. La langue naturelle détient les marqueurs de sa propre explicitation, que l'on ne peut découvrir qu'au prix d'un grand travail d'abstraction, de dé-structuration de la chaîne linéaire. J'ai ainsi accédé à la linguistique par la *métaopération*. Le premier chapitre de ce document explorera les postulats principaux de cette théorie et la façon dont je l'ai fait fonctionner dans les premières années de mon parcours scientifique jusqu'à la thèse, enfin comment j'ai été contraint d'élargir considérablement mon horizon linguistique pour contrecarrer les effets indésirables de généralisations souvent excessives auxquelles elle menait. Je ne l'ai pas abandonnée pour autant mais en ai fait plus une méthode d'investigation enrichie par d'autres modèles et modules qu'une véritable théorie explicative, qui a toujours souffert d'un manque de formalisation

contrairement à d'autres modèles apparentés, comme celui de la TOPE[2] élaboré par A.Culioli.

Parallèlement, je poursuivais un cursus de russe et me suis heurté très tôt aux difficultés insurmontables que présentait l'aspect verbal pour un non slavisant. Les cours de grammaire de Mmes Kolytcheva et André, toutes deux russophones natives, au centre de l'INALCO de Clichy, m'ont enseigné des bases solides et authentiques de la langue russe mais m'ont en même temps déconcerté : à les entendre, la seule solution pour maîtriser l'aspect était soit d'être russophone natif (ce que je n'étais pas), soit de mémoriser tous les effets de sens – et ils étaient innombrables et très contradictoires – attachés aux verbes perfectif et imperfectif. Mais progressivement, ma lecture assidue de GLA[3] et mes cours de linguistique de Paris III me faisaient percevoir des analogies de fonctionnement assez frappantes entre *V-Ø/-s* (la forme dite simple), *be V-ing*, *have V-en* d'un côté, les perfectif et imperfectif russes de l'autre. J'ai partagé très vite avec H. Adamczewski l'idée que les notions sémantiques censées fonder l'opposition aspectuelle (achèvement/non achèvement, ponctualité/cursivité, résultativité/progressivité, etc) étaient démenties par chaque emploi exceptionnel de l'imperfectif russe ou de *be V-ing*, pour ne citer que ces deux-là.

Ceci allait en fait décider de la suite de mon parcours. Une fois ma licence de russe obtenue, je m'inscrivis en maîtrise d'anglais puis en DEA avec H. Adamczewski qui immédiatement m'orienta vers un sujet d'ordre contrastif. Mon mémoire de maîtrise portait en partie sur l'aspect et en partie sur les particules énonciatives du russe, ces petits mots inclassables qui balisent la trame discursive des énoncés. Le plus gros de mon mémoire était consacré à la surprenante grammaticalisation qu'a connue la conjonction de coordination *i* (и) en russe dont la gamme des emplois va de la simple conjonction à sens additif (*Ivan i Maša*, « Ivan et Macha ») à un rôle de soulignement métalinguistique (au sens d'H. Adamczewski) qui n'est pas sans rappeler le rôle prédicatif des auxiliaires anglais, dont *do* :

1) *On sobiralsja uexat' – on* i *yexal*.
Il s'apprêtait à-partir – il *i* est-parti
« Il s'était proposé de partir et en effet, il est parti. (*he* did *leave*) »

[2] Théorie des Opérations Prédicatives et Enonciatives.
[3] *Grammaire linguistique de l'anglais* (H. Adamczewski).

L'année suivante, je m'inscrivais en DEA et pouvais enfin travailler sur le sujet qui me fascinait depuis des années, l'*aspect* en anglais et en russe. Je devais d'abord lire la littérature sur le sujet : j'ai découvert la grammaire de « l'usage et du sens »[4] de l'aspect en russe de J. Forsyth (1970), dont les conclusions remettaient souvent en cause la thèse lexicaliste de l'aspect. J'ai pris connaissance des écrits quelque peu iconoclastes de J. Veyrenc, éminent russisant des années 1960 à 1980, dont l'approche constituait une synthèse entre le structuralisme de L. Tesnière et l'énonciation d'E. Benvéniste, également ceux de M. Guiraud-Weber, dont un article de 1973 posait le problème de l'aspect en termes de quantité d'information, l'ouvrage *Voix et aspect en russe contemporain* de D. Paillard (1979), puis la grammaire du texte de J. Fontaine (1983) qui traitait de l'opposition aspectuelle dans une optique benvénistienne-weinrichienne. Ces ouvrages étaient de nature à me convaincre qu'une autre approche de l'aspect était possible. Pour l'anglais, sur les conseils d'H. Adamczewski, c'est la périphrase *have V-en* qui allait constituer le centre de mes intérêts. Dans ses séminaires de DEA, H. Adamczewski nous faisait partager l'admiration qu'il avait pour les générativistes de la première heure (N. Chomsky, C. Fillmore, J. McCawley, E. Bach) dont il partageait le goût des structures profondes et des algorithmes qui informaient la structure de surface, ainsi que pour l'édifice théorique de la psychomécanique de G. Guillaume, plus sur le plan des idées (signifiés de puissance – effet de sens) que de l'application concrète d'ailleurs ; enfin, les travaux d'A. Culioli, son propre directeur de thèse, l'avaient marqué et c'est dans ce cadre qu'il intégrait la dimension proprement énonciative de sa théorie. Je reviendrai en détail, dans la première partie de ce document, sur mon évaluation de ce modèle métaopérationnel aujourd'hui. Sans devenir générationviste, j'ai toujours manifesté un grand intérêt pour la *grammaire générative et transformationnelle* (abrégé en GGT) et l'ai à présent intégrée dans ma réflexion et mon parcours.

La thèse : métaopération et have V-en*. (1992-1999)*

Une interruption d'un an (1990-1991) me permit de passer l'agrégation d'anglais (option linguistique), qui m'apprit à faire fonctionner les marqueurs linguistiques au sein

[4] *A Grammar of Aspect: Usage and Meaning in the Russian Verb* (1970).

d'unités textuelles. Puis ce fut l'inscription en thèse et le choix, sur les conseils d'H. Adamczewski, de traiter l'autre périphrase monumentale de l'anglais, *have V-en* (uniquement dans l'emploi de *present perfect*) contrastée avec l'aspect russe. Mes premières années de thèse ont été ralenties par les cinq années passées en lycée puis en collège, qui ont néanmoins été très utiles dans mon parcours pédagogique. Je suivais les cours de J. Fontaine à Paris VIII et ai eu l'occasion d'approfondir cette syntagmatique du texte perfectif et imperfectif, qui était son option théorique, et ai compris qu'il y avait autant de « valeurs » de l'opposition aspectuelle qu'il y avait de configurations phrastiques, et que les effets aspectuels locaux liés à tel ou tel membre du couple aspectuel n'étaient la plupart du temps que la projection de valeurs issues du co-texte ou du contexte. Je devais donc adopter une méthode similaire dans ma thèse : proposer des exemples suffisamment contextualisés pour faire émerger la spécificité de la périphrase *have V-en*. En même temps, j'étais heureusement conseillé par C. Delmas qui m'engageait très fortement à ouvrir mes horizons linguistiques. Ces années de préparation de thèse ont été pour moi l'occasion de découvrir l'immensité de la littérature dans le champ de recherche (l'aspect, et en particulier le *perfect*) qui était le mien : parmi cette littérature, j'ai dévoré les écrits des grands grammairiens structuralistes (R.A. Close, O. Jespersen, M. Joos, G. N. Leech, F.R. Palmer), et ai été particulièrement impressionné par les travaux de J. McCawley et R. McCoard sur le *perfect*, les ouvrages de B. Comrie et de Carlotta Smith sur l'aspect. Je dois avouer avoir néanmoins négligé alors un grand nombre d'articles plus spécifiques, entre logique et discours, qui tentaient de répondre au problème fondamental posé par le *present perfect* et initialement énoncé par J. McCawley (1971): celui-ci est-il vague ou ambigu quant aux différentes valeurs que la tradition lui reconnaît ? A-t-on véritablement affaire à plusieurs structures sémantiques ou bien à des extensions pragmatico-discursives d'une même représentation sémantique fondamentale ? Ce document de synthèse est largement consacré à ma réévaluation des problèmes posés par *have V-en* dans le cadre général de ma recherche actuelle et de ses orientations futures.

Durant ces années de pré-thèse, j'ai également approfondi les bases de mon propre modèle, en ai recherché à la fois les origines (j'ai lu G. Guillaume, E. Benvéniste, parcouru les Praguois, surtout V. Mathesius), et les formalisations possibles ; l'ouvrage de C. Delmas *Structuration abstraite et chaîne linéaire en anglais contemporain* (1987) est à cette date la seule véritable tentative de formalisation de la métaopération, en explicite très bien les origines, les enjeux et les prolongements possibles. Mes recherches

sur le *perfect* m'ont également conduit à explorer les positions du modèle énonciativiste « concurrent » de la métaopération, celui de la TOE (devenue ensuite TOPE) : les thèses de M. Fryd et J.-L. Duchet sur *have V-en*, les travaux de J. Bouscaren, H. Chuquet, P. Larreya, sur *have* et *be*, ceux de C. Rivière sur l'articulation entre *have V-en* et les types de procès. Mon immaturité linguistique, et une adhésion un peu aveugle aux thèses de la métaopération, ont fait que je n'ai pas perçu les enjeux de ces recherches. Je pense avoir heureusement réparé ces défauts depuis.

Quoi qu'il en soit, ma soutenance de thèse en 1999 marqua à la fois l'aboutissement de mon parcours initial, ses limites mais aussi son enrichissement possible et souhaitable. J'avais adopté la méthode métaopérationnelle pour traiter de *have V-en* et étais donc parti de l'hypothèse de l'invariance des éléments constitutifs de la périphrase, qui ne pouvait passer que par un déchiffrement métaopérationnel de *have*, du présent de *have* et du participe passé, une sorte de « désincarcération » des éléments constituant la structure *have V-en*, méthode que je considérais alors comme la seule façon de dépasser l'éclatement du *perfect* en plusieurs valeurs sémantiques souvent contradictoires. Une critique essentielle que m'a alors adressée G. Deléchelle, qui a été pour moi le véritable moteur du changement de perspective et de méthode de ma recherche subséquente, a été la remarque que si j'avais traité de la périphrase *be V-ing* au lieu de *have V-en*, j'aurais dit la même chose[5] ; en particulier, je n'accordais pas assez de place à *V-en* et aux types de procès marqué par le verbe lexical, à *have* auxiliaire *vs*. *have* verbe lexical dans des énoncés proches du type *I have practically packed my suitcase* vs. *I have my suitcase practically packed*. A cette liste je rajouterai : des lectures à approfondir, une meilleure prise en compte d'éléments diachroniques significatifs, à savoir l'histoire récente des auxiliaires de l'anglais qui se sont totalement réorganisés à partir de la fin du 18ème siècle ; une vue trop étriquée et réductionniste (pour ne pas dire très vague) de l'apport de *have* opérateur de localisation abstraite du prédicat dans l'espace du sujet, bien vite promu comme responsable de cet effet d'acquis observé avec *have V-en*. Je reviens sur ce point au chapitre 2 de ce document de synthèse: mon ouverture à d'autres modèles (dont la GGT) et une pratique assidue de la contrastivité, ont changé ma vision de ces phénomènes. En effet, j'ai acquis la conviction qu'il n'y a pas de *be* ou de *have* qui préexisterait en Grammaire Universelle (GU) indépendamment des systèmes

[5] Se reporter à mon rapport de thèse, joint au document «curriculum vitae ».

morphosyntaxiques propres à chaque langue, même s'il existe certainement un socle commun ; là où ils existent, « être » et « avoir » sont des éléments dont le contenu dénotatif s'est en partie vidé, ce qui les rend apte à être des métaopérateurs, mais il n'y a pas une spécialisation de *be* ou de *have*, tout dépend de la langue considérée. Ce sont notamment les travaux d'A. Rouveret (1996) sur « être » en gallois et de R. Freeze (1992) et R. Kayne (1993) sur « être » et « avoir » qui m'ont amené à cette conclusion. (chapitre 2).

Néanmoins, j'arrivais à montrer, grâce à un corpus très étendu et suffisamment contextualisé, que l'opposition présent ou prétérit vs. *present perfect* dépassait une simple problématique de représentation alternative des procès extralinguistiques ; j'avais sciemment constitué un corpus dans lequel un même procès objectif était successivement exprimé par un prétérit (ou un présent) et un *present perfect*, dans cet ordre-là ou l'ordre inverse. Le russe avait été précieux dans cette entreprise : contrairement à une idée reçue qui accordait au verbe perfectif une fonction de parfait, j'arrivais à montrer, comme le faisait remarquer J. Fontaine, que souvent c'était en fait le verbe imperfectif, souvent décrit comme simplement « copulaire », à valeur de simple « dénotation », qui était le plus à même de « traduire » l'opération propre à *have V-en*, comme le montraient certaines successivités révélatrices, qui étaient de véritables paires minimales phrastiques. Des énoncés comme les suivants montraient qu'une logique autre que simplement référentialiste et véri-conditionnelle était en jeu :

2) A: *"It never* crossed *my mind"*.
B: *"I can't deny it*'s crossed *my mind"*.

3) - *Ja velel* vernut'sja^{P} *sejčas k tebe.*
- *On ne* vozvraščalsja^{I}.

"I told him to come back to you immediately."
"He hasn't (come back)." [6]

Je donnerai mon analyse de ce type d'énoncés ultérieurement. Ils montrent en tout cas que l'aspect compris comme une perspective (un point de vue) double sur l'événement objectif assignée directement par le verbe, n'a fondamentalement rien à voir avec ces emplois de *have V-en* et de l'imperfectif russe. Une condition essentielle à la mise au jour de ces phénomènes est évidemment la prise en compte d'unités textuelles suffisamment

[6] Exemple de J. Forsyth.

longues et variées. En russe, l'aspect dans les questions en *wh*-, dans les énoncés impératifs, dans la subordination, aux modes non finis, ne donne pas lieu aux mêmes effets de sens ; il est même parfois contre-intuitif de conserver le terme d'aspect, trop connoté, dans des énoncés comme 3). J'ai continué d'explorer cette voie, en particulier lorsque je me suis intéressé aux langues (comme le bulgare, le turc, l'islandais) dont la forme de parfait a évolué vers des emplois de type évidentiel (article 3).

Contrastivité et grammaire générative

La thèse a été l'occasion pour moi de confirmer une autre orientation majeure de mon parcours : le rôle de la *contrastivité*, que je conçois comme une « utilisation des moyens, des concepts et des procédures employés dans la description de la langue seconde (le russe pour moi) pour trouver des leviers susceptibles de renouveler l'observation et le point de vue sur la première langue (l'anglais) »[7]. Ceci est très important et correspond au type de démarche heuristique que j'ai toujours privilégié. Il y a plusieurs façons de pratiquer la contrastivité.

La problématique est bien expliquée par J-J. Franckel[8] (2002). On peut partir de l'idée que de grandes catégories conceptuelles préexistent à leur expression dans les langues, que chaque langue constitue à sa façon une analyse des mêmes propriétés d'une même pensée, qu'il existe des universaux d'ordre cognitif, et que le travail du comparatiste va consister à dégager ces grands espaces conceptuels en cartographiant la façon dont chaque langue les code ; c'est la position typologiste. L'autre, plus proche de la métaopération et qui est celle que je partage, considère que toute notion jugée primitive (universelle) en linguistique ne saurait être mise au jour que dans l'analyse des faits de langue. Il faut partir de la diversité des langues, et ce travail doit être compris comme un travail sur des langues singulières et non comme une démarche typologique recherchant des universaux pré-établis. La métaopération a toujours été une théorie des observables, la mise au point des outils d'analyse s'est faite initialement à partir de ces observables dans la complexité des mises en discours et non selon un schème cognitif préconçu. Par exemple, lorsque C. Delmas traitant de l'article en anglais utilisait les données du swahili

[7] Remarque de J. Fontaine (rapport de thèse).
[8] *Langue française*, février 2002. (*Le lexique entre identité et variation*)

(1987), il le faisait dans le souci de montrer que cette langue exhibe dans sa structure un indice explicite du domaine que structure la détermination nominale :

4)
Nili Øunua kitabu : *I bought a book*.
Nili ki*unua kitabu*: *I bought the book*.[9]

Ces exemples ne sont pas là pour poser l'existence d'un espace conceptuel qui serait l'expression de la « définitude »[10], pour montrer qu'il se réalise différemment selon les langues: l'auteur veut montrer que le redoublement de l'indice de structuration *ki* sur le verbe et le nom manifeste plus généreusement que l'anglais *the* le rapport étroit qui existe entre les phénomènes de détermination du nom et l'espace discursif-prédicatif. La détermination nominale comme domaine autonome n'existe pas, l'enjeu est structural, donc linguistique. Lorsque moi-même je rapprochais les énoncés anglais (2) et russe (3) ci-dessus dans ma thèse, je ne voulais pas seulement suggérer qu'il existe une parenté d'effet sémantique entre *have V-en* et l'imperfectif russe (une « imperfectivité » sous-jacente aux deux constructions) mais qu'il existe une problématique similaire de *structuration* entre les éléments constituant la prédication (l'accrochage sujet-prédicat, pour aller vite) résolue par des moyens différents entre les deux langues mais qui justement peuvent être rapprochés en adoptant des principes plus abstraits. L'acquis de structuration est rendu en anglais et en russe par une forme plus chargée métaopérationnellement. Mais cette position était à la fois trop naïve et trop extrême. Naïve car elle a quelque chose d'opportuniste : je rapprochais des formes, extraites des systèmes aspectuo-temporels entiers des formes verbales de l'anglais et du russe, pour montrer que dans certaines configurations elles coïncident dans l'expression d'un type particulier de structuration, au demeurant très vague (« la prédication »). Extrême, car à force de ne voir dans les formes (*have V-en*, imperfectif) que des modalités ou des indices de *structuration*, j'oubliais que les langues réfèrent malgré tout, mettent en œuvre chacune à leur façon les moyens de construire une représentation des *événements*. Peut-être fallait-il simplement ne pas rejeter les notions de « parfait » ou d' « imperfectivité »

[9] Exemples de C. Delmas (1987 :62).
[10] Ceci n'enlève rien aux remarques précieuses d'un typologiste comme W. Croft par exemple, dont j'ai utilisé les thèses dans mon ouvrage sur l'aspect, en particulier l'idée que les seuls invariants sont d'ordre constructionnel et que la notion de chaîne causale est une généralisation plus puissante dans l'alignement des rôles sémantiques que l'aspect (a)télique.

attachées à ces formes, mais en préciser le contenu. Ce document de synthèse va aborder ces questions difficiles de la représentation et des méthodes d'investigation linguistiques.

J'ai eu l'occasion d'approfondir ma compréhension et ma pratique de la contrastivité en prenant connaissance des travaux de linguistes d'obédience *générativiste*, comme ceux de R. Freeze et R. Kayne sur *be* et *have*. Je me suis alors beaucoup intéressé à l'*auxiliarité*, notamment dans une autre langue que je connais, le breton (articles 7 et 8), qui plus que tout autre nécessite la prise en compte du système entier de la langue pour comprendre le fonctionnement des auxiliaires. Mon point de départ a été les travaux de R. Freeze et R. Kayne, qui ont repris l'intuition initiale d'E. Benvéniste sur « être » et « avoir ». Pour R. Freeze, les prédications locatives reçoivent une explication unifiée ; que ce soit en anglais ou en russe, les trois phrases suivantes ont une même structure profonde :

5) *The book is on the table / There is a book on the table / I have a book,*
6) *Kniga byla na stole / Na stole byla kniga / u menja byla kniga*
Livre était sur table / sur table était livre / chez moi était livre

La structure de base (D-structure) de toutes ces phrases est: Lieu (*location*) – Thème. Le russe est largement sollicité dans cette démonstration censée expliquer l'unité des prédications locatives prédicatives et existentielles en Grammaire Universelle ; la construction prédicative locative a le thème en position de sujet, la construction existentielle a l'argument locatif en position de sujet, soit :

7)
Kniga byla na stole : T (sujet) copule L (Le livre était sur la table)
Na stole byla kniga : L (sujet) copule T (Sur la table était / il y avait un livre)

Prenant en compte un effet de définitude (*definiteness effect*) qui se manifeste sur l'argument thème, nous obtenons la D-structure pour les deux phrases :

8) *Byla* (I) – *predicate phrase*, PP [spec *kniga* – compl. *na stole*]

Soit le thème, soit le lieu monte à la position sujet, la montée étant liée au trait [± défini] du thème, et nous obtenons les deux S-structures :

- si le thème monte à [Spec, IP] : locatif prédicatif ;
- si le syntagme locatif monte à [Spec, IP] : existentiel.

Comme l'avait fait E. Benvéniste, R. Freeze souligne l'unité entre le tour existentiel et la prédication en *have* ; il passe en revue un très grand nombre de langues (Hindi, Tagalog, Yucatec, Russe, Finnois, etc.) qui ont un sujet locatif d'un côté, le thème et la copule dans le prédicat de l'autre. Le sujet de *have* est bien un lieu. Enfin, pour expliquer qu'en anglais le tour existentiel (*There* + *be*) puisse donner *have*, l'étape suivante de l'analyse fait l'hypothèse d'une incorporation d'un élément prépositionnel P à *Infl*. pour expliquer l'*épel* (*spellout*) de l'élément *have*. Mais il faut malgré tout expliquer l'absence en surface de la préposition locative dans *John has kids.* C'est là qu'intervient l'hypothèse de l'incorporation : P se déplace à *Infl.* et s'y incorpore, donnant *have*.

> « *HAVE can be conceived as the spellout of the set of inflectional features of a P-augmented BE.* » (Freeze 1992 :588)

L'analyse est très élégante, intuitivement juste, et il ne fait nul doute qu'elle a un pouvoir généralisant évident (*be* et *have*, là où ils existent, sont en effet souvent reliés dans les langues du monde) mais, du point de vue de l'usage fait de la langue russe qui est le *point de départ*, le modèle pour l'analyse (pour R. Kayne, ce sera le hongrois), elle souffre d'un défaut majeur : elle ignore totalement 1) qu'un verbe « avoir », *imet'*, existe bel et bien en russe et est même la seule forme possible dans certains contextes syntaxiques (exemple 10), et 2) que le tour existentiel-possessif se trouve autant (exemple 9) avec la copule « être » (*u menja jest' X*, litt. « chez-moi est X ») que sans (*u menja X*) :

9) U nego *gripp*: Il a la grippe.
Chez lui grippe

*U nego jest' *gripp*: Il a la grippe.
Chez lui est grippe

10) Imet' *uspex, delo s kem-to, vlijanie, mesto, pravo, ponjatie* : avoir du succcès, affaire à quelqu'un, de l'influence, lieu, le droit, idée.

Enfin, la réification de la tournure *u menja jest' X* occulte le fait que *u menja* existe indépendamment de la copule :

11) *On pokupajet* u nego *imja za krasnuju rubašku*: Il lui achète son nom contre une chemise rouge. (« Il achète chez-lui nom contre… »)
12) *Pis'mo* u nas *pošlo uspešno* : la séance d'écriture s'est déroulée avec succès. (« Ecriture chez-nous est-allée avec-succès »)

Le peu d'attention que ces phénomènes ont reçu a perpétué le mythe du russe comme langue sans verbe « avoir », comme l'indique I. Mikaelian[11] dans ses travaux sur *imet'* (chapitre 2). Ce type d'approche, qui est celle que j'ai moi-même souvent pratiquée, privilégie de façon excessive les intuitions premières ou les principes théoriques au détriment de la complexité des faits empiriques, et est également quelque peu « opportuniste » : elle promeut la manifestation particulière d'un élément (*u menja jest'*, « chez moi est ») dans une langue donnée, passant sous silence d'autres éléments aux effets sémantiques similaires (verbe *imet'*, « avoir »), puis l'érige en modèle pour une théorisation à vocation universalisante des éléments étudiés.

Cette non prise en compte des détails (or l'on sait que *the devil is in the details*) de la langue objet du contraste est flagrante dans d'autres domaines, dont celui que j'ai approfondi ces dernières années: chez beaucoup d'aspectologues anglo-saxons utilisant le russe (G. Ramchand, T. Hoekstra, A. Werner, C. Smith et T. Rapoport), une seule notion - la *télicité* (ou quantisation) - est convoquée pour expliquer la perfectivation des verbes par préfixation verbale (préverbation). La théorie a besoin de démontrer que la télicisation est une notion d'interface majeure dans le domaine de l'aspect, elle se saisit d'un exposant morphologique (le préverbe) et lui fait endosser cette fonction, ignorant presque totalement le fait qu'il n'y a pas un seul préverbe « perfectivant » en russe mais vingt, or il ne peut pas y avoir vingt versions différentes de la télicisation. Ces questions ont constitué l'impulsion originelle à la rédaction de l'ouvrage inédit que je présente ici (ouvrage 2). Après l'avoir écrit, j'ai acquis la conviction que l'aspect (sémantique et grammatical) est un domaine extrêmement complexe dans lequel *un même élément* peut très bien être actif sur plusieurs niveaux linguistiques à la fois. Je vais essayer de montrer la complexité de ces phénomènes dans ce document de synthèse à propos du type d' « aspect grammatical » que marque *have V-en*.

Au total, l'aspect le plus contestable dans la métaopération a été l'application mécaniste d'un même vecteur (« phase 1 / phase 2 ») à des oppositions d'une langue à

[11] "To be *or* to have *in Russian : an Apology of the verb* imet'", …

l'autre et au sein d'une même langue. La contrastivité n'est intéressante que dans la mesure où elle se fonde sur des observables, sur les solutions locales plus ou moins explicites qu'adopte telle ou telle langue dans tel ou tel domaine. Je reviendrai souvent sur ces questions cruciales dans ce travail de synthèse. Chaque langue est irréductiblement spécifique, mais en tant que système de représentation elle met en œuvre des solutions qui peuvent être comparées justement parce que toutes les langues ont les mêmes contraintes (la linéarité), elles ont toutes des problèmes de représentation, donc de structuration, à résoudre. C'est cette constatation qui m'a conduit à adopter la théorie des Formes Schématiques pour l'élucidation du sens des verbes considérés comme unités lexicales (voir ci-dessous).

Changement d'emphase : diachronie et changement linguistique ; le verbe, les types de procès, l'événement (2000-2007)

Ma thèse comportait néanmoins les prémisses de la prise en compte d'un fonctionnement polymorphe (multi-modulaire) des métaopérateurs. Selon C. Delmas, j'avais montré que dans de nombreux cas, le choix entre *V-ed* et *have V-en* ne se réduisait pas à un choix aspectuo-temporel ou bien pragmatico-discursif seulement mais participait de plusieurs niveaux ou modules à la fois, était motivé par « une mise en place référentielle, métaopérationnelle et intersubjective des GNs sujets ou objets »[12]. Dans la phrase suivante, le passage de *have won* à *won* pour dénoter le même procès objectif ressort d'une logique de représentation différente des participants du verbe et non de considérations physico-temporelles :

> 13) *He scrutinized the ticket once more, then finally gave a nod.*
> *" You* haven't won *the basket. But you* have won – *a major prize! " […]*
> *It [the wooden box] was the size of an orange box and surprisingly light; the wood was smooth but unvarnished, and on one side were two sliding panels of wire gauze.*
> *" It may come in useful, " I said, sliding open a panel.*
> *" I* won *a major prize, " said Mariko.*

[12] Extrait de mon rapport de thèse (C. Delmas).

Dans mes chapitres consacrés au lien entre *have V-en*, *V-ed* et les adjoints adverbiaux comme *today*, je montrais également que la rupture n'était pas seulement temporelle (voir chapitre 1 de ce document). Cette prise en compte des autres niveaux traditionnels de l'analyse linguistique, en particulier le niveau de la *sémantaxe* qui est devenu la raison sociale des « néo-métaopérationnalistes » de Paris III (I. Birks, C. Delmas, G. Furmaniak, G. Girard-Gillet, H. Josse), m'a conduit à explorer des modèles linguistiques très différents du mien dans le but de comprendre les enjeux d'une réflexion sur les rôles thématiques et la linéarisation, l'événement et les types de procès, en somme, le verbe en tant qu'unité lexicale et syntaxique. C'est là le changement majeur de ma recherche ces dernières années, dont l'aboutissement (provisoire) est l'ouvrage 2 ci-joint au dossier que je présente.

L'*élargissement* de mon horizon linguistique, dû à la fois à un goût personnel pour l'érudition et l'éclectisme qui l'accompagne, ainsi que par la conviction qu'il faut « faire flèche de tout bois en matière de recherche scientifique » (citation de C. Levi-Strauss), a véritablement commencé dans les années 2000. En tant que membre du jury de CAPES (2000-2003), de l'Agrégation interne (2005), puis chargé des cours de linguistique aux concours (CAPES puis Agrégation) à Paris III, j'ai été convaincu de l'importance de diversifier les points de vue, de ne pas négliger l'apport des grammaires dites traditionnelles, j'ai pris conscience de l'illusion qu'il y avait à vouloir transmettre une théorie (la mienne) à des étudiants et des candidats au concours totalement ignorants des enjeux de cette recherche. En même temps, les cours de syntaxe du verbe de DEUG par G. Girard-Gillet, et surtout ses travaux sur les questions de la complémentation des *verbes aspectuels* (dont *cease*), m'ont fait découvrir une théorie dont j'ignorais les derniers développements, la GGT dans sa version minimaliste, vulgarisée par les travaux de Radford notamment. G. Girard-Gillet a montré en particulier l'importance du niveau sémique dans la structuration syntaxique : les rôles sémantiques des arguments du verbe expliquent la géométrie structurale de la phrase, la problématique de l'alignement des rôles sémantiques sur les positions syntaxiques a un pouvoir explicatif puissant dont j'ai constaté l'ampleur dans les travaux sur l'aspect (C. Tenny, T. Hoekstra, J. Guéron). En traitant de la question de *cease to V* et *cease V-ing*, non seulement G. Girard-Gillet montrait que la simple prise en compte de la dimension présupposante (*V-ing*) ou non (*to V*) n'expliquait pas les différences d'interprétation constatées, mais que *to V* et *V-ing* étaient des « opérateurs » qui venaient à la rescousse de verbes au contenu lexical parfois

(souvent) sous-déterminé : *to* dans *cease to V* sélectionne une lecture non agentive, épistémique (assimilable au concept de montée des génératives) du référent du sujet, tandis que *V-ing* fait ressortir un sujet réel, participant. Que ces effets soient purement locaux ou généraux, ils montrent qu'un même opérateur peut être actif simultanément à plusieurs niveaux. Ces travaux m'ont engagé à effectuer une recherche similaire sur les verbes aspectuels marquant l'inchoation (*begin/start*), l'idée étant d'y trouver une logique apparentée (articles 4 et 5). La leçon principale que je retiens de cette étape de mon parcours réflexif est qu'un (méta)opérateur n'est pas figé dans son fonctionnement invariant unique, mais interagit constamment avec son environnement co-textuel, d'où des débordements interprétatifs possibles, des domaines partagés ; G. Girard-Gillet a introduit l'idée d'une variation, d'un « *potentiel de variation* »[13] dans l'invariance (un archi-invariant ou invariant différentiel), qui n'est pas sans rappeler les travaux actuels du groupe sur la recherche lexicale mené autour de D. Paillard, S. de Vogüe, J.-J. Franckel. *To* et *–ing* ne divergent peut-être pas aussi radicalement que je le croyais dans leurs effets, ils opèrent une sélection argumentale de verbes anglais sous-déterminés. Afin de préciser ces points, j'ai alors eu besoin d'intégrer également le paramètre de la *variation*, essentiellement diachronique.

Ce fut là un moment important de ma formation : de 2002 à 2005, A. Lancri a tenu des séminaires de diachronie au sein de notre groupe de recherche *Sesylia* (SEmantique et SYntaxe en LInguistique Anglaise) de Paris III. J'ai envisagé le vieil-anglais comme une autre langue, ce qu'il est (en adéquation avec mon intérêt jamais démenti pour la contrastivité), j'ai ensuite poursuivi mes recherches sur des époques bien plus proches de nous mais plus significatives pour l'anglais contemporain. Pour les questions liées à l'aspect, c'est sans nul doute la période moderne (18ème -20ème siècles), qui, sinon explique, du moins permet de comprendre le système aspectuo-temporel actuel (progressif, parfait, alternance *to V / V-ing*). Je reste saussurien et ne pense évidemment pas que la diachronie explique directement le système constaté en synchronie ; simplement, les travaux d'A. Lancri sur *-ing*, mes propres lectures sur l'évolution des auxiliaires (A. Warner, D. Denison), de *be V-ing* (F. Mossé, L. Brinton), *to V* et *V-ing* (G. Miller, D. Boulonnais), sur *have V-en* (M. Ryden et S. Brorstrom, D. Slobin), en même temps que les écrits du grand aspectologue russe Ju. Maslov (1948), de J. Veyrenc, de R.

[13] J'emprunte cette formulation à D. Paillard (2000).

L'Hermitte, sur l'apparition de l'aspect en vieux-russe, m'ont permis de comprendre que les opérateurs actuels ne seraient pas ce qu'ils sont s'ils n'avaient eu cette origine-là. En particulier, je crois qu'un marqueur peut être vide aujourd'hui (article 7, sur les auxilaires *do vs*. *ober* du breton), mais son histoire est importante pour le linguiste, il a le sens de son histoire, même si l'énonciateur n'en a pas conscience. Concernant *to V* et *V-ing*, le verbe anglais ayant progressivement perdu, outre ses traits de personne, également sa directionnalité argumentale avec la perte totale des flexions (D. Boulonnais), il est concevable que *to V* et *V-ing* aient à un moment donné pris le relais pour marquer deux statuts différents du référent du sujet. Avec *begin* (et plus tard, *start*), la complémentation en *V-ing* se met progressivement en place au cours du 19ème siècle, alors que *to V* était la seule possibilité auparavant. (article 5). L'apport de la métaopération n'est pas totalement abandonné (*to* et *–ing* sont des indices de structuration), j'ai compris qu'il est simplement concevable que des métaopérateurs soient mobilisés pour remplir des fonctions interprétatives différentes inexprimables autrement.

Pour prendre un autre exemple très simple de l'importance de la diachronie dans l'évaluation et la compréhension des systèmes actuels, l'imperfectif russe est né du besoin de faire dériver un verbe processuel d'un verbe préverbé résultatif devenu notionnellement trop étroit ; pour ce faire, le matériau utilisé a été le suffixe itératif et habituel *-iva* ; l'imperfectif russe aujourd'hui condense ces deux valeurs : le cursif-actuel-processuel et l'itératif-générique-habituel. Le progressif anglais ne connaît pas ces deux valeurs : *be V-ing* est né d'une amalgamation entre la vieille forme périphrastique avec participe (*beon V-end*e) au sens de soulignement énonciatif-modal de l'événement, et d'une construction prépositionnelle utilisant le vieux nom verbal en *–ung* (*he is on V-ung*) ; ceci explique pourquoi le sens dominant de *be V-ing* aujourd'hui est la cursivité/le situationnel et non le générique/habituel. La diachronie, le changement linguistique et la contrastivité m'ont donc appris à prendre en compte *d'autres domaines*, à percevoir que la langue, système de représentation, fait évoluer ses systèmes pour répondre à d'autres changements qui peuvent toucher d'autres domaines. Il sera question de cet aspect des choses au chapitre 2.

En 2004, un échange à l'Université d'Austin, Texas, m'a donné des conditions matérielles extraordinaires pour me consacrer au retard que j'avais accumulé (accaparé par mes cours, mes obligations institutionnelles et autres participations aux jurys de concours) dans mes lectures. Je me suis consacré à deux domaines en particulier : j'ai

abordé la variation, dialectale cette fois-ci, sur *have V-en* (article 3) dans le domaine du *present perfect*, et surtout j'ai entamé l'immense littérature sur *l'événement et l'aspect*, qui a fourni l'impulsion décisive pour le livre que je présente ici. Je me souviens avec une certaine émotion que c'est une rencontre avec C. Smith dans son bureau à Austin qui a décidé de cela : lorsque je lui ai expliqué ma thèse, mes travaux, elle m'a très gentiment fait comprendre que ce n'était là au fond que de la pragmatique, du discours, et m'a tout aussi gentiment suggéré de m'intéresser aux « événements » ; les jours suivants, elle me faisait parvenir le premier article que j'ai lu sur ce sujet, un manuscrit non publié et annoté de sa main, de J. Pustejovsky (sémantique lexicale générative). C. Smith m'enjoignait, à partir de cela, à lire, lire, lire. Ce que je fis.

Le temps et l'aspect des verbes sont peut-être les domaines qui ont subi l'influence la plus grande des catégorisations philosophiques et logiques. Je me suis donc ouvert à d'autres disciplines : la philosophie du temps, de l'action (Aristote, G. Ryle, A. Kenny, Z. Vendler), de l'événement (D. Davidson, J. Higginbotham), la sémantique des modèles, à forte inspiration logiciste (R. Montague, D. Dowty, H. Verkuyl, M. Krifka), puis des modèles proprement linguistiques : la GGT et les travaux passionnants de K. Hale et S. Keyser sur la syntaxe dans le lexique, de C. Tenny et E. Ritter et S. Rosen sur le rôle *mesurant* de l'argument interne direct ou les projections aspectuelles *Asp(ectual)P(hrase*), les modèles sémantico-logicistes et leur traitement du paradoxe imperfectif. J'ai vu là, outre un besoin de connaître, une *exigence scientifique* ; je ne pouvais pas continuer à ignorer tout un pan de la recherche sur des phénomènes qui préoccupent les linguistes extra-hexagonaux. Même si les préoccupations des auteurs du paradoxe imperfectif (M. Bennett et B. Partee, D. Dowty, P. Portner, F. Landman, etc.) et celles des énonciativistes français semblent à première vue être aux antipodes, les premiers mettant la véri-conditionnalité au premier plan, les seconds la structuration abstraite, au point même qu'un dialogue semble difficilement possible, une analyse très serrée des modèles m'a conduit à déceler des convergences (voir mon ouvrage 2, en partiulier le *post-scriptum*). Dans ce document de synthèse, je vais tenter de montrer que des rapprochements sont également possibles (et souhaitables) dans les traitements français et anglo-saxons du *present perfect*.

C'est avec le même enthousiasme que j'ai dévoré les aspectologues russes de l'Ecole de Saint-Pétersbourg, à qui on doit tout en matière d'aspect, dont Ju. Maslov, considéré

comme le Z. Vendler russe, mais dont les travaux ont tardé à pénétrer en Occident à cause du rideau de fer. Là encore, des micro-lectures m'ont conduit à voir des choses importantes. Prenons la question de la classification des types de verbes : Z. Vendler est philosophe, il cherche à asseoir sa classification en types de verbes en se basant exclusivement sur des actions humaines volontaires ou intentionnelles tout en professant qu'il ne recherche que le temps (*Verbs and* Times), d'où des tests rendus finalement peu fiables par le paramètre de l'intentionnalité, de l'agentivité, resté non dit. Ju. Maslov, lui, n'est pas philosophe, il part des valeurs multiples et contradictoires des verbes des deux aspects (perfectif/imperfectif) pour tenter de mettre au jour les critères sémantiques qui peuvent prédire ces alternances ; un de ces critères est le *contrôle/l'agentivité*, totalement assumé et explicitement présent dans les classifications sémantiques aspectuelles contemporaines du verbe russe (T. Bulygina 1980). Ces deux auteurs (Z. Vendler et Ju. Maslov) ont eu une influence considérable sur les générations de chercheurs suivantes : du côté anglo-saxon, l'aspect est avant tout du temps, du *telos* ; du côté russe, l'aspect est un condensé de valeurs plus hétéroclites.

L'aboutissement actuel (et certainement provisoire) de ce changement de perspective est l'ouvrage que je joins à ce document de synthèse : j'y présente toutes ces données, indispensables pour comprendre ce domaine mystérieux et complexe qu'est l'aspect, qui est autant le produit du changement linguistique, différent du côté anglais et du côté russe, mais aussi des traditions philosophiques et linguistiques elles aussi très différentes.

Prolongements et suite du parcours

A peine écrit, un livre appelle de nouveaux développements. C'est en partie le cas de celui que je présente. La première partie (chapitres 1 à 4) est une présentation et une évaluation des modèles principaux de représentation du verbe conçu comme objet sémantique aspectuel ; la tradition strictement philosophique s'est peu à peu estompée, sans jamais disparaître (Z. Vendler est toujours cité, ainsi que D. Davidson), cédant la place à des approches plus linguistiques qui ont su tirer profit des travaux sur les rôles et proto-rôles thématiques, dont le (proto-)rôle aspectuel de l'argument interne direct (D. Dowty, C. Tenny). La grammaire générative a également exploré avec bonheur ce

domaine, rendu possible par les avancées sur la partition des projections verbales en sous-domaines (les coquilles verbales, *v*P et VP), l'extension des projections fonctionnelles dans les sphères hautes de la phrase (*Comp. Phrase, Tense Phrase*), l'inclusion de l'argument externe dans le calcul aspectuel, et surtout la reconnaissance qu'il existe de la syntaxe dès le lexique (K. Hale et S. Keyser, G. Ramchand). Il est aujourd'hui non plus question de l'aspect sémantique des verbes mais de la *structure événementielle* (*event structure*) du VP/*v*P ; les travaux les plus intéressants pour moi sont ceux qui se situent à l'interface sémantique-syntaxe (B. Levin et M. R. Hovav, J. Guéron). Je consacre une large partie de ce document de synthèse à mon domaine initial, l'aspect *have V-en* (*present perfect*), afin d'évaluer comment cette exploration de la structure événementielle du verbe m'a conduit à reconsidérer ces questions.

La seconde partie de mon ouvrage revient sur la première en montrant que, malgré les avancées indéniables des travaux discutés, un défaut majeur de presque tous les modèles anglo-saxons (sauf peut-être celui d' H. Verkuyl ou de M. Krifka) est de partir de primitives (temporelles ou événementielles) pré-établies et de s'ingénier à les faire fonctionner sur des formes linguistiques ; il me semble que ces modèles, pour lesquels j'ai une profonde admiration et au sein desquels j'établis des différences (voir le livre 2), ne prennent pas suffisamment en compte le fait très simple que la langue est un *système autonome de représentation* avant d'être une matrice à représenter des « événements ».

Ce sont mes lectures sur les dernières avancées dans le domaine des *préverbes* du russe qui m'ont fait évoluer sur ce point (voir l'article 14, rédigé avec Olga Kravtchenko-Biberson). A un moment donné de la rédaction de mon ouvrage, j'ai senti que la fonction uniforme de « télicisation/quantisation/coercition (*coercion*)» des préverbes perfectivants du russe se heurtaient à de nombreuses difficultés, dont, et surtout, la *polysémie massive* qui existe en ce domaine. Il existe environ vingt préverbes « perfectivants » en russe, chacun d'entre eux est extrêmement polysémique, certains – parfois le même, d'un exemple à l'autre – semblent se désémantiser complètement (les préverbes vides, qui ne sont « que » grammaticalement actifs dans la tradition aspectologique), d'autres servent à créer de nouvelles unités lexicales, d'autres interviennent sur les propriétés d'*Aktionsart* du verbe composant. En somme, les préverbes sont des objets mystérieux multi-modulaires, ce qui ne pouvait pas ne pas m'interpeller. Il y a deux ans, j'ai eu l'impression d'aborder un tout autre domaine lorsque j'ai commencé à lire les travaux de M. Krongaouz (1998), préfixologue russe, puis les ouvrages et articles des chercheurs

français et russes réunis autour de l'équipe de D. Paillard et K. Dobrušina (2000, 2002, 2003, etc.). La préfixologie a remplacé l'aspectologie : le schéma « préverbe + verbe » est avant tout un problème de *combinatoire d'unités lexicales* avant que d'être un problème aspectuel. La théorie sur laquelle est fondée cette réflexion est une version tempérée de la TOPE, la théorie des *Formes Schématiques*. Le verbe dit ce qui est le cas (S. de Vogüe), et l'événement ou l'*eventuality* (au sens d'E. Bach) qu'il décrit se laisse appréhender au moyen d'une Forme Schématique (abrégé en FS). La FS est une épure, une représentation abstraite de l'identité sémantique du verbe, élaborée à partir de l'interaction entre ce verbe et son co-texte (D. Paillard, R. Camus, S. de Vogüe, J.-J. Franckel) :

> Les sens attribués à une unité sont toujours le produit de l'interaction qui s'établit avec son co-texte (…). L'identité d'une unité ne saurait se réduire à telle ou telle valeur auxquelles elle est susceptible d'être associée. (…) Le sens est appréhendé en tant que construit et déterminé par le matériau verbal qui lui donne corps (Paillard, Franckel 2007 : 9;11)

J'ai immédiatement adhéré à cette thèse, compatible avec la métaopération (l'élément principal est la structure), en particulier avec les travaux de l'équipe *Sesylia* sur le niveau sémantaxique ; dans ses écrits les plus récents, C. Delmas a attiré l'attention sur les cas très nombreux de « prédication problématique » (les verbes dénominaux, *cup one's ear, foot the bill*, etc.) qui ne se laissent pas traiter en termes simples d'actance. Pour un énoncé comme *He cupped his ear*, il est évident que l'unité lexicale *cup* n'appelle pas de structure argumentale qui préexisterait à sa mise en discours. La phrase se laisse appréhender à travers un scénario sémantique du type:

1) main instrumentalisée, qui prend la forme utile aux desseins de l'agent (*a cup*) ;
2) main portée à l'oreille ;
3) l'oreille trouve une amélioration de son fonctionnement, elle est affectée. (Delmas :2001)

Pour l'auteur, « l'énoncé est constitué de la sténographie d'un métatexte » ; la syntaxe est autonome et ne fournit que des « zones formelles », une « forme porteuse », et non la mise en forme sémantiquement orientée d'un scénario cognitif donné d'avance. Même un verbe en apparence aussi transparent que *break*, le prototype même du « changement d'état pur » (B. Levin 1993) accueille un grand nombre de constructions au sens

apparemment idiosyncrasique ; qu'y a-t-il de commun en effet entre tous ces exemples (articles 10 et 11) ?

14)
He broke the glass.
The news broke.
They broke camp.
The weather broke.
His voice was breaking with emotion.

Les travaux sur l'identité lexicale et les FS apportent des réponses. Prenons l'exemple d'un verbe français étudié par D. Paillard et J.-J. Franckel, le verbe « tirer ». Sa FS est la suivante :

> « Un élément *a* est pris dans une variation téléonomique régulée par un repère *Z* ». (Paillard et Franckel 2007 :28)

Selon les auteurs, *a* et *Z* sont les « paramètres » de la FS et se situent à un premier niveau, en deça de la structure argumentale classique; ils sont les éléments toujours présents dans le schéma identitaire lexical de « tirer » mais ils ne sont pas nécessairement lexicalisés ; illustrons cette variation par quelques exemples :

> *Tirer un trait* : le trait (élément *a*) varie et cette variation est régulée par le fait d'atteindre un point à partir d'un premier point. *Z* (le repère cible) n'est pas présent dans l'expression.
> *Tirer un lapin* : cette fois-ci, c'est l'élément *a* (le projectile) qui n'est pas présent dans l'expression, mais *Z*, la cible repère, l'est.
> *Tirer trois balles* : l'élément *a* (l'élément qui varie) est « trois balles », *Z* (la cible) n'est pas représenté. (adapté de Paillard et Franckel 2007 : 28)

Cette représentation est très abstraite, elle a un pouvoir généralisant véritable : elle parvient à donner corps à l'intuition que « tirer un trait » ou « un lapin » ou « trois balles » sont trois événements extralinguistiques très différents (tirer un trait = tracer ; tirer un lapin = abattre ; tirer trois balles = faire feu) mais que le français lexicalise au moyen d'une unité verbale dont il faut bien reconnaître qu'elle est identique (« tirer »). Il n'est pas aberrant de rechercher un invariant abstrait pour cette unité hautement polysémique. La solution aspectuelle à la Vendler n'est pas fiable : si « tirer un lapin » est télique (Accomplissement), dans quelle catégorie va-t-on classer, par exemple, « tirer la porte » ou « tirer le chariot » ? D'une langue à l'autre, les unités lexicales changeront

inévitablement (en anglais, *draw a line ; shoot a rabbit ; fire three bullets*), preuve empirique que le linguistique prime. Du point de vue théorique, il est crucial de reconnaître que les paramètres primitifs de la FS (*a* et *Z*, pour « tirer ») ne correspondent pas nécessairement au niveau des arguments sémantiques du verbe ; « un trait » ou « un lapin » peuvent être décrits comme des Thèmes, « trois balles » est plutôt un Instrument; ils ne correspondent pas non plus forcément aux arguments syntaxiques : l'argument objet direct (le C1 selon les auteurs) peut être très différent, l'argument externe (le sujet) peut même ne pas être un des paramètres de la FS. Dans cette optique, le niveau syntaxique est autonome, il est, dans des termes empruntés à C. Delmas, une simple forme porteuse, un graphe qui se charge de la linéarisation obligatoire des éléments primitifs de l'identité sémantique du verbe. Cette optique invalide complètement l'idée même d'un argument aspectuel distingué, directement porteur de l'information de télicité. (C. Tenny) : la place d'objet est vide de sens référentiel, elle n'est qu'une « zone » (C. Delmas). Ces données expliquent pourquoi j'adopte cette théorie des FS dans la seconde partie de mon ouvrage 2 à partir des données du russe, où la préfixologie permet de combiner deux FS, celles du verbe et du préverbe considéré comme relateur ou prédicat complexe.

Cette façon de voir bouleverse totalement la façon dont j'envisage les questions liées à l'aspect et, de façon plus générale, ma pratique linguistique : dans cette optique, les niveaux de l'analyse linguistique (morphologie, syntaxe, sémantique, pragmatique) ne sont pas des modules autonomes dans lesquels le linguiste puise au gré des problèmes dont il doit rendre compte, mais doivent être *intégrés* dans la représentation linguistique que le chercheur donne de tel ou tel phénomène. C'est exactement ce que je vais tenter de montrer dans ce document de synthèse, en partant de la périphrase parfaite *have V-en* depuis ma thèse jusqu'à la façon, après le parcours qui a été le mien, dont je l'analyse aujourd'hui dans une optique intégrative. *Trois termes clés* informent donc ce document de synthèse consacré aux questions de l'aspect et du verbe: « aspect », « constrastivité », « modélisation », présentés comme pluriels.

INTRODUCTION

Ce document de synthèse comportera trois moments, qui se déclineront sur trois chapitres : dans le **chapitre 1**, je retracerai mon parcours de recherche avec comme point de départ mes travaux de thèse et d'immédiate post-thèse, qui étaient consacrés au *present perfect* (dorénavant abrégé en PPF) anglais dans le cadre théorique de la *métaopération* d'H. Adamczewski ; j'aurai précisé au préalable les postulats principaux de ce cadre théorique né du croisement de la grammaire fonctionnelle des Praguois, de la psychomécanique de G. Guillaume et de l'énonciation. Ensuite, dans le **chapitre 2**, je montrerai comment la fréquentation d'autres chercheurs, d'*autres modèles théoriques* (notamment la grammaire générative) et d'autres langues, m'a amené progressivement à élargir mon domaine de recherche (temps et aspect) et à diversifier mes *méthodologies d'investigation* des phénomènes linguistiques. Une place importante sera consacrée à ma pratique de la *contrastivité* et de la *diachronie*. Enfin, je reviendrai dans le **chapitre 3** à mon sujet initial (le PPF) revu et enrichi à la lumière de mon évolution : ce chapitre portera un regard analytique sur mes derniers travaux dans le domaine de l'aspect sémantique ou structure événementielle des *unités lexicales*, puis reprendra mon analyse actuelle et à venir du PPF dans le cadre d'une linguistique qui non seulement prend en compte les différents niveaux de l'analyse (syntaxe, morphologie, sémantique, pragmatique) mais s'efforce de les *intégrer* dans un mode de représentation unique.

Ce document est l'occasion pour moi de ré-évaluer mes travaux depuis la thèse: cela n'est pas une tâche facile, et je suis obligé d'avouer que mes articles écrits avant 2004 manquaient d'ampleur et d'assise théorique. Je vais donc porter sur eux une appréciation aujourd'hui qui certainement embellira leur contenu. Mais la pratique de la recherche est justement cela : une recherche qui n'est pas en mouvement n'est pas une vraie recherche ; c'est la raison pour laquelle j'ai dû m'écarter de mon cadre initial, la métaopération, qui opérait avec un trop petit nombre de paramètres. J'espère être aussi honnête que possible malgré tout dans ce travail de mise en valeur de la *cohérence* de mon parcours, qui est l'objectif principal d'un document de synthèse. Je ferai également des propositions différentes, notamment dans le domaine de l'auxiliarité que je n'avais pas assez approfondi dans mes travaux de thèse sur *have V-en*. De même, une partie non négligeable de ce travail portera sur *be V-ing*, témoin du rôle central qu'a joué cette périphrase dans mon accès à la linguistique tout court (thèse d'H. Adamczewski sur *be V-ing*). J'ai exploré en détail la question de *V-ing* dans des travaux sur les verbes d'aspect (*begin, start*), qui occuperont le chapitre 2.

Il sera donc beaucoup question d'***aspect(s)*** dans ce document, aspect grammatical au niveau de la phrase (le PPF), aspect lexical (*begin* et *start*), et aspect sémantique des verbes. Le titre fait également apparaître le terme de ***contrastivité(s)*** ; malgré le fait que cette sous-discipline n'existe pas en tant que domaine autonome de la linguistique, je vais tenter de montrer pourquoi elle est importante, dans l'analyse linguistique en général et pour mes travaux en particulier. Je la conçois comme plurielle parce que je la pratique sur plusieurs langues (le russe, puis le breton), ou bien sur une même langue (l'anglais) à des époques différentes de son évolution (contrastivité diachronique), mais surtout parce qu'au cours de toutes ces années j'ai pratiqué une interaction constante entre ces données d'autres langues et les modèles linguistiques auxquels je me suis ouvert. D'où également le *–s* sur le dernier terme du titre, ***modélisation(s)*** : mon objectif ici est de montrer comment ma pratique largement heuristique de la contrastivité m'a permis de mettre en œuvre une modularité « trans-domaine » et « trans-théorique », une modularité qui intègre tous les niveaux et plusieurs modèles linguistiques. Pour ce faire, je serai obligé d'entrer parfois dans les détails des analyses contrastives et épistémologiques des autres cadres que le mien, d'abord parce que je crois véritablement que *the devil is in the details*, comme je l'ai dit dans mon avant-propos, et ensuite parce que mon objectif ultime est de faire émerger des points de contact entre les diverses théories ou approches. Malgré la diversité des écoles, je reste persuadé que la linguistique est une. Une autre intuition que j'ai toujours eue est que certaines théories sont plus aptes à expliquer la structure de certaines langues que d'autres. Pour ne prendre qu'un exemple, les décompositions en prédicats primitifs de la tradition anglo-saxonne qui révèlent les types sémantiques aspectuels des verbes (du type : *break* = CAUSE to BECOME <BROKEN>) ne sont d'aucune utilité en russe où l'équivalent de *break* est déjà compositionnel en surface : le verbe composé *razbit'*, avec le préfixe *raz-* au sémantisme de dispersion, de fragmentation, et la base verbale *bit'*, au sens d'impact (« battre, frapper »), livre le sens de l'ensemble de façon plus immédiate que l'anglais qui n'offre qu'une racine verbale opaque. Ce document de synthèse fournira de nombreux autres exemples à l'appui de cette observation.

Je suis donc un praticien de la langue plus qu'un théoricien, l'empirie compte plus que la théorie, même si celle-ci intervient forcément dans l'interprétation raisonnée des données observées : concrètement, c'est confronté à tel ou tel fait de langue insolite, dans

le vaste domaine qu'est l'aspect, que je suis allé voir ailleurs, dans un autre cadre théorique et dans une autre langue. J'essaie dans la mesure du possible de reproduire ce cheminement dans ce travail. Peut-être finalement l'absence de formalisation de la métaopération a-t-elle été une bonne chose car elle m'a forcé à ouvrir mes horizons linguistiques.

CHAPITRE 1 :

Métaopération et *present perfect.*

J'ai accédé à la linguistique par la métaopération, synthèse théorique qui puise dans de nombreux courants. Je vais en résumer les postulats principaux, en insistant sur les éléments qui aideront à la compréhension de mon parcours initial, en particulier la façon dont j'ai d'abord traité du PPF (*have V-en*). Puis j'aborderai ce qui me semble être les faiblesses du modèle, et les raisons pour lesquelles j'ai été amené à l'enrichir.

1. Métaopération. Prémisses, cadre théorique initial. Forces et faiblesses.

Le point de départ de la réflexion d'H. Adamczewski a été l'observation que certains éléments grammaticaux de l'anglais, en particulier *do* et la périphrase *be V-ing*, ont des valeurs sémantiques et une fonction syntaxique qui vont au-delà de ce que les grammaires structurales d'alors (années 1970) leur prêtaient. La motivation d'H. Adamczewski était au fond la même que celle des linguistes qui étaient ses mentors (F.R. Palmer, M. Joos, dont il a repris la représentation des auxiliaires modaux en système, G.N. Leech, etc.) - il s'agissait de trouver une valeur unitaire des éléments étudiés - mais en faisant un pas de plus dans l'abstraction. Sa découverte a résidé dans le fait qu'en plus de leur contenu dénotatif, ces « opérateurs » ont la charge de commenter l'état de la structure dans l'opération de mise en phrase ; *be V-ing*, loin de se réduire à une simple valeur aspectuelle, est un élément de « métalangue naturelle » par lequel la langue révèle son fonctionnement intime. Comme le soulignait C. Delmas (1987), une importance énorme était accordée au structural, à la structuration, dans ses rapports avec la chaîne linéaire.

Un historique rapide est nécessaire pour comprendre la genèse de cette théorie.

1.1. Une syntaxe à l'interface du discours : les Praguois, syntaxe et énonciation.

L'influence de la syntaxe fonctionnelle des Praguois, dont celle de V. Mathesius, est nette. Dans ce cadre, la phrase est considérée du point de vue de l'expression et de la communication ; selon V. Mathesius :

> « *Sentences contain two basic content elements: a statement and an element about which the statement is made. (…) The element about which something is stated may be said to be the basis of the utterance or the theme, and what is stated about the basis is the nucleus of the utterance or the rheme.* » (Mathesius 1975:79; 81)

L'opposition thème/rhème, qui correspond au *topic/comment* des Anglo-saxons, sera reprise par H. Adamczewski pour signaler les deux étapes de structuration, plus tard nommées « phase 1, rhématique» / « phase 2, thématique ». Chez les Praguois comme chez H. Adamczewski, l'acte de prédication est central : avant que de référer à un certain état du monde, *be V-ing* informe sur le stade auquel est arrivé l'énonciateur dans son calcul structurel ; il y a une conscience forte du locuteur et de son travail d'ajustement entre les contraintes formelles propres à sa langue (syntaxe, morphologie) et la mise en discours : « *The task of functional sentence perspective is to adapt the forms to the needs of the momentary situation* ». (*ibid.*: 85)

L'énonciateur dispose des moyens formels (morphologiques, syntaxiques) que lui offre sa langue, et tout son travail structurant consiste à les adapter aux besoins fonctionnels de son discours. V. Mathesius insistait beaucoup sur ce point, notamment dans son analyse du passif et de la fréquence des verbes de type perception (*perceptive constructions*) comme *find, feel*, etc., en anglais par rapport au tchèque. L'ordre des mots figé de l'anglais et la perte des flexions nominales a promu ces structures, qui permettent de conserver la position première du thème (du sujet), tandis que le tchèque les utilise bien moins parce que les déclinaisons sont vivantes et l'ordre des mots est moins rigide.

H. Adamczewski, dont le polonais était l'autre langue de travail, a montré que les *métaopérateurs* peuvent se présenter sous des formes extrêmement diverses, le travail du linguiste est de parvenir à les déchiffrer ; mis à part ses travaux sur *be V-ing*, il a beaucoup étudié le rôle des particules énonciatives en polonais, petits mots difficilement classables qui sont des indices d'un certain type de structuration et de prise en charge énonciative des énoncés. J'ai moi-même consacré mon mémoire de maîtrise à l'étude de ces particules en russe. La constatation essentielle était que le russe (ainsi que le polonais) a « détourné », pour des besoins fonctionnels, la conjonction de coordination *i* (article 8), pour lui faire remplir un rôle qui ressemble beaucoup à celui joué par les auxiliaires en anglais. J'ai toujours retenu cette leçon : un métaopérateur peut être utilisé

pour exprimer n'importe quelle opération, la prise en compte de l'ensemble du système d'une langue donnée est indispensable pour en évaluer le fonctionnement, et l'analyse contrastive permet de relativiser l'apport sémantique jugé premier de ces opérateurs. Il sera largement question de cet aspect dans le second chapitre. Les énonciateurs reformatent de façon incessante le système de leurs métaopérateurs car les langues changent, un fait déjà noté par J. Kurylowicz et E. Benvéniste, et d'un état de langue à un autre leur charge opérationnelle peut se modifier presque complètement (voir le chapitre 3).

Sur le plan des idées et de la tâche du linguiste, la *psychomécanique* de G. Guillaume a exercé une profonde influence sur le modèle, en particulier concernant le concept d'*invariant*. Derrière les manifestations multiples d'une forme de langue en discours, il est nécessaire de rechercher la valeur première de cette forme, le système sous-jacent qui en explique les réalisations diverses. Cette profession de foi n'a rien d'exceptionnel, elle a toujours cours dans de nombreuses théories linguistiques. Tout dépend de la façon dont on conçoit cet invariant : valeur abstraite unique dont sont dérivées les autres, invariant de type constructionnel, archi-invariant ? Ma conception va s'affiner au cours de ce travail. L'apport des *génératives*tes de la première heure, N. Chomsky, E. Bach, J.R. Ross, J. McCawley, a également été très important dans l'élaboration du modèle métaopérationnel, en particulier la dissociation entre structure profonde et structure de surface, qui permettait de voir au-delà de la linéarité, trompeuse et souvent opaque. Sur le plan de la mise en œuvre, la conception des auxiliaires d'Adamczewski (*have* dans le parfait, par exemple) doit beaucoup à J. McCawley (1971) : le parfait anglais est un énoncé complexe obtenu par enchâssement, intuition que je reprenais moi-même dans ma thèse (voir ci-dessous).

Enfin, le modèle se situe dans la lignée directe des linguistes précurseurs des théories de l'*énonciation*, R. Jacobson et E. Benvéniste, puis A. Culioli. L'énonciateur est le centre porteur de la grammaire mentale, le centre de calcul des opérations de mise en discours, qui font partie de la langue, ce qui distingue l'énonciateur du simple *speaker* anglo-saxon. Le schéma métaopérationnel n'est pas un schéma de type guillaumien (langue/discours), mais comprend trois stades:

- langue : opérations permises par la grammaire, stocks d'opérateurs ;
- calcul : choix des opérations selon situation et contexte ;
- discours : linéarisation.

Il manque un niveau pourtant crucial dans cette représentation simplifiée : tous les mots de la langue ne sont pas des opérateurs (dans le sens de la théorie), il convient d'accorder une place à la construction de la *référence*, qu'elle qu'en soit l'idée que l'on s'en fasse. Cette insuffisance du modèle m'a conduit à explorer le domaine de l'aspect sémantique et de la structure des événements.

A. Culioli (1990, 1999) distingue également trois niveaux de représentation, mais en aménageant une place à ce niveau délaissé par la métaopération : le niveau 1 des opérations cognitives est une strate à part entière ; il se révèle par le niveau 2 des agencements formels qui en sont la trace dans les énoncés, puis il y a le niveau (méta)linguistique des opérations que le linguiste reconstitue pour rendre compte du niveau 2[14]. H. Adamczewski considère que les formes et les configurations du niveau 2 constituent elles-mêmes une métalangue naturelle (le métalinguistique est déjà *dans* la langue). Pour C. Delmas (1998), le niveau 3 (ou D 3, domaine 3) est celui où les (méta)-opérateurs sont réinvestis dans les « strates modale et intersubjective », c'est-à-dire qu'ils ont une dimension *pragmatique*, non pas la pragmatique des Anglo-saxons, qui se situe en dehors de la syntaxe, mais une « pragmatique intégrée » (le terme est d'A. Culioli), constitutive du sens même de l'unité. Mon analyse initiale du PPF s'inscrivait – et s'inscrit toujours – dans ce cadre intégratif. Je serai amené au cours de ce travail à affiner mon positionnement théorique, qui s'est forgé petit à petit par un va-et-vient constant entre une heuristique de la *contrastivité* et une immersion dans *divers cadres théoriques* que je jugeais les plus appropriés à la résolution de tel ou tel problème.

La prédication reçoit un rôle central dans le modèle parce que les domaines de la grammaire les mieux traités ont été ceux du verbe ; chez A. Culioli la prédication est aussi importante, à ceci près que chez ce dernier elle se déploie sur plusieurs niveaux. (cf. page précédente) Chez H. Adamczewski, très vite la diversité des phénomènes de structuration va cependant se trouver limitée à un seul principe : la binarité du vecteur phase 1 / phase 2.

[14] Présentation adaptée de J.-J. Franckel, *Référence, référenciation et valeurs référentielles*, p. 8.

1.2. Mise en oeuvre : *be V-ing*.

L'intuition importante d'H. Adamczewski a été qu'une phrase qui contient *be V-ing* n'est pas thétique au sens de V. Mathesius (factuelle, événementielle ; « *sentences that simply state the existence of a fact are thetic* », 1975 :83), mais est l'indice d'un certain statut de l'opération de prédication, informe sur les modalités de l'accrochage sujet / prédicat ; le sujet de l'énoncé (s) est dominé par le sujet énonciateur (S « bouclé » d'A. Culioli). La question de la portée (*scope*) de *–ing* est cruciale : ce métaopérateur ne porte pas sur l'événement dont il marquerait une spécification de type temporel ou aspectuel (il n'est pas thétique), mais est inverseur d'orientation (l'idée vient de Guillaume, qui disait la même chose sur *de* en français), est trace structurante. Il existe de très nombreux exemples où il est incontestable que *–ing* ne porte pas sur l'événement mais sur le *dire* de l'énonciateur (en cela un rapprochement est possible avec les modèles logiques, dont celui de P. Portner ou d'A.Bonomi, voir le post-scriptum de l'ouvrage 2, en particulier lorsqu'A. Bonomi parle de « contextes non réalistes » pour le progressif) ; voici un échantillon de ces exemples de *be V-ing* non réalistes:

1) *She's been leaving for years, but never did.*
2) *W. dead? But he was coming back to the office next week!*
3) *Have you heard the news? Franck has been sleeping with Julie*. (exemple de J. McCawley)
4) *You've been drinking!*
5) *When she says that she's lying.*
6) *I am tasting the soup because I often forget to put salt in it.*
7) *You are not wearing a regulation shirt.*
8) *We shall be landing in Stockholm in a few minutes.*
9) *We must be dressing for dinner*. (exemple de V. Mathesius)

Tous ces exemples mettent à mal l'idée d'une progressivité ou d'une imperfectivité (comprises comme une focalisation sur la structure interne de l'événement) inhérente à *be V-ing*. *-Ing* est porté par le verbe, mais il ne porte pas sur (*does not have scope over*) le contenu objectif de l'événement décrit par ce verbe : il est la trace de l'activité métalinguistique de l'énonciateur. Dans l'exemple 1), *–ing* ne dit littéralement pas que le référent de *she* est parti mais rend compte du fait que ses projets de départs ont avorté ; l'énonciateur dit ce qu'il sait du référent du sujet ; dans 2),*-ing* rend solidaire tous les éléments du prédicat [*come back to the office next week*], prédiqué en bloc du sujet. Dans 3) et dans 4), la question n'est pas de savoir si l'acte sexuel ou si l'absorption de boisson

se poursuivent jusqu'au moment présent, ou bien s'ils ont eu lieu une ou plusieurs fois, mais *have been be V-ing* constitue une explicitation de la nouvelle sensationnelle (3) que souhaite annoncer le locuteur, une mise en accusation du comportement de *you* (4), c'est-à-dire une élucidation du *topic* de la phrase (selon J. McCawley). Dans 5), *she's lying* constitue une reformulation, une réinterprétation par l'énonciateur des paroles du référent de *she*, il n'y a pas d'événement objectif *lying*; dans 6), on constate un décalage temporel entre l'événement objectif et son énonciation : le personnage qui énonce la phrase a déjà goûté la soupe, il n'est pas en train de le faire; dans 7), ce que l'énonciateur nie, en combinaison avec *be V-ing*, n'est pas l'événement objectif *wear a regulation shirt*, mais l'intention manifestée par le référent de *you* de faire cela. C'est cela que j'entends par contexte non réaliste. L'idée de *préconstruction* ou de présupposition a souvent été avancée par H. Adamczewski pour expliquer le mécanisme sous-jacent à *be V-ing* ; cette intuition a été affinée par C. Delmas (2003) qui a noté la « dépendance présupposante » ou la « subsomption » induite par *be V-ing* : crucialement, il ne s'agit pas de présupposition pragmatique, mais de l'idée que l'énonciateur doit avoir mentalement pré-sélectionné le prédicat, qui est massifié ou saturé par *–ing* (ce qui ramène à la question de la portée de *-ing*, à savoir (*-ing* [VP])), pour ensuite le prédiquer du sujet grammatical devenu objet de discours. Cela est visible dans les énoncés comportant des modaux comme 8) et 9), qui nous éloignent encore plus d'une problématique véri-conditionnelle : *be V-ing* est obligatoire dans 9), qui est l'annonce attendue dans un avion de ligne dans les moments qui précèdent l'atterrissage conformément au plan de vol ; enlever *be V-ing* (*We shall land in Stockholm in a few minutes* …) enverrait le signal aux passagers qu'ils vont atterrir à un lieu (Stockholm) différent de celui qui était inscrit sur leur billet d'avion, ce qui changerait la visée communicationnelle de l'énoncé. Déjà pour V. Mathesius, l'énoncé 9) incluait, en plus de la notion diffuse de *progress*, celle de *topicality* : l'heure tardive nous contraint à nous habiller pour le dîner.

Be V-ing a donc le statut de *métaopérateur* : « opérateur » car c'est un signal de construction abstraite[15]; « méta- » car cet opérateur est « à côté de » la structure qu'il commente, est la trace naturelle d'une opération interne à la langue, il commente une modalité particulière du rapport sujet/prédicat. Dans cette optique, la langue est conçue

[15] Il ne s'agit pas de l'*operator* des Anglo-saxons, synonyme d'inflexion.

comme un système de représentation qui a les moyens de commenter les propres règles de sa représentation. H. Adamczewski a repris la distinction rhème/thème (V. Mathesius) mais en l'incluant dans une problématique structurale de mise en discours: a statut rhématique tout élément sélectionné parmi un choix possible, est thématique tout élément dont le choix mental est antérieur à la mise en discours. Le *construit linguistique* est au cœur du modèle et non la véricconditionnalité : c'est pour cela qu'il existe en apparence un fossé infranchissable entre la linguistique anglo-saxonne et la linguistique anglistique hexagonale. Pourtant, comme j'ai tenté de le montrer dans le post-scriptum de l'ouvrage 2, même les auteurs de la sémantique des modèles, d'inspiration logiciste, disent des choses assez semblables lorsqu'ils traitent du paradoxe imperfectif (N. Asher, D. Dowty, P. Portner, A. Bonomi), même s'ils le font en augmentant le nombre et la nature des foncteurs logiques (*Iner.* de D. Dowty, *Circ* de F. Landman, J. Jayez et « l'intervalle d'observation », etc.) qui permettent de donner corps à l'intuition que le progressif a une composante modale pragmatique inhérente à sa dénotation. Nous allons voir que J. McCawley et, plus proches de nous, K. Inoue (1979) et P. Portner (2003), font des observations de même type sur le PPF, dont il est impossible de rendre compte sans injecter un composant pragmatique fort (nous dirions, énonciatif).

Avec *be V-ing*, le sujet grammatical est « objet de dire » (un *topic*, selon V. Mathesius) et en structure profonde, l'énoncé en *be V-ing* contient un performatif caché ; les exemples 1) et 5) ci-dessus, par exemple, sont analysés ainsi par H. Adamczewski :

1) *[S^P CLAIM]* [16] *she's been leaving…*
5) *When she says that [S^P CLAIM] she is lying.*

Ce [S^P *CLAIM*] est un méta-énoncé, une sorte de méta-texte, ce performatif se trouve effacé en surface ; le locuteur n'est pas un simple témoin de l'événement, mais un énonciateur structurant qui s'estime en mesure d'attribuer à s(ujet) le prédicat requis[17]. Le procès n'émane pas du sujet agent, il est assigné au sujet grammatical par l'énonciateur.

J'étais conforté dans cette analyse par les nombreux cas d'emplois de l'*imperfectif* en russe où l'on constate un fonctionnement métalinguistique analogue ; je ne donnerai que

[16] La notation S^P, empruntée à C. Delmas, représente l'énonciateur/le sujet parlant.
[17] G. Girard a poursuivi dans cette veine en parlant de stratégie de choix sémique pour *be V-ing* (2002).

l'exemple suivant[18], qui montre un emploi non réaliste (non thétique) du passé imperfectif dans le contexte de la négation. Le grand slaviste des années 1960 à 1980, J. Veyrenc, a eu des intuitions très proches lorsqu'il parlait de « négation retranchée du plan de l'expérience » avec le verbe imperfectif par rapport à une simple négation de l'événement avec le verbe perfectif (1968 :136). Je propose l'exemple suivant tiré des *Nouvelles de Moscou* (2006) qui rapporte la mort d'un commandant tchétchène à Moscou. Le verbe utilisé est *vyskočit'* (P) / *vyskakivat'* (I), qui signifie : « sortir en bondissant », c'est-à-dire, « sortir précipitamment d'un endroit » (ici, d'une voiture). Il est important de noter qu'il s'agit d'un verbe ponctuel (assimilable à un sémelfactif), signifiant une transition immédiate, sans structure interne :

> 10) *Posle korotkoj slovesnoj perepalki byvšij komandir otrjada « Gore »* vyskočil^{P} *iz mašiny i popytalsja brosit' v nix granaty, no ne uspel, potomu čto siloviki otkryli ogon' na poraženije.* (…)
> *Odnako, no našim svedenijam, vsë bylo ne sovsem tak. (…) I iz «Žigulej" byvšij komandir otrjada "Gore" s granatoj v ruke ne* vyskakival^{I} *– on vyšel iz mašiny sam, i sam napravilsja k gruppe mužčin, ožidavšix ego…*
>
> Après une courte altercation verbale, l'ancien commandant du bataillon « Gorets » *sortit précipitamment* de la voiture et tenta de lancer vers eux [les policiers qui l'avaient arrêté] une grenade, mais il n'en eut pas le temps parce que les forces de l'ordre avaient déjà ouvert le feu sur lui.
> (…) Cependant, d'après nos sources, les choses ne se sont pas passées de cette façon. (…) L'ancien commandant du bataillon « Gorets » n'est pas du tout *sorti précipitamment* de la « Jiguli » une grenade à la main – il est sorti délibérément de la voiture, et s'est dirigé vers le groupe d'hommes qui l'attendaient…

Le verbe perfectif *vyskočit'* dans 10) est narratif : il décrit les agissements du commandant tué selon la version officielle. Avec le verbe imperfectif *vyskakivat'*, le point de vue change : c'est cette fois-ci le journal qui donne sa version des événements ; la thèse selon laquelle [il est sorti brusquement de la voiture avec une grenade] est déclarée par l'énonciateur comme fausse. La suite *ne* + *vskakival*^{I} est bien retranchée du plan de l'expérience : ce qui est nié est la *version* des événements énoncée par le premier énonciateur, pas l'événement objectif. Dans cet emploi, il n'y a plus rien d' « imperfectif » dans l'acception sémantique traditionnelle du terme en Grammaire Universelle. (Voir mon article 6, qui analyse ces cas de synonymie aspectuelle).

[18] On en trouvera beaucoup d'autres dans mon ouvrage 2.

En conclusion, la théorie métaopérationnelle repose sur l'idée qu'il existe des invariants syntaxiques, des patrons récurrents, en petit nombre, dont l'organisation est cyclique ; une des caractéristiques séduisante du modèle a été la découverte de principes d'opposition similaires entre des classes entières de métaopérateurs dans des domaines très différents : présent simple/présent *be + V-ing*, *to V / V-ing*, *a/the*, *shall/will*, etc. Ce modèle m'a au moins permis sinon de comprendre le fonctionnement de certains marqueurs, tout du moins de partir d'un cadre théorique à partir duquel j'ai pu accéder à d'autres cadres ou modules. Le modèle métaopérationnel reçoit une confirmation empirique assez forte du point de vue de cet *effet de système* : translinguistiquement, un grand nombre d'opérateurs semblent effectivement organisés de cette façon. On trouve dans la littérature sur l'aspect des positions très proches de celle d'H. Adamczewski, mais coulées dans un moule différent : le générationiste D. Delfitto a nié toute motivation à caractère ontologique dans l'opposition entre formes perfective et imperfective des verbes (en italien, en français) et défend l'idée d'une opposition de type thétique/catégorique (prédicative). Je renvoie le lecteur à la dernière partie de mon ouvrage. (*post-scriptum* de l'ouvrage 2).

Cependant, cette tendance à ne prendre en compte que les phénomènes de structuration a conduit à un déni total vis-à-vis du fait que les langues réfèrent malgré tout et que le matériau linguistique présent dans la phrase peut contraindre le choix de la structure : *be V-ing* est la seule possibilité, en anglais contemporain, pour décrire un événement en cours (11) dans le présent déictique de l'énonciateur, et un verbe véritablement statif comme *know* s'en accommode difficilement (12) :

11) **It rains now.*
12) **I am knowing the answer.*

Ces deux énoncés très simples montrent qu'il est indispensable, pour le domaine du progressif : 1) de prendre en compte les propriétés phénoménologiques des *événements* (dynamiques/statifs) tels qu'ils se donnent dans la langue, et 2), l'expression de la *temporalité* dans la langue (c'est le domaine de l'aspect grammatical ou « aspect point de vue »). Je me suis employé à intégrer ces dimensions dans la suite de mon parcours.

2. Mon parcours initial : le *present perfect.*

Mon choix de sujet de thèse s'est porté sur le *present perfect* (PPF), périphrase monumentale dans la tradition grammaticale anglo-saxonne, objet d'ouvrages innombrables faisant état de classifications multiples en types de PPF (J. McCawley 1971) et en théories diverses (R. McCoard 1978). Comme H. Adamczewski l'avait fait pour *be V-ing*, ma thèse s'est déroulée en trois temps : 1) après un état des lieux sur la question, 2) j'ai adopté la méthode du déchiffrement métaopérationnel interne aux opérateurs constitutifs de *have V-en*, en partant de l'hypothèse de l'invariance du métaopérateur *have*, puis 3) j'ai mis cet invariant à l'épreuve des faits de langue, l'ai fait fonctionner sur un corpus conséquent d'exemples contextualisés. J'ai toujours accordé une place essentielle aux exemples, la description linguistique telle que je la conçois n'est pas concevable sans une analyse d'énoncés réels dans toute leur diversité. L'objectif de ma thèse était donc de trouver un sens unitaire de la périphrase, de défendre la thèse *monosémique* malgré une extrême polysémie de surface. De ce point de vue-là, la métaopération et ses théories « concurrentes », dont la TOPE, ne se distinguaient pas (voir la thèse de M. Fryd, 1995).

Dans une première partie, je faisais un tour d'horizon de la littérature; mes lectures avaient inclus les grands linguistes structuralistes (O. Jespersen, F.R. Palmer, G.N. Leech, M. Joos, P.Erades, etc.), puis des lectures plus spécialisées du domaine (R. McCoard, J. McCawley), qui m'avaient permis de dégager *trois problèmes essentiels* liés à une explication du fonctionnement du PPF (dont deux constituent des énigmes, *puzzles*, dans la littérature) ; je développe cet aspect de ma réflexion d'alors, d'abord parce que ces énigmes restent les mêmes aujourd'hui, mais aussi, dans le cadre de ce document de synthèse, pour que le lecteur puisse prendre la mesure, dans la troisième partie, des réponses que j'y apporte aujourd'hui après le parcours scientifique et méthodologique qui a été le mien depuis la thèse.

2.1. Les « énigmes » du PPF.

Les trois énigmes principales dont il fallait rendre compte étaient les suivantes :

1) La littérature est littéralement « paralysée » (*plagued*, dit P. Portner 2003) par le fait que le PPF, forme unitaire (*have V-en*), a plusieurs sens *a priori* irréconciliables qu'il faut expliquer. L'article programmatique de J. Mc Cawley avait non pas établi les quatre types de PPF, ensuite ramenés à trois (l'auteur ne faisait que reprendre ces éléments d'une longue tradition), mais les avait popularisés dans la littérature comme quatre types sémantiques distincts, ambigus, mais pas vagues :

> *Universal perfect (continuative perfect)*
> *Existential perfect.*
> *Stative perfect (resultative perfect).*
> *Hot news perfect.* (McCawley 1971: 104)

Ajoutée à ces valeurs, on trouve parfois celle de passé récent (*recent past*). Avec quelques variations, on trouve une classification similaire chez le grammairien G.N. Leech, dans *Meaning and the English Verb* (1971) :

> *State-up-to-the-present;*
> *Indefinite past;*
> *Habit-in-a-period-leading-up-to-the-present;*
> *Resultative past.* (Leech 1971 : 36-40)

Le problème posé par cette classification est : un de ces quatre sens constitue-t-il une valeur centrale dont les autres seraient dérivées (hypothèse monosémique) ? Ou bien a-t-on affaire à des types sémantiques distincts (hypothèse polysémique)?

Pour expliquer ces valeurs, R. McCoard (1978) recensait quatre grandes théories du PPF, la *Current Relevance*, l'*Embedded Past Theory*, l'*Indefinite Past Theory* et l'*Extended Now* ; or, le problème est que chacune de ces théories, dont on trouve une discussion dans mon ouvrage post-thèse (ouvrage 1), explique certaines des lectures du PPF mais laisse de côté les autres.

2) En terme de *sémantique temporelle*, un problème majeur posé par le PPF est que celui-ci ne se prête pas à une analyse véri conditionnelle unique ; le fossé est grand entre la *lecture continuative* (« universelle ») d'un côté, où la phrase au PPF implique un

chevauchement du passé sur le présent, et les lectures *non continuatives* (« expérientielle » et « résultative », *stative* selon J. McCawley), où l'événement est clairement passé et intuitivement statif. Pour moi, dont l'autre langue de travail est le russe, aucune réconciliation ne semblait possible, les moyens mobilisés étant très différents dans la traduction de chacune de ces valeurs du PPF anglais:

13) *I have lived in London for ten years.*
Ja živu *v Londone uže 10 let.* (verbe imperfectif au présent)

14) *I have just repaired the bike.*
Ja tol'ko čto počinil *velosiped.* (verbe perfectif au passé)

15) *I have already repaired bikes.*
Ja uže činil velosipedy. (verbe imperfectif au passé)

La lecture continuative est rendue en russe au moyen du présent (imperfectif, phrase 13), comme en français, allemand, espagnol ; la lecture résultative est généralement traduite par le verbe perfectif au passé (14), auquel la tradition (Ju. Maslov, A. Isačenko, J. Forsyth) confère la fonction de parfait (*perfekt*). La lecture expérientielle (15), en revanche, est toujours exprimée par le passé imperfectif. La lecture continuative (universelle) du PPF anglais semble donc exceptionnelle.

La théorie de la *current relevance* (comprise comme *result state* ou *consequent state*) n'a rien à dire sur ce problème : il est intuitivement difficile de parler de résultat pour un événement qui se poursuit en T0, voire au-delà de T0. En revanche, la théorie de l'*Extended Now* (R. McCoard) parvient à apporter des réponses plus immédiates: l'intervalle présent que dénote le PPF, étant étendu, peut déborder sur T0. Mais alors il faut expliquer en quoi la notion d'un présent étendu nous aide à comprendre des exemples simplement statifs/résultatifs, où le paramètre temps semble non pertinent.

Ces arguments semblent accréditer l'idée que, si l'on s'en tient à une sémantique temporelle véri-conditionnelle, l'hypothèse polysémique du PPF anglais est la seule qui soit viable. Cela allait à l'encontre de mon intuition évidemment orientée par mon modèle théorique qui n'admettait que l'*invariance*.

3) L'autre énigme majeure que pose le PPF anglais est que, dans quelques-unes de ses lectures (la lecture résultative, stative, et celle de passé, récent ou lointain), il a exactement les *mêmes conditions de vérité qu'un énoncé au prétérit* :

16) *I painted this picture.*
17) *I've painted this picture.*

Pourtant, il n'est pas possible d'énoncer:

18) **I have painted this picture yesterday.*

C'est la fameuse énigme du PPF (*present perfect puzzle*, Klein 1992) : un PPF peut très bien dénoter un événement survenu hier (la semaine dernière, il y a cent ans, etc.), mais il n'admet pas la *présence* d'un adverbial de temps ponctuel spécifique dans la phrase. La théorie de l'*Indefinite Past*, d'inspiration reichenbachienne, semble pouvoir accommoder ces données : elle considère que le PPF implique que le temps de l'événement (E, *event time*) est dissocié du temps de référence (R, *reference time*), ce dernier se confondant avec le présent d'énonciation (S, *speech time*). *Yesterday* ne peut porter que sur E, *have V-en* dit R_S (« R coïncide avec S ») ; dans la représentation de H. Reichenbach, l'adverbial temporel présent dans une phrase au PPF ne peut porter que sur R, il doit donc être également contemporain de S (puisque R_S). Mais là encore, cette analyse, pour séduisante qu'elle soit, pose problème ; un PPF résultatif admet sans difficulté un adverbial de temps qui porte de façon non ambigüe sur E et non R:

19) *Mary has arrived by now.*
20) *Mary has arrived only recently.*

Si *by now* modifie effectivement R, et donc S (en termes informels : « c'est maintenant que je considère qu'elle est arrivée »), un adverbe comme *recently* est clairement passé et ne peut porter que sur E (sur l'arrivée proprement dite). J'ai exploré (article 2) plus en détail la solution préconisée par W. Klein (1992) pour rendre compte de cette énigme du PPF ; ce fut là une étape importante dans ma réflexion puisque je comprenais que d'autres modules, ici la *pragmatique*, doivent s'inviter dans le débat autour de la nature du PPF ; le PPF n'est pas qu'une affaire de vériconditionnalité sémantique, son « sens » est reformaté par la pragmatique (voir le chapitre 3).

J'ai donc petit à petit intégré l'idée, mais sans avoir encore les moyens d'un traitement exhaustif de la question, que la prise en compte de plusieurs composants (modules) est indispensable pour rendre compte d'une forme aussi hybride et insaisissable que le PPF : la sémantique (analyse en terme de sémantique temporelle, qui tourne autour de la

spécificité du temps linguistique présent), la syntaxe (enchâssement d'un passé transformé, J. McCawley), la pragmatique et le discours (le PPF comme composant à forte dominante modale, épistémique – K. Inoue 1979, R. Izvorski 1997, G. Katz 2003). Je reviens sur cet aspect de mon parcours en fin de ce document, une fois tous les jalons méthodologiques et théoriques exposés.

2.2. PPF et métaopération : les prémisses.

Devant ces difficultés de la description, j'optai alors pour la méthode métaopérationnelle en partant d'un large corpus d'exemples qui mettaient au premier plan les cas de *synonymie sémantique* entre le PPF et le prétérit (que j'abrège en PRET) ; c'était là mon angle d'attaque du problème, je voulais nier l'importance, que je trouvais démesurée, accordée dans la littérature aux problématiques de véricconditionnalité. L'esprit était le même que celui adopté par H. Adamczewski pour *be V-ing* : aucune des valeurs normalement attribuées au PPF (état résultant, passé indéfini, présent étendu, etc.) ne semble être la valeur fondamentale, mon hypothèse était donc que *have V-en* traduit avant tout une étape de structuration de l'énoncé dans le domaine sémantique de l'événement passé. Cette méthode d'approche trahissait plusieurs influences :

- J'accordais la priorité absolue à la *grammaire du texte*, méthode que je devais à J. Fontaine qui elle-même la tenait des travaux d'E. Benvéniste et surtout de H. Weinrich (1973) sur les temps. J. Fontaine défendait (défend toujours) l'idée qu'en russe, l'aspect (la corrélation verbe perfectif/verbe imperfectif) n'a de réalité que dans la *syntaxe du texte*, qui seule peut expliquer le jeu des aspects (voir en particulier le *post-scriptum* de mon ouvrage 2). Il y a là une intuition qui me semble toujours fondée : en russe contemporain, le seul paradigme aspectuo-temporel qui reste à la disposition des locuteurs est l'opposition perfectif/imperfectif (deux « temps » du passé en tout et pour tout), l'imparfait et l'aoriste, les formations périphrastiques auxiliées de type parfait (qui existaient en vieux-russe) ayant totalement disparu. A un niveau très basique, ceci constitue un début d'explication aux interprétations parfois très différentes, voire contradictoires, de l'aspect perfectif ou imperfectif. Une forme comme *pisal* (« écrire », passé imperfectif) ne dit rien en dehors du texte dans lequel il est pris: il est progressif si le contexte l'invite (*Ja pisal pis'mo kogda on vošël*, « *I was writing a letter when he*

came in »), ou bien ponctuel unique, simple dénotation d'un événement passé (*Ty pis'mo pisal ?*, « *Did you write that letter ?* »), ou encore parfait existentiel (*Ja nikogda ne pisal romany*, « *I've never written novels* »). L'aspect en russe étant une « catégorie grammaticale morphologisée idéologiquement neutre » (« la catégorie temps est menaçante, l'aspect ne veut rien dire », dans les mots même de J. Fontaine[19]), je voulais démontrer dans ma thèse qu'il en était de même du PPF anglais, temporellement et aspectuellement non spécifié d'un point de vue sémantique, seulement porteur d'une *information de structuration particulière* (métaopérationnelle), restant à définir, et que le co-texte/contexte se charge de révéler.

- Mon point de départ a été le travail effectué dans les séminaires d'H. Adamczewski sur les linguistes transformationnalistes des années 1960-70, en particulier J. Mc Cawley, mais aussi E. Bach (*The grammar of* have *and* be), T.R. Hoffman, J.R. Ross, etc. ; J. McCawley développait l'idée que *have* était la trace de passés enchâssés, apparaissant en structure de surface à la suite d'une série de règles de transformation qui convertissaient *–ed/have/had*, en *have + V-en* :

> 21) *John is believed to have arrived at 2 :00 yesterday.* (transformation de *arrived*)
> 22) *John is believed to have drunk a gallon of beer by now.* (transformation de *has drunk*)
> 23) *John is believed to have already met Sue when he married Cynthia* (transformation de *had met*) (McCawley 1971: 101)

L'idée de *have* comme indice de transformation (c'est-à-dire, indice formel de structure), intervenant dans des « *environments in which the tense morpheme would not undergo subject-verb agreement* » (McCawley 1971:101), me paraissait compatible avec l'analyse, reprise par H. Adamczewski (GLA, 1982), qui faisait de *have V-en* une forme structuralement (métaopérationnellement) complexe, plus complexe que le PRET(*V-ed*) puisque ce dernier se trouvait sous sa dépendance ; dans GLA (1982), H. Adamczewski réécrivait un énoncé comportant un PPF de la façon suivante :

> 24) *I have lost my wallet: I have [I lost my wallet]*.

[19] Citation extraite de mon rapport de thèse (2000).

Le *perfect*, selon McCawley, « *has a derived constituent structure having a present as its highest verb and past as its next highest verb… [It is just an] intermediate stage in the derivation* ». (*ibid*.:104). Je devais donc mettre au jour un mécanisme à l'issue duquel le PPF serait ressenti comme porteur d'une information *fonctionnellement et communicativement* (dans l'esprit des Praguois) plus complexe. Je le trouvais en partie chez J. McCawley, qui s'ingéniait à faire dériver les types de PPF les uns des autres (je renvoie aux travaux de J. McCawley, 1971 et 1981). Puis, rejoignant une intuition de T.R. Hoffman (1976), l'auteur donnait un contenu plus « énonciatif » (pragmatique) au PPF, sortant d'une logique strictement véri-conditionnelle temporelle ; le PPF décrivait surtout « … *a period during which the event or state* …can happen or be the case ». (*ibid.*, 107, je souligne). Les jugements différents de grammaticalité s'expliquaient par cet aspect du sens du PPF:

25) **Dennis Brain has died in an auto accident.*
26) *Dennis Brain and many other famous musicians have died in auto accidents.*
(*ibid*.: 107-108)

Pour J. McCawley, 25) est agrammatical car le référent du sujet apparaît dans l'expression donnant la constante (*constant*) de la forme logique sous-jacente à la phrase ; or le personnage est mort, il ne peut donc vérifier cette propriété qui ne peut plus « être le cas »; en revanche, 26) est licite car la phrase ne parle pas directement du personnage, mais d'une propriété du personnage ; *Dennis Brain* est dans ce cas une des *variables* qui vérifient la propriété, ce n'est plus la constante comme dans 25 (« parmi les *x* qui sont morts dans ce type d'événements, il y a *DB*, *y*, etc. »). Pour T.R. Hoffman (1976), de la même façon, la phrase suivante ne réfère pas directement à des lions particuliers :

27) *Lions have been mammals for as long as I can remember.*

Tout un calcul pragmatique est sous-jacent à l'énoncé, que l'auteur glosait par :

28) "*It has been true for me, as long as I can remember, that lions are mammals; I have known this truth for a long time*".

Le jugement ne porte pas sur les lions comme entités singulières (des *constants*), mais sur une propriété énoncée à propos des lions, qui constituent le *topic* de la phrase. (Voir mon article 6 pour les détails de cette analyse)

Ainsi, je concluais que le sujet d'un énoncé au PPF n'est pas un participant direct (primitif) du verbe au même titre qu'il le serait dans un énoncé au PRET ; le PPF (*have V-en*), comme *be V-ing*, énonce un événement non réaliste et, avant tout, une propriété de ce sujet objet de discours[20]. Dans ses séminaires, H. Adamczewski commentait ces exemples de J. McCawley. Par exemple, la phrase :

29) *Have you seen my slippers?*

ne décrit pas directement un état particulier assigné au sujet, mais plutôt « l'état » de connaissance du référent de *you* vis-à-vis de la localisation éventuelle des chaussons. De même dans:

30) *Don't be alarmed at these bandages – I haven't broken my arm*,

il n'y a pas eu d'événement de type *break my arm* : le calcul pragmatique consiste à reconnaître que si un tel événement avait eu lieu, il serait de nature à ce que vous ayez le bras dans le plâtre (analyse de J. McCawley). J'ai traduit toutes ces observations en termes métaopérationnels (c'est-à-dire, « fonctionnels-communicationnels ») : dans ces exemples, *have V-en* justifie l'assertion de l'énonciateur, semble dire : « la situation présente (mon bras dans le plâtre) n'implique pas, contrairement à ce qui devrait être un fait et que vous pouvez penser, que *break my arm* soit le cas » (exemple 30) ; « par ma question je ne cherche pas directement à savoir si vous avez seulement vu mes chaussons, mais en utilisant *have V-en* je dis qu'il est légitime que je vous pose cette question puisque je suis en train de chercher mes chaussons. » (exemple 29). Le véhicule de cette information qui consiste en une prise en charge *métadiscursive* de l'événement passé est le PPF ; le terme de « métadiscursif » (qui m'avait été suggéré alors par C. Delmas) tient au fait que ce n'est pas directement l'événement passé ou l'« état résultant » au sens trivial du terme qui est l'enjeu du discours, – le prétérit remplit cette fonction également – mais le fait même que l'énonciateur *puisse dire* qu'il y a une

[20] Cette intuition se retrouve dans la littérature (par exemple dans C. Smith 1991), qui met au premier plan ce concept de *participant property* pour le sujet d'une phrase au *present perfect*.

situation de discours qui est « actuellement pertinente », et que *have V-en* sert justement à cela (il est *currently relevant* dans ce sens). Dit autrement, le PPF est une forme par laquelle l'énonciateur estime *légitime d'énoncer* (là est le « méta-») que tel événement passé (V-*en*) fait désormais partie de la situation d'énonciation. La relation prédicative qui se trouve sous la portée de *have V-en* (*I have [I V-ed]*) est un fait *qui est énoncé comme étant « currently relevant »* ; en T0 on peut effectivement considérer que le lien unissant un prédicat (versé au passé, *V-en*) au sujet est le cas, d'où ce caractère souvent final, *conclusif*, d'un énoncé au PPF (j'utilisais le terme imagé de *conclusive evidence*).

Dans mon corpus, j'accordais une place de choix aux énoncés de type paires minimales phrastiques contenant un PRET puis un PPF, ce dernier étant très souvent introduit par un segment à fort contenu épistémique et/ou « évidentiel » direct, tel que *There it is, it's fair to say that, there is no denying that, now look*, *I'm telling you that*, ou bien des adverbes comme *already, so*, etc ., qui soulignent l'acquis discursif que constitue le PPF. (voir mon ouvrage 1). Je ne reproduis ici qu'un petit nombre d'énoncés, le lecteur en trouvera beaucoup d'autres dans mes travaux (ouvrage 1 et article 1) :

> 31) *"Wait a minute." She heard the familiar irritation in his voice. "John's wife is laid up, she has a heart condition, you know. Anyway, I* offered *to hold on here for three more days to let him get things squared away at home."*
> *"But why does it have to be you? What about Con Cullen, he could do McSherry's work, couldn't he?"*
> *"I* 've *already* offered *to do it."* [B. Moore, *The Doctor's Wife*]

> 32) *So we missed the opportunity to be introduced to him! ... Even if we'd rushed across, we wouldn't have got there in time. So we* didn't*, in the strictest sense,* meet *Mr Ryder. But Trude and I were just discussing it, and we were saying, in almost every other sense, I mean in any sense that really matters, it's fair to say we* met *him today. ...*
> *After all, it's only a quirk of fate that kept us from being formally introduced, that's all. To all intents and purposes, we* have met *him. He'll certainly hear all about us, if he hasn't already, he's bound to inquire very closely about how his parents are to be looked after. So we'*ve *as good as* met *him, and as you say, it would be unfair if people thought otherwise.* [K. Ishiguro, *The Unconsoled*]

Dans 31), le PRET *offered* asserte l'existence d'un événement passé qui, en l'absence d'indication contraire, implique un état résultant en T0 ; le PPF qui reprend ce PRET dit explicitement que les objections/questions soulevées par le locuteur B n'ont pas lieu d'être ; ce qui est pertinent ici et maintenant n'est pas d'annoncer l'événement (déjà singularisé comme pertinent par le PRET – « *we usually say things because they*

matter », disait M. Joos), mais le fait que le référent du sujet (*I*) soit déjà (*already*) lié à la « notion prédicative » (Je parlais alors de fonction de rappel d'une relation prédicative). *Have V-en* est donc bien plus chargé métaopérationnellement que le PRET, il a une valeur illocutoire (plutôt, allocutaire) plus marquée.

Dans 32), les deux séries de formes (PRET, *we didn't meet him / we met him;* PPF*, we have met him / we've as good as met him*) renvoient au même temps objectif (réel et narratif – *today* - la rencontre qui vient d'avoir lieu) ; le PRET s'inscrit dans le mode narratif ou thétique (faut-il qualifier l'événement qui a eu lieu de rencontre ou pas ?), avec présence d'un état résultant ou non en T0; avec le PPF, l'énonciateur asserte qu'il est maintenant légitime de créditer le sujet du prédicat versé au passé; le PPF dit qu'il est maintenant pertinent de considérer que « rencontre » est le terme justement approprié pour décrire cet événement.

La *fonction communicative* du PPF est importante et peut être variée : dans 31) et 32), l'emploi de l'énoncé au PPF a pour effet immédiat de forcer une clôture du débat (31 : « toutes tes objections sont vaines, c'est déjà le cas » ; 32 : « cessons de nous demander s'il s'agit ou non d'une rencontre, c'est le cas ») ; l'effet discursif peut être très subtil, comme dans 33) ou 34) :

> 33) *" Miss Honeychurch, your brother has told me… "*
> *" Did he ? "* [J. Ivory, *Room With A View*]

> 34) *(Journalist) The President said he will not personally reach out to undecided House members, but if they call him, he'll talk to them. But he will not do what some want him to do : he will not admit he* has committed *perjury :*
> *(Pdt Clinton) ' No, I can't do that because I* did not commit *perjury.'*
> *(...)*
> *(Journalist) ' Mr. President, you said you* haven't committed *perjury ; can you say, sir, that you lied, as some people believe would help ? '*

En 33), le pasteur Mr. Beebe qui utilise d'emblée le PPF signifie: « en utilisant le PPF, je dis qu'il est légitime de considérer qu'il existe bel et bien un résultat actuellement pertinent ». J'en concluais que le PPF a une présupposition forte qui lui est attachée. Donc, l'effet immédiat sur l'interlocuteur est : « je suis au courant, je ne suis pas dupe ». Le PRET dans la bouche de Miss Honeychurch, qui est dans le déni total vis-à-vis de fiançailles auxquelles elle a consenti malgré elle, est révélateur : elle avalise le contenu objectif (*my brother / tell you*), pas le présupposé que cet événement constitue un acquis discursif sur la scène interlocutive. Son PRET dit : « revenons à la scène narrative

stricte ». Dans 34), le Président Clinton, aux prises avec l'affaire Lewinsky, s'en tient à *ce qu'il a fait* ou pas fait lorsqu'il dit *I did not commit perjury* ; le journaliste insiste sur *ce qu'il a dit* qu'il avait fait, ce qui d'un point de vue communicatif, est très différent : les journalistes tentent de le faire avouer qu'il a menti.

La théorisation que je proposais reposait sur l'hypothèse de *have* marqueur d'un acquis de relation reversé à la sphère du sujet, ce que fait déjà *have* verbe lexical. Je m'appuyais sur la théorie énonciative (E. Benvéniste) de *have* : *have* marque une localisation abstraite, un « *be-with* » retourné qui marque l'empathie du sujet (C. Boisson, P. Larreya). Cette analyse exclusivement énonciative révélait mes lectures de l'époque, qui n'accordaient que peu de place aux phénomènes temporels ou aspectuels. En particulier, je n'avais pas pris connaissance des faits diachroniques récents de l'anglais, qui avaient conduit à un changement radical du système aspectuo-temporel (à partir de l'anglais moderne). Je n'avais pas non plus pris en compte les phénomènes liés aux classes d'*Aktionsart* pour le verbe lexical, ce qui m'aurait permis au moins de rendre compte des conditions d'apparition du PPF continuatif (« universel »).

J'abordais néanmoins les phénomènes liés au *temps* et au PPF, dans la dernière partie de ma thèse et dans un article (article 1) consacré aux variations temporelles entre le PRET et le PPF. Je faisais l'hypothèse que le fonctionnement abstrait du PPF que j'ai résumé ci-dessus se vérifiait également dans les énoncés temporalisés : que le passé soit récent (*just*, *recently*) ou lointain (*long ago, in the past*), le mécanisme énonciatif (discursivo-pragmatique) du PPF restait le même ; des énoncés comme les deux suivants révélaient un mécanisme comparable :

> 35) *"But Fiona " - she turned to us – " you're not to go around telling people yet. We want to keep it a surprise for the meeting tonight, that's only fair. Oh, didn't we tell you about tonight's meeting? Well, there, we*'ve just told *you. Do come if you've got time. "* [K. Ishiguro, *The Unconsoled*]
>
> 36) *King Hussein of Jordan, ill with cancer and in this country recuperating from chemotherapy, was invited by the President to come to Wye to lend his good offices. Hussein* has been able *to deal with both sides [B. Netanyahu and Y. Arafat] effectively* in the past. [ABC News, 20/10/98]

Les énonciateurs de 35) et 36) confirment l'existence d'un état résultant, au sens que j'avais dégagé: après s'être souvenu qu'elle avait oublié d'inviter Fiona à la fête, la locutrice de 35) peut énoncer que c'est désormais chose faite dans son passé immédiat

(*just*) ; dans 36), la connaissance de l'énonciateur de ce qu'a pu faire le roi Hussein dans le passé (*in the past*) est la présupposition qui explique pourquoi il énonce que sa présence auprès du président des Etats-Unis est importante. Le PPF est bien intuitivement statif dans le sens où il permet une justification de l'énonciation de S^P en T0.

Ces remarques me permettaient de traiter des emplois temporels délicats du PPF, en particulier dans les cas où la forme de PPF interagit avec un adverbial temporel et que plusieurs possibilités sont offertes à l'énonciateur.

2.3. Les emplois temporels argumentaux du PRET *vs*. PPF.

Les propriétés idiosyncrasiques temporelles induites par un énoncé au PPF peuvent être résumées de la façon suivante :

- L'événement peut avoir eu lieu dans un passé récent ou lointain, mais un adverbial temporel spécifique unique ne peut pas apparaître dans une phrase contenant un PPF (37), sauf si cet adverbial n'est pas sous la portée directe du PPF (phrase 38), auquel cas il redevient possible ; avec un adverbial qui inclut la période contenue dans T0 (*today*, *this morning*, etc.), le choix est fluctuant (PPF de passé récent, PPF expérientiel) :

> 37) *More than six weeks into the war, Russia and the west* yesterday agreed *a common line on Kosovo.*
>
> 38) *More than six weeks into the war,* yesterday *was the first time that Russia and the west* have agreed *a common line on Kosovo that includes the use of outside armed force to coerce and police a settlement. [Guardian, May 7th]*
>
> 39) *Is it time to scale them [great expectations about the economy] down? That is stockmarket talk in American households and after weeks and months of sailing onwards and upwards that* was *Wall Street's inclination* today. *The Dow Jones industrials lost almost 150 points by the end of the day.* [*ABC News,* 27/04/98]
>
> 40) *The impotence drug Viagra* has made *news again* today*: we learn today that it has captured 95% of the market for impotence drugs ; over the past few days, we have reported fairly regularly on the demand among men. Now there's an indication that just as many women may be interested by Viagra.* [*ABC News,* 28/04/98]

Yesterday est sous la portée directe du verbe en 37), il modifie directement l'événement, le PPF est impossible; mais dans 38), *yesterday* se trouve enchâssé dans un adverbial de temps constituant une proposition clivée dont le terme principal est *the first time* ; dans ce cas, *yesterday* ne bloque pas l'emploi du PPF, il a une fonction « métadiscursive » ; il précise simplement le moment où l'acquis (*the first time that*) a été constaté, entériné ; en termes reichenbachien, *yesterday* ne porte plus sur *E(vent) T(ime)*, mais précise *R(eference) T(ime)*.

Dans le cas des adverbiaux de type *today*, *this morning*, etc., encore une fois les seules propriétés temporelles véri-conditionnelles ne suffisent pas à expliquer le PRET ou le PPF ; dans 39), le journaliste oppose deux périodes distinctes ; *after weeks and months of sailing onwards and upwards* et *today*, ces deux adverbiaux portant sur l'événement désigné par le verbe, ce que je représentais de façon informelle de la façon suivante :

TODAY # After weeks and months...
↓
that + be [*-ed*] *+ Wall Street's inclination*.

Les deux repères temporels constituent une information essentielle : le journaliste oppose deux états différents d'une situation, le mode est narratif. Dans 40), en revanche, le journaliste rappelle un sujet déjà connu des téléspectateurs, il s'appuie sur des assertions antérieures (le rôle présupositionnel du PPF est là) ; *today* ne date pas directement l'événement, mais il porte sur la légitimité de l'acquis que marque l'énonciateur en choisissant le PPF ; je représentais cela de façon informelle ainsi :

["*I am entitled to tell you that*"]
TODAY (again)
↓
Viagra has make news [-en]

Il y a là une question de portée (*scope*) différente : en résumé, avec le PRET, le jour d'aujourd'hui se distingue nettement des autres jours qui ne sont pas aujourd'hui, c'est là l'essentiel de l'assertion; dans l'énoncé au PPF, *today* est considéré hors paradigme : il porte sur la prise de parole du locuteur pour cette fois-là, il authentifie en quelque sorte la légitimité de l'énonciateur à dire ce qu'il va dire aujourd'hui (ce que marquait de façon assez maladroite la glose métalinguistique [*I am entitled to tell you that*]).

J'avançais alors prudemment l'idée que *today* avec le PRET semblait jouer un rôle

d'*argument* du verbe (ce que d'autres linguistes, A. Giorgi et F. Pianesi 1997, démontrent de façon convaincante, utilisant les données de l'italien), tandis que *today* avec le PPF joue plutôt le rôle d'un *adjoint* dans le sens où il ne porte pas sur l'événement mais sur l'acte discursif lui-même (la notion de *métadiscursif* est encore utile ici). L'intuition d'H. Reichenbach se trouvait finalement confirmée, *today* avec le PPF porte sur *R(eference time)*, avec le PRET il porte sur *E(vent time)*. Je ne renie pas aujourd'hui cette analyse ; l'exemple suivant montre bien que le paramètre du temps objectif est moins important que celui du statut discursif que l'énonciateur accorde à l'adverbial temporel: la présence de l'adverbial récent *just* dans la dernière phrase ne déclenche pas automatiquement le PPF car l'énonciateur veut en restreindre la portée sur l'événement (le verbe) ; au contraire, dans les premières lignes (*I'm just telling you that I*'ve met *a man*) ce n'est pas l'événement qui compte mais la présupposition que cet état résultant constitue une justification du personnage qui réfute que son intention soit d'avoir un enfant :

> 41) *" No, no ! I'm not going to have a baby. I'm never going to have another baby – I have my baby. I'm just telling you that I*'ve met *a man. Someone I like. "*
> *" A different man, Tabitha ? " my grandmother asked, still holding her brooch.*
> *" Oh, not that man ! Don't be silly, " my mother said, and she laughed again.*
> *" A man you like, you mean, Tabitha ? " my grandmother asked.*
> *" I wouldn't mention him if I didn't like him, " my mother said. " I want you to meet him, " she said to us all.*
> *" You've dated him ? " my grandmother asked.*
> *" No ! I* just met *him – just today, on today's train ! " my mother said.* [J. Irving, *A Prayer For Owen Meany*]

Je concluais de cela que le PPF n'a pas pour vocation de *dater* un événement (c'est pourquoi je réfutais l'idée d'une sémantique vériconditionnelle) mais a comme fonction de rendre linguistiquement explicite la pertinence d'un événement en T0, ce que montre très bien la paire minimale suivante, dans laquelle l'énoncé *I have felt it before* constitue l'explication demandée par le premier locuteur (*Can you explain that ?*) :

> 42) *" Is it possible that this place reminded you of the place you saw in your dream and that you confused what happened yesterday with what had happened in your dream ? "*
> *(...)*
> *He saw her hesitate. Then she raised her head and looked at him. "Yes," she said. " But I* felt *the presence of God. "*
> " Can you explain that ? "

“ I have felt *it before. Sometimes, in the chapel. Sometimes, when I pray. ”*
[B. Moore, *Cold Heaven*]

J’ai alors tenté d’étendre cette analyse de portée et de statut différent des adverbiaux temporels avec le PRET ou le PPF aux cas où c’est cette fois-ci directement un *argument du verbe* qui semble être en jeu, en partant des parallèles de fonctionnement révélés par les énoncés suivants :

43) *“ I know why Mother asked you to come here. (…) It’s because the woman might come again. That’s why Mother asked you. ”*
“ I don’t think so. ”
“ Mother’s seen *the woman. She* saw *her the other night. ”*

44) *Mariko’s ticket won a flowerpot. She came back to where we were standing and handed me her prize.*
“ Don’t you want it ? ” I asked. “ You won *it. ”*
“ I wanted the basket. The kittens need a basket of their own now. ”
“ Well, never mind. (…) Well, little princess, back again ! Still want the basket ? Wouldn’t you prefer that big furry bear ? ”
Noriko said nothing, waiting for the man to offer her the bowl. When she had picket out a ticket, the man examined it closely, then glanced behind him to where the prizes were exhibited. He scrutinized the ticket once more, then finally gave a nod.
“ *You* haven’t won *the basket. But you* have won – *a major prize !* ” (…)
It [the wooden box she won] was the size of an orange box and surprisingly light ; the wood was smooth but unvarnished, and on one side were two sliding panels of wire gauze.
“ It may come in useful, ” I said, sliding open a panel.
“ I won *a major prize, ” said Mariko.*
“ Yes, well done, ” Sachiko said.
“ I won a kimono once, ” Mariko said to me. “ In Tokyo, I won a kimono once. ”
“ Well, you’ve won *again. ”*
“ Etsuko, perhaps you could carry my bag. Then I could carry this object home. ”
“ I won *a major prize, ” said Mariko.*
“ Yes, you were very good, ” said her mother, and laughed a little. [K. Ishiguro, *A Pale View Of Hills*]

45) *Brothers, friends and Enemies,*
And yes, my enemies who are my friends,
I speak to you, to all of you today.
My Brothers,
We who have been elected *to serve our country,*
All of us, yes, all of us, were elected *to this chamber,*
I do not deny that. Why should I deny it ? [B. Moore, *No Other Life*]

Les alternances pertinentes sont :

43) *Mother has seen the woman.* → *She saw her* the other night.
44) *You have won a major prize.* → *I won* a major prize.
45) *We have been elected.* → yes, all of us *were elected*.

Le raisonnement était le suivant: 43), 44) et 45) révèlent un phénomène commun en surface. Un énoncé au PPF constitue d'abord l'explicitation d'un état résultant que l'énonciateur estime légitime d'énoncer à ce moment-là: dans 43), l'énoncé *Mother's seen the woman* explique pourquoi la mère de la petite fille qui parle a demandé à une baby-sitter de passer la nuit avec la petite fille (*the woman* est une apparition qui terrifie celle-ci) ; dans 44), l'organisateur de la tombola explique à la petite fille, pour la convaincre, qu'elle a gagné un prix exceptionnel ; dans 45), l'homme politique qui appelle à la réconciliation nationale présente comme un fait acquis l'élection de ses partisans pour gouverner le pays en proie à une guerre civile. Le recours à un PRET dans un second temps tend à confirmer que l'anglais ne peut pas à la fois exprimer cette présupposition forte liée au PPF (expliquer qu'un état résultant fait partie de la scène énonciative) et en même temps tolérer que certains des constituants de la phrase (des arguments, temporels ou autres) soient problématiques dans la mise en place intersubjective de ces arguments. Il semble qu'un paramètre lié au statut de connaissance présumé de l'allocutaire dans la construction énonciative (discursive) soit très fort ici.

Je m'inspirais alors fortement des observations de W. Klein (1992) sur le *Present Perfect Puzzle* (que j'ai développées ensuite dans mon article 2): pour W. Klein, le PPF est *position-definite* (*p-definite*), c'est-à-dire que cette forme implique un ancrage explicite en T0 (que Klein appelle le *Topic time*) ; un adverbial temporel de type *yesterday*, *the other night*, etc., est également *p-definite* puisqu'il sélectionne la position d'un événement passé ponctuel spécifique par rapport au *Topic Time*/T0 (ce n'est pas tant le caractère passé qui est important que le caractère ponctuel spécifique, qui sélectionne une position par rapport à une autre). Le conflit naît alors de ce que W. Klein appelle la *p-definiteness constraint* : énoncer **Mother has seen the woman the other night* n'est pas possible car il y a un conflit de légitimité (de portée) à asserter que tel événement X ne tient sa valeur de vérité que par rapport à sa position définie par T0 (*have V-en*) en même temps qu'il la tient de sa position définie par le moment passé exclusif dénoté par *the other night*. De façon informelle, l'idée est qu'il n'est pas possible en anglais à la fois d'asserter qu'il existe un état résultant à vocation *explicative* fermement installé en T0 et un événement dont les coordonnées temporelles et/ou

argumentales restent à être explicitées (ce que fait *the other night*) ; l'idée majeure me semble être que *the other night* ne se contente pas de dater l'événement, il en assure l'ancrage véri-conditionnel (référentiel) et narratif (thétique). Je proposais alors que *the other night*, de ce point de vue, fonctionnait comme un argument du verbe.

J'étendais l'explication aux énoncés qui suivent, dans lesquels l'énonciateur utilise une forme de PRET en réaction à un co-énonciateur qui ne parvient pas à valider l'état résultant parce qu'une donnée de première importance lui manque : la petite fille en 44) n'accepte pas l'idée que ce qu'elle vient de gagner (*won*) puisse être qualifié de *major prize* ; elle répudie donc l'énoncé *you've won a major prize* et énonce *I won a major prize*. Dans 45), face à la réaction houleuse de la foule à laquelle il s'adresse, le politicien perçoit immédiatement que la présupposition qu'il tenait pour acquise (*we've been elected*…) n'est pas partagée par son auditoire, d'où *all of us were elected*. L'observation importante ici est que ce n'est pas un conflit temporel banal qui provoque le changement de forme PPF → PRET (le temps n'est pas en cause), mais bien le statut énonciatif (intersubjectif) des arguments vis-à-vis du verbe (adverbial temporel spécifique, objet, sujet). L'idée est que si un des arguments du verbe n'est pas co-validé (reconnu comme tel) par le co-énonciateur, il empêche l'événement décrit d'être *p-definite* et viole la présupposition forte d'état résultant discursif du PPF[21]. J'ai ensuite découvert des analyses très proches de la mienne dans la littérature ; K. Inoue (1979) théorise l'idée d'un « pouvoir explicatif » (*explanatory power*) du PPF, P. Portner (2003) accorde un rôle prépondérant à l'idée d'une présupposition épistémique forte du PPF qui fait partie du sens de la périphrase, A. Giorgi et F. Pianesi (1997) ont montré que l'adverbial temporel dans le cas du PRET est un argument du verbe. Plus généralement, la littérature la plus récente du PPF accorde une place grandissante aux paramètres *pragmatiques* (épistémiques, modaux) au détriment du paramètre sémantique temporel. J'y reviendrai au chapitre 3.

Néanmoins, il manquait des éléments à ma réflexion, en particulier il me fallait préciser cette notion d' « état résultant » ; je devais donc à la fois explorer la question de la classe sémantique aspectuelle du verbe lexical, puis les modèles sémantico-logiques afin de préciser le paramètre temporel malgré tout prégnant dans le PPF ; la *diachronie*

[21] On trouvera beaucoup d'autres exemples du même type dans mon ouvrage 1.

(récente) m'a considérablement aidé à comprendre que des phénomènes plus basiques étaient à l'œuvre, dont le phénomène d'*Extended Now* (R. McCoard) que je n'avais pas assez exploité. L'analyse que je proposais du PPF butait sur le PPF continuatif (« universel » de J. McCawley). C'est cette insatisfaction qui m'a permis de progresser dans ma compréhension des phénomènes et des niveaux de l'analyse linguistique.

2.4. PPF universel et évolution du système.

Je résume le problème posé par le PPF universel (abrégé en P-U) : l'événement décrit par le PPF peut s'étendre ou non jusqu'à T0 (lecture continuative), mais si un adverbial spécifique est présent (*since x, for x time*), il le fait presque obligatoirement. Il y a un véritable défi à vouloir réconcilier le fait que le PPF peut à la fois renvoyer à un événement totalement révolu (*I have done that in the past*) et à un événement qui chevauche et va même au-delà de T0. Je me contentais alors d'observer (article 1) que cette lecture universelle, même en présence d'un adverbial en principe non ambigu (comme *since x* et *for x time*), n'est pas automatique. J'ai depuis pris connaissance d'un article de P. Cotte (1987) fort éclairant sur la question de certains développements récents du système verbal anglais, dont celui de l'emploi de *since x / for x time* avec le présent.

Dans l'exemple 46), il suffit de rajouter une locution adverbiale comme *on and off* pour que le balayage de la période « passé-jusqu'en-T0 » soit interrompue, un fait que soulignaient R. McCoard (1978) et P. Cotte (1987) ; mais surtout, dans l'exemple 47), il est curieux que le locuteur ait besoin de rajouter *and still does so*, semblant violer la maxime de quantité de P. Grice : si la notion de chevauchement avec T0 fait partie du sémantisme propre du P-U, pourquoi ajouter cette spécification qui semble parfaitement redondante ? L'exemple 48) montre que le PPF, même combiné avec *for x time* dans un contexte où il est explicitement question du moment présent, peut induire une lecture en rupture avec T0 :

46) *I have lived here on and off for ten years.*

47) *Dubious or not as a triumph of foreign policy, the [Panama] canal* has functioned *perfectly for most of the century, and* still does so *to the honor of our technological reputation, although its control has reverted to the country*

Theodore Roosevelt allowed to sprout alongside, like a glorified right of way. [Time 1998]

48) *He lives in England permanently now – but he has been in China for about thirty years.* (exemple de P. Cotte, 139:1987).

J'en concluais que ces données montrent qu'on ne peut pas réduire l'apport du P-U à une question de temporalité ; le P-U n'implique pas *obligatoirement* un chevauchement entre deux époques, ce qui du coup met en doute le fait que l'on ait affaire à un type sémantique à part. De plus, le même composant sémantique temporel universel peut se trouver avec le *présent simple* dans certaines configurations, avec un verbe statif ou bien avec un verbe au négatif (assimilé à un état), et même avec un PRET ; ces énoncés ne sont pas aussi marginaux qu'on voudrait le croire :

49) *The Jordan river area has received only about 40 per cent of its average rainfall for the time of year, and water levels in the Sea of Galilee* are *at their lowest point since 1980.* [*Guardian Weekly, 21/3/99*]

50)*" Maybe what I needed was you, " he said. " I certainly* feel *a lot better since you showed up. "* [B. Moore, *Cold Heaven*]

51) *"I'm glad the "skeptics association" sent you to debunk my rat's claims of esp. "*
"The others don't go *out much since their bad experiences as jurors on the O.J. Simpson trial."* [22]

Enfin, il existe une locution prépositionnelle au sémantisme temporel, *to this day*, qui de toute évidence construit un sens universel-continuatif, mais qui admet aussi bien le présent que le PPF :

52) *Up until she was eight or nine, oh, Sophie and I, we'd talk all the time. I'd tell her stories, we'd go for long walks around the Old Town, hand in hand, just the two of us, talking and talking. You mustn't misunderstand, sir, I* loved *Sophie dearly then and I* do so *to this day. Oh yes, sir.* [K. Ishiguro*, The Unconsoled*]

53) *He says evidence has been improperly shared with the Ramseys' lawyers. And he claims there is evidence... critical to the investigation, that to this day* has *never* been collected*, as well as collected evidence which sits today, untested in the laboratory.* [*ABC News,* 27/08/98]

[22] On trouvera de nombreux autres exemples de ce type dans mon article 1.

Encore une fois, on peut se demander pourquoi le locuteur n'a pas énoncé *I have loved Sophie up to this day/ up until now*, au lieu du bien peu économique *I loved Sophie dearly then and I do so to this day*. Ces questions constituaient le cœur de la problématique soulevée dans mon article 1. Je tentais de relier ces emplois curieux à la question centrale que je me posais alors sur ce qu'asserte exactement un énoncé au PPF : si le P-U était un réel type sémantique à part des autres, comment expliquer ces cas surprenants de variation ? Il me semblait évident que même dans le P-U, il y a plus qu'une simple logique temporelle vériconditionnelle à l'œuvre. Cela n'empêche cependant pas que le PPF est majoritairement employé avec *for x time* et *since x*, et qu'il fallait trouver une explication au refus du présent dans ces cas. Je n'avais pas les outils théoriques nécessaires pour le faire.

Il fallait donc que j'élargisse mes horizons linguistiques. Au-delà des problèmes en propre que soulève l'unité linguistique PPF, toutes ces énigmes constituaient une excellente heuristique pour des questions méthodologiques et épistémologiques majeures vers lesquelles j'ai ensuite évolué. De toute évidence, il me fallait creuser les paramètres sémantique, syntaxique, pragmatique qui semblent interagir au travers de toutes ces « énigmes » posées par le PPF. J'ai alors abordé d'autres phénomènes, toujours dans le domaine du temps et de l'aspect, au travers de ma pratique de la contrastivité et de la diachronie (qui est une forme de contrastivité). C'est ce que je propose de développer dans le chapitre 2, qui retracera les grandes étapes de mon évolution linguistique.

CHAPITRE 2 : Ouverture à d’autres modèles, contrastivité et diachronie.

Je vais distinguer plusieurs moments clés dans l'évolution de mon parcours linguistique:

1) D'abord, au sein de l'équipe de recherche Sésylia Paris III, j'ai été amené à m'intéresser de près à la question de la complémentation (*to V* ou *V-ing*) des verbes aspectuels (*aspectualizers*), en particulier *begin* et *start* ; ceci m'a conduit à une découverte de la *grammaire générative et transformationnelle* (GGT), notamment la question de l'interface syntaxe / sémantique, les rôles-thêta (abrégé en rôle-Θ) ; j'ai été également amené à m'intéresser à des questions de *sémantique lexicale*, en particulier la sémantique des événements et l'aspect sémantique des verbes.

2) Parallèlement à ce travail d'approfondissement théorique, je découvrais également la *diachronie* et pouvais mettre en parallèle mon travail sur les *aspectualizers* et sur les changements considérables survenus dans l'histoire récente de la langue (anglais moderne, AM) dans le domaine de la complémentation de ceux-ci, avec une diffusion marquée de *V-ing* en tout point parallèle à la généralisation de *be V-ing* dans la conjugaison du verbe fini.

3) Durant toute cette période, j'ai poursuivi et approfondi ma pratique de la *contrastivité* comme méthode heuristique d'élucidation des phénomènes ; toujours avec l'idée de proposer des explications moins intuitives, scientifiquement plus informées, de l'apport de l'auxiliaire *have* dans la construction du *present perfect*, mon intérêt, suscité par ma lecture soutenue de travaux en diachronie (D. Denison, M. Ryden et S. Brostrom, B. Strang, A. Warner, D. Boulonnais, A. Lancri), s'est porté sur le domaine de l'*auxiliarité*. J'ai mobilisé le breton, auquel j'ai consacré deux articles (articles 7 et 8), langue qui connaît une syntaxe de l'auxiliarité exceptionnelle ; j'ai pris connaissance des travaux d'A. Rouveret sur le gallois (1996, 1998), langue cousine du breton, et creusé la question des verbes « être » et « avoir » en russe. Au final, la leçon très importante que je tire de cette pratique assidue de la contrastivité et sur laquelle je vais insister ici, est que la compréhension du fonctionnement de tel ou tel opérateur nécessite impérativement que l'on prenne en compte le *système entier de la langue* et que l'attention du chercheur ne se focalise pas exclusivement sur le seul (méta-)opérateur, qui est toujours pris dans un système où il cohabite à côté d'autres opérateurs. Par exemple, l'utilisation curieuse de la conjonction de coordination *ha(g)* et l'absence de pronoms relatifs (article 8) en breton,

la forte utilisation de la voix passive ainsi que l'omniprésence de la conjugaison périphrastique avec le verbe *ober* (« faire », du type : « manger je fais » = « je mange », article 7), est incompréhensible si on n'est pas conscient du fait que le breton est une *langue à prédicat initial* et à *T(emps)2*, avec cette position initiale occupée par l'élément *focal*. Dans les mots mêmes du linguiste bretonnisant S. Hewitt, « *if there ever was* 'un système où tout se tient', *it must be Breton, given the difficulty of examining any one aspect of the language without touching on a good deal of the rest.* » (2002 :1-2). Ceci remet fortement en question l'idée, plus générale, qu'il existe un sens stable, premier, des unités linguistiques ; au contraire, le sens se construit de façon incessante (et se re-construit, comme le montre le changement linguistique) au gré des ajustements des systèmes.

1. Ouverture à d'autres modèles et à d'autres langues.

Mon évolution post-thèse se résume donc à une ouverture large à d'autres modèles ; je vais tenter de montrer dans ce chapitre comment et pourquoi j'en suis venu là. Un colloque très récent (juillet 2008, K-U Leuven) de linguistique contrastive (*International Contrastive Linguistics Conference*) m'a aidé à comprendre pourquoi je suis naturellement devenu multi- ou « trans »-courant. Dans un exposé brillant, E. König[23] soulignait que la contrastivité a une qualité éminemment heuristique, le réel défi que pose la pratique linguistique contrastive n'est pas « *the choice of a specific theoretical format* » mais consiste à « … *discover the contrast and describe it* in a maximally general way » (je souligne). E. König a également insisté sur le fait que la linguistique contrastive n'est pas la même chose que l'analyse typologique : pour être menée avec succès, une analyse contrastive doit prendre en compte un petit nombre de langues (idéalement, pas plus de trois) dont le linguiste aura une connaissance aussi poussée que possible. Je vais démontrer la justesse de cette remarque dans la dernière section de ce chapitre, dans laquelle sera abordée la question de l'auxiliarité en anglais, russe et breton, qui plus que tout autre domaine nécessite que le linguiste contrastiviste ait une connaissance détaillée du système linguistique entier de la langue étudiée.

[23] *Reviving Contrastive Linguistics: A Programmatic Sketch* (K-U Leuven, July 7, 2008).

Je commence donc par décrire l'étape initiale de mon évolution vers d'autres modèles, qui s'est faite simultanément à une pratique approfondie de la contrastivité.

1.1. Syntaxe-sémantique : verbes d'aspect et *to V / V-ing*.

Le travail de notre équipe Sésilya à Paris III, autour de C. Delmas, G. Girard, J. Guéron, et A. Lancri et D. Boulonnais pour la partie diachronie, explique mon évolution, en particulier mon travail à partir du début des années 2000 auprès de G. Girard dans mes préparations de cours (DEUG, CAPES) et dans les travaux de recherche. Celle-ci a montré (1996) que la notion de présupposition ou de préconstruction, promue comme principe invariant dans le modèle métaopérationnel pour rendre compte de l'opposition entre les complémentations *to V* et *V-ing* avec les verbes aspectuels *cease*, *continue*, etc., a un pouvoir explicatif limité, et qu'il faut prendre en compte le lien entre le choix de la structure et la mise en exergue de telle ou telle propriété du référent du sujet. Il fallait donc creuser le contenu sémique du verbe, l'hypothèse d'une valeur unique pour *–ing* dans ces schémas étant difficile à soutenir. La prise en compte de plusieurs niveaux s'avérait indispensable ; pour la première fois j'ai compris qu'il était tout à fait envisageable qu'un (méta-)opérateur X soit actif à plusieurs niveaux, ce que j'avais en partie perçu avec *have V-en* : dans certains cas le paramètre temporel (*Extended now*) semble prégnant (niveau sémantique), dans d'autres la motivation semble être sémantico-syntaxique (*Did he ?*; *I won a kimono*), dans d'autres enfin le PPF emporte avec lui une présupposition pragmatique forte d'état résultant (se reporter au chapitre 1 ci-dessus).

L'idée défendue par G. Girard est la suivante : V-*ing* permet, dans le cas de *cease*, de souligner la lecture plus ou moins agentive et/ou expérientielle (en tout cas, sémique) du référent du sujet, fait ressortir le caractère actionnel (volontaire, dynamique) de celui-ci. Au contraire, la complémentation en *to V* est assimilable au phénomène de montée du sujet : dans ce cas, le référent du sujet n'est que sujet formel, la cessation (*cease*) n'est pas celle du référent du sujet mais celle que l'énonciateur impose à l'événement. *To V* et *V-ing* sont bien des métaopérateurs puisqu'ils favorisent des interprétations sémantiques que la linéarité et la sous-détermination du verbe anglais (l'absence de cas, notamment) ne peuvent mettre en place :

> « Le recours à *–ing* ou à *to* permet de donner une lecture non ambiguë d'une chaîne linéaire incapable de noter par elle-même les structurations hiérarchisées. [C'est une] contrainte imposée par la structuration linéaire de la langue. » (Girard 1996 :125)

Dans d'autres travaux, G. Girard a insisté sur le fait que même si une différence de sens apparaît entre *cease to V* et *cease V-ing*, le choix entre *to V* et *V-ing* est indifférent à la question de la validation ou non de l'événement (1999 :72-73); ce qui change est le mode de représentation des procès, pas directement le procès lui-même. L'auteur (1996) proposait d'étendre l'analyse à d'autres verbes qui connaissent les deux complémentations, comme *need to V* / *need V-ing* :

> 54) *To kill 100,000 people and to feel no pain at having done so may be dangerous to those who did the killing. It hints at an impaired humanity, a defect like a gate through which other deaths may enter, deaths no one had counted on. […]*
> *Did the Iraquis* need to be killed?
> *In the circumstances, yes.*
> *Having killed them, how do the victors feel?*
> *They feel great.*
> 55) *In Texas lore, there is a defense for murder that goes like this: "He* needed killing*." Is anything wrong with feeling great about killing 100,000 Iraquis who* needed killing*?*

V-ing marque de façon formelle que le référent du sujet avec ses caractéristiques est le lieu où s'instancie le prédicat ; avec *to V*, le locuteur dit que le sujet est lié par le prédicat, mais il n'est pas le lieu où existe un besoin. Cette analyse est une analyse d'*interface* : l'apport de *to V* et *V-ing* est structurel (désambiguïser la structure) et se double d'un apport sémique dans l'interprétation (sujet dynamique, volontaire *vs*. sujet formel) ; la « *sémantaxe* », raison sociale de l'équipe Sésylia de Paris III, était née, ainsi que la « néo-métaopération », que Delmas a proposé d'appeler MAPS (« Métaopération et Approche Plurielle du Sens »).

J'ai alors mis en œuvre cette « pluralité » indispensable et me suis tourné vers le modèle *génératiViste* pour comprendre les enjeux liés à ces problématiques : l'interface sémantique-syntaxe (comment les arguments du verbe dictent la syntaxe de surface), les phénomènes de mouvement (motivés par des contraintes morphologiques qui doivent être interprétées), et les types de structures qui en découlent (contrôle, montée, etc.). C'est grâce aux ouvrages d'A. Radford que j'ai effectué mes premiers pas en GGT. J'ai

compris que les opérateurs syntaxiques (traces…) et les phénomènes de mouvement (montée…), l'idée même d'une computation syntaxique, sont les réponses théoriques à un phénomène incontournable, à savoir que les langues ont une identité morphosyntaxique qui leur est propre, héritée des états de langue antérieure, et un ordre de surface obligé.

1.2. Modularité et pluralité des regards et des langues.

Pour prendre un exemple simple de cette modularité et cette pluralité annoncées, l'anglais a évolué vers un ordre des mots figé qui doit mettre en première position de la phrase le *sujet* (animé ou non), ce qui explique que la position (la « zone », C. Delmas 2001) sujet puisse recevoir n'importe quel NP (voire même un élément non nominal) muni de n'importe quel rôle-Θ *a priori*, ce qui n'est le cas ni du russe ni du breton :

56)
a- *John opened the door.*
b- *John is cold.*
c- *The meadow was flooded.*
d- *The house was built (last year).*
e- *John seems to be honest.*
f- *John finds it difficult to believe that…* (Exemple de V. Mathesius)
g- *John began to speak.*
h- *John stopped loving Mary.*

Le sujet en anglais est le site occupé par le NP au nominatif qui provoque l'accord du verbe et se place en première position dans la phrase déclarative ; ses rôles-Θ sont extrêmement variés (agent, thème, élément affecté, expérient, 56a-d), ou bien il peut n'être qu'un simple sujet formel (56e-f). La meilleure définition qui soit du sujet en anglais contemporain (abrégé en AC) consiste à reconnaître qu'il est un topique (D. Boulonnais 2004).

Le russe, dont les cas morphologiques nominaux sont très développés, dont l'ordre syntagmatique est en conséquence plus flexible et qui utilise largement la composition préfixale pour ses verbes, impose beaucoup moins au chercheur l'élaboration d'une

ingénierie computationnelle comme celle qu'ont développée les génératives dont le modèle s'est forgé à partir de l'anglais[24] :

57)
a- *Ivan otkryl dver'*: « Ivan*NOM* a-ouvert porte ».
Ivan a ouvert la porte.

b- *Ivanu xolodno*: « Ivan*DAT* froid ».
Ivan a froid.

c- *Lugu zalilo vodoj*: « prairie*ACC* ça-a déversé*IMPERS* eau*INSTR* ».
La prairie a été inondée.

d- *Dom postroili (v prošlom godu)*: « maison*ACC* ont-construit*PLUR* (an passé) ».
La maison a été construite (l'an dernier).

e- *Kažetsja, čto Ivan čestnyj čelovek* : « Il-semble*IMPERS* que Ivan*NOM* honnête homme »
Ivan semble être un honnête homme.

f- *Ivanu trudno verit', čto…*: « Ivan*DAT* dur à croire que… »
Il est difficile pour Ivan de croire / Ivan trouve cela difficile de croire, que…

g- *Ivan zagovoril* : « Ivan *za*-a parlé »
Ivan s'est mis à parler / a pris la parole.

h- *Ivan razljubil Mašu* : « Ivan *raz*-a aimé Macha »
Ivan a cessé d'aimer Macha.

i- *Ivan ubil Mašu* : « Ivan *u*-a battu Macha »
Ivan a tué Macha.

j- *Ivan razbil cašku* : « Ivan *raz*- a battu tasse »
Ivan a cassé la tasse.[25]

La syntaxe, aussi bien phrastique qu'à l'intérieur du verbe (*l-syntax*, K. Hayle et S. Keyser 1993), est plus visible en russe, plus directement interprétable, tout du moins en apparence : j'ai essayé de montrer cet aspect des choses dans mon ouvrage 2, au niveau du verbe ; là où en anglais le verbe se présente la plupart du temps comme une unité monomorphématique simple et opaque en surface, la compositionnalité est plus nette en russe grâce à l'utilisation massive de la préfixation verbale.

[24] Un auteur russe qui s'est beaucoup intéressé aux questions de valences du verbe est Ju. Apresjan (1967, 1974).
[25] Voir la page 3 pour la liste des abréviations utilisées dans ces exemples.

La définition de ce qu'est un sujet en russe est bien différente de ce qu'elle est en anglais, elle est plus directement sémantique : dans les phrases en russe ci-dessus, traductions des phrases anglaises (exceptées 57i et j, qui sont rajoutées), l'agent se présente au nominatif (a), l'expérient au datif (b), l'élément affecté à l'accusatif, l'unité verbale apparaissant à une forme impersonnelle mais active (c, d); le russe ne connaît pas le phénomène de montée d'un élément non argumental en position de sujet formel (de type *seem*, e, f). Le nombre des verbes aspectuels (*aspectualizers*) est réduit par rapport à l'anglais (A. Freed 1979 en compte une petite quinzaine), car l'association « préverbe + verbe » assure souvent cette interprétation (*za* + *govorit'*, par exemple, est un paradigme très productif pour le sémantisme d'ingression, g).

Pour ce qui est de la formation des lexèmes verbaux, *ubit'* (*u* + *bit'*), « kill », ou *razbit'* (*raz-* + *bit'*), « *break* », prototypes des verbes complexes en anglais, ceux qui mobilisent le plus de prédicats primitifs (G. Lakoff, D. Dowty, etc.), sont ouvertement *compositionnels* en russe : la base verbale *bit'* a une sémantique proche de « battre, donner des coups », c'est un verbe d'impact qui s'associe à *u-*, préverbe qui signifie l'efficacité de l'action verbale sur le patient (D. Paillard) ; *u-* a pour effet de supprimer le rôle de l'agent pour focaliser sur celui de la « victime » en marquant que l'action sur celle-ci a été efficace, d'où le sens, par conventionnalisation, de « tuer » en i); le préverbe *raz-* signifie l'éparpillement, la désintégration, ce qui permet d'interpréter « casser » en russe comme la désintégration d'une entité à la suite d'impacts (j) ; on trouvera dans mon article 10 une discussion comparée des racines verbales anglaise et russe *break* et *bit'*.

Très différent est le verbe breton. La lecture des travaux des linguistes bretonnisants J.-Y. Urien et S. Hewitt, ainsi que d'un article d'A. Rouveret sur « être » en gallois et, plus récemment, des articles de D. Bottineau[26], ont contribué encore plus à l'élargissement de mon champ de vision linguistique. La caractéristique principale de la phrase bretonne est que *l'ordre syntaxique est fortement dicté par des facteurs pragmatiques*. Je reviendrai plus loin sur le breton lorsqu'il sera question de l'auxiliarité,

[26] « Cet étrange étranger, l'allocutaire : l'ensemble des relations unité/ensemble » (2008) ; « La morphosyntaxe allocutive du sens grammatical » (2008).

mais pour le moment partons de la phrase « *Then, John opened the door* » et traduisons-la en breton. Voici les possibilités qui s'offrent à nous[27] :

58)
a- *Digoriñ a reas (Yann) an nor neuse*: « ouvrir *a* il-fit (Yann) la porte alors ».
b- *Yann a zigoras an nor neuse*: « Yann *a* ouvrit la porte alors ».
c- *An nor a zigoras (Yann) neuse*: « La porte *a* ouvrit (Yann) alors ».
d- *Neuse e tigoras (Yann) an nor*: « Alors *e* ouvrit (Yann) la porte ».

Ce qui attire immédiatement l'attention n'est pas le mode d'instanciation syntaxique du sujet sémique, qui n'est ni morphologiquement marqué (absence de cas) ni figé dans une place particulière (il peut occuper n'importe quelle position), mais c'est l'existence de *contraintes dispositionnelles* très fortes qui font que le choix du terme de départ contraint fortement la syntaxe de la phrase entière. Dans la phrase affirmative, le site 1 peut être celui de n'importe quel constituant de la phrase. Selon S. Hewitt (1987), l'interaction de *quatre paramètres* explique la variation de la forme du verbe breton ; les deux premiers paramètres sont clairement pragmatiques :

- la structure informationnelle : le *focus* (ou la focale) est en position 1 ;
- le type de présentation : on a soit prédicat 1, sujet 1, ou X 1 (autre élément);
- la polarité : énoncé affirmatif ou négatif ;
- la structure verbale, qui permet de dégager trois types d' « auxiliaires » et deux particules verbales *a* ou *e*.

Avant d'expliquer rapidement ces contraintes, donnons-nous quelques exemples contextualisés très exotiques avec le verbe « être » qui font apparaître les particules préverbales *a* et *e* (on trouvera les détails des diverses conjugaisons du breton dans mes articles 7 et 8) :

59) An daou brenestrig *a oa lous o gwerennou* : les deux fenêtres *a* était sale leurs carreaux.
« Les carreaux des deux fenêtres étaient sales ».

60) *Arc'hant a zo c'hoazh e yalc'h Armant* : argent *a* est encore dans bourse Armand.
« Armand a encore de l'argent dans sa bourse ».

[27] Je néglige ici les autres possibilités, comme la forme progressive, le parfait, le pro-verbe *ober*-activité (« faire »).

Le segment initial en 59) et 60) n'est ni sujet sémantique, ni sujet syntaxique (ce n'est pas le site syntaxique dédié du sujet), mais le *sujet focal* (Bottineau 2008) ; un sujet focal est un sujet provisoire, « transitionnel », qui est ensuite « réinstancié par un sous-ensemble spécifiant la partie pertinente » (Bottineau 2008 :10) : en 59), ce sous-ensemble est le NP *o gwerennou*, « leurs carreaux ». Il faut attendre la spécification *o gwerennou* (« leurs carreaux ») pour comprendre ce qui est décrit comme sale ; l'auteur aurait pu s'arrêter à l'adjectif *lous*, « sale »[28] :

59') *An daou brenestrig a oa lous*: « les deux fenêtres *a* était sale »,

auquel cas les deux fenêtres elles-mêmes auraient été décrites comme sales ; l'auteur aurait également pu adopter un autre ordre configurationnel consistant à mettre ensemble les éléments du syntagme disloqué :

59'') *Lous e oa* gwerennou an daou brenestrig : « sale *e* était carreaux des deux fenêtres ».
« Les carreaux des deux fenêtres étaient sales ».

Dans 60), avec « être » au présent, tant que l'on n'a pas l'ensemble de l'énoncé, il est impossible de savoir si la forme *zo* (« être » invariable) est existentielle ou prédicationnelle ; dans l'exemple suivant, *zo* est prédicationnel :

60') *Ar'chant a zo neseser* : « argent *a* est indispensable ».

Dans 60), l'auteur aurait pu communiquer le même message en changeant de *focale* (élément en position 1), en antéposant le segment prépositionnel ; mais il aurait alors dû changer la forme du verbe « être » (*zo* → *eus*) et la particule (*a* → *e*)[29] :

60'') *E yalc'h Armant ez* eus *arc'hant c'hoazh* : dans bourse Armand *e* est argent encore.
« Il y a encore de l'argent dans la bourse d'Armand ».

[28] L'adjectif attribut ne comporte aucune marque de genre ni de nombre ; il est invariable.
[29] Les particules verbales, *a* et *e*, sont « activatrices de connexions actancielles d'un verbe incident à une focale mémorisée », elles gèrent les connexions sémantico-syntaxiques qui peuvent se faire à distance. (Bottineau 2008 :10)

C'est là où il faut prendre en compte un autre facteur (module) très important que D. Bottineau (2008) appelle le « formulaire syntaxique du protocole énonciatif ». En breton, « le locuteur peut focaliser un constituant lexical transitoire qu'il affinera ultérieurement dans la chaîne linéaire ». (*ibid.* :11) Or, le choix de la focale (position 1) et donc du type de présentation choisi (Verbe 1, Prédicat 1, etc.), s'effectuent dans le but de « répondre préventivement à un besoin informationnel » ; il s'agit donc, de façon cruciale, d'une *syntaxe modelée par la pragmatique*. Dans le passage où figure la phrase 59), le choix de la focale (position 1) répond à une question implicite de l'allocutaire :

> 59) [… un soldat qui a déserté marche, épuisé, puis à l'orée du bois il voit une cabane en bois :]
> Ul lochen brenn *e oa.* An nor *a oa digor-frank, o kostezin un tammig, rak* torret *e oa ar vudurun grec'h.* An daou brenestrig *a oa lous o gwerennou.*
>
> [Comment était cette cabane ?] *Une cabane en-bois e* était. [Quels sont les éléments de description de la cabane ?] *La porte a* était grande ouverte, penchant un peu, [Pourquoi penchait-elle ?] car *cassé e* était le gond du haut. [Quels sont les autres éléments de description de la cabane ?] *Les deux fenêtres a* était sale leurs carreaux.

On comprend alors pourquoi l'ordre de 59) a été choisi : dans cette portion de texte, il n'a pas encore été question des deux fenêtres, qui sont donc d'excellents candidats pour devenir des sujets focaux. Ce qui est remarquable en breton est que ce sont ces critères qui dictent la syntaxe de surface de la phrase. C'est dans ce cadre général, qui concerne *tous* les verbes (pas seulement « être »), que peut être posé convenablement la question de « être » / « avoir », de l'auxiliaire *ober*, « do » (plutôt, *des* auxiliaires *ober*, voir mon article 7), de la conjonction de coordination et de l'absence notoire de pronoms relatifs en breton, ces deux derniers critères étant corrélés (article 8). Dans mon article sur *ober* et *do*, je montrais en fait que ces deux auxiliaires n'ont rien en commun: en résumé, *ober* en breton (exemple 58a ci-dessus) permet de maintenir le verbe en position de focale et de satisfaire la contrainte T(emps) 2 du breton, tandis que *do* auxiliaire en anglais est la trace en surface du lien prédicationnel irréalisable autrement dans le cas de la forme dite simple du verbe. L'observation intéressante est néanmoins que cette motivation syntaxique (dispositionnelle) de l'emploi d'*ober*, « faire » en breton se double d'une motivation discursive (le verbe devient l'élément rhématique du discours).

En résumé, nous venons de voir trois langues et trois instanciations très différentes du sujet du verbe de la phrase :
- anglais : le sujet est un « topique » ;
- russe : le sujet est plus directement argumental ;
- breton : le sujet n'est ni topique ni argumental, mais son instanciation est réglée par le choix de la focale en position 1.

Je peux à présent revenir à la question de *begin* et *start* et de leur complémentation en *V-ing*.

1.3. Les *aspectualizers* et *V-ing*.

Ainsi, tout en restant dans mon domaine de recherche (le verbe et l'aspect), j'ai étudié en détail le couple *begin/start* et leur complémentation, *to* et *–ing*. Très vite j'ai constaté que le problème était plus difficile que celui posé par *cease* dans la mesure où la synonymie sémantique entre les deux constructions avec *begin* est plus courante qu'avec *cease* ; la plupart du temps, un même effet référentiel se manifeste. Simultanément, je suivais les séminaires de diachronie de Sésylia (A. Lancri), je prenais connaissance des travaux de D. Boulonnais sur *V–ing*, j'assistais aux conférences et cours de Master de D. Denison, professeur invité à Paris III en 2006, qui m'ont appris à considérer *have* et *be V-ing* autrement, à travers notamment l'apparition curieuse du passif progressif en anglais (D. Denison, A. Warner). Ce fut donc une période foisonnante pour ma recherche, pendant laquelle j'explorais l'*auxiliarité* et approfondissais la question de l'opposition *to V/V-ing* avec *begin* et *start*, qui ne s'est fixée telle qu'on la connaît qu'à une époque récente (19ème siècle). Le fait saillant est que pendant très longtemps (jusqu'à la seconde moitié du 18ème siècle), *V-ing* n'était pas une option possible pour ces verbes aspectuels (seul *to V* était licite). J'ai donc mobilisé d'autres « modules » explicatifs, et ai au cours de ces années acquis la certitude que si la diachronie n'explique évidemment pas la synchronie, l'histoire et l'évolution des opérateurs se révèle éclairante pour en prendre la mesure dans le système actuel ; c'est dans le changement profond qui s'est opéré dans le système des auxiliaires (généralisation de *be V-ing*, perte de *be* comme auxiliaire du parfait au profit de *have*, etc.) et des complémentations phrastiques de type *to V / V-ing*

que l'on parvient à mieux percevoir les phénomènes aspectuo-temporels de l'anglais contemporain (AC).

Il me fallait également prendre en compte la façon dont les *événements* se donnent en langue, qu'il ne s'agissait pas là simplement de phénomènes « extralinguistiques » ou phénoménologiques qui se projetteraient de façon plus ou moins directe dans la langue, mais que leur étude serrée révèle le fonctionnement du système verbal aspectuo-temporel de l'anglais ; je crois que mon projet de livre sur l' « aspect sémantique » des verbes (à présent appelé « structure des événements », *event structure*, dans la littérature) est né à cette époque de mon parcours. Dans le cas de *begin to* et *begin V-ing* (article 4), un premier critère très basique de partage oblige à reconnaître que les verbes d'états et les verbes processuels se comportent de façon différente. Les vrais états au sens de Vendler prennent majoritairement *to V* (*he began to understand*…), les verbes dynamiques à effet volontaire prendront plutôt *V-ing* (*he began learning Chinese*), même s'il convient de nuancer les choses, la langue semblant évoluer rapidement dans ce domaine. Dans les travaux d'A. Freed (1979), puis dans les articles de J. Pustejovsky (1991, 1995), j'entendis pour la première fois parler d'une sémantique des *événements*[30] ; pour A. Freed, le VP en *to V* et en *V-ing* (la proposition 2) nomme un événement, avec *V-ing* le plus spécialisé dans cet emploi ; pour un état, l'autre type ontologique majeur, la préférence va à *to V*, qui favorise les lectures génériques : « *The* V-ing *form suggests a single event that is in progress (or is initiated) at the time that* begin*,* start*,* continue*, or* cease *operate*. » (Freed 1979:152)

V-ing focalise donc plutôt un segment temporel occupé par un événement conçu comme un tout (unité singulière) constitué d'éléments (de « sous-événements ») multiples ; voici comment A. Freed analyse la paire minimale suivante :

> 61)
> *He began sneezing*: *series of sneezes all occurring as part of one larger event of sneezing.*
> *He began to sneeze (every time a dog walked into the room): series of different events of sneezing occurring at different times.*

[30] Le lecteur se reportera au chapitre 1 de mon ouvrage 2 pour une discussion approfondie de l'origine de cette sémantique des événements (D. Davidson, A. Mourelatos, E. Bach).

Dans *to V*, le facteur temporel n'est pas aussi décisif qu'il l'est avec *V-ing* ; j'ai développé ce point dans mon tout premier article consacré à la question (article 4). *To V* est largement préféré dans trois configurations : en 62a), avec un verbe d'état pur, sans structure temporelle, ou plutôt dont la structure est assimilable à un point, tout moment d'un état comme *know* ou *understand* étant égal à tout autre ; en 62b), dans le cas où l'événement n'a pas abouti, a existé à l'état de projet (de visée) mais ne s'est pas réalisé ; en 62c), dans un emploi courant et assez figé de la tournure *can't/couldn't begin to*, qui ne décrit pas l'impossibilité concrète qu'un événement commence mais l'impossibilité dans laquelle se trouve l'énonciateur d'assigner un début pour une relation prédicative :

62)
a- At that point, a little impish fancy began to take a hold of *me.*
b- Sophie began to pull *a cell phone from her sweater pocket,* but *Fache waved her off.*
c- I cannot begin to calculate *what you have done for me.*

To V semble dire que le référent du sujet s'est trouvé pris dans une relation Sujet/Prédicat à un moment donné, hors instanciation dans le temps interne de l'événement qu'emporte le verbe, qui ne compte pas ; ceci me semblait conforme avec l'intuition largement partagée par toutes les écoles théoriques que *to* est lien prédicationnel premier (il s'aligne sur le paradigme des autres inflexions – *do, be, have*, les modaux –, dépourvu simplement du temps) : fondateur d'une relation prédicative, faisant accéder deux éléments notionnels (NP – VP) à une mise en relation syntaxique (H. Adamczewski), élément construisant une visée, un hiatus entre deux états alternatifs d'une situation (« p-non p », G. Mélis, H. Chuquet, P. Duffley), marquant la potentialité d'un événement (par rapport à la réification induite par *V-ing*, selon D. Bolinger).

Dans les autres cas où la synonymie référentielle est réelle entre les deux complémentations (*to V / V-ing*), j'ai fait l'hypothèse que le choix de la structure désambiguïse une lecture sémique que la linéarité ne permet pas, dans le même esprit que l'hypothèse de G. Girard sur *cease*. On se reportera à mes articles 4 et 5 pour des exemples, mais dans une paire minimale telle que la suivante des différences apparaissent :

63) *On this Friday afternoon, I was in my chair and feeling as comfortable as ever with a book in my hands – an old favorite (...) – when my wife, who has never been a silent lady,* began to talk *to me from the sofa opposite.* [R. Dahl,

Tales of the Unexpected]

64) *And not long after their encounter, he returned one night from a movie in Southampton to find her standing in his bedroom. The nighttime nanny had gone home. He knew instantly, with a broken heart, that she was not there to seduce him. She* began talking *about some of the photographs in his guest bedroom and bathroom; she was sorry to intrude, but – out of respect for his privacy – she didn't allow herself to come in his room and look at the pictures unless he was out.* [J. Irving, *A Widow for One Year*]

Avec *my wife … began to talk* (63), le personnage perçoit la conversation de sa femme comme soudaine, en rupture avec le silence qui a précédé (*in my chair, comfortable*…): le choix de *to V* marque un énonciateur/narrateur qui pose la relation [*she / talk to me*] comme véritablement nouvelle, le référent du sujet de la phrase (*my wife*), qui est certes l'agent de *talk*, l'est en rupture par rapport au co-texte précédent ; dans 64) au contraire, le choix de *V-ing* marque que le personnage (et l'énonciateur-narrateur) a bien perçu les intentions du référent du sujet (*not there to seduce him*), perçu comme non seulement agissant mais agissant intentionnel. De là vient l'impression forte que ce *V-ing* est le même que le *V-ing* de la forme progressive (A. Freed 1979) ; un sujet auquel on peut prêter une intentionnalité est un sujet qui agit de façon manifeste. Avec les verbes météorologiques, sans sujet thématique, un même effet peut être construit, l'intentionnalité en moins :

65) *It began raining about noon. I sat and watched the sheets of rain compete for an audience for nearly ten minutes before I heard it – the dripdripdrip of…*

66) *The city is known for its hot weather even during the winter time, but surprisingly it began to rain for two days during his stay.* (Exemples empruntés à C. Delmas)

Dans le premier cas, *V-ing* souligne l'effet que produit la pluie sur l'état d'esprit du personnage, la notion d'affectation est récupérable, mais au sens large, il faut voir au-delà du référent du sujet, postiche ici (*it*) ; on a un effet d'empathie : l'effet de la pluie et de ses manifestations sur le personnage sont mis au premier plan. Avec *to V*, seule compte la mise en place d'un événement surprenant, non attendu, non encore posé, donc non susceptible d'effet immédiat sur le personnage ; ce qu'énonce la phrase est que la pluie succède au temps chaud et sec. On commence à percevoir une logique qui rappelle celle qui est à l'œuvre en breton, à savoir le « formatage syntaxique d'un protocole énonciatif » (D. Bottineau) : *V-ing* avec *begin* envoie un signal à l'allocutaire (réel ou

fictif) qu'il faut focaliser sur le rôle expérient d'un personnage ou du sujet, que l'événement décrit par le verbe n'est pertinent qu'en fonction de ce paramètre, tandis que *to V* semble dire que seule compte la mise en place d'une prédication nouvelle, invite à considérer l'événement (la « zone » située à droite du verbe d'aspect). La motivation du choix n'est donc pas véric onditionnelle mais « discursivo-pragmatique », ce que je résume de façon informelle de la façon suivante :

> [*V-ing*: do not consider rain as a new event in the narrative, disconnected from the preceding context, but focus on the effect of this event on the overall situation – characters, subject, etc.): *It began raining about noon.*
> [*to V*: consider rain a new development in the narrative, which may or may not have effects on the contextual situation/characters, but this is treated as irrelevant]: *surprisingly it began to rain.*

Cette analyse préserve un des acquis principaux de la métaopération, en particulier cette idée que la syntaxe (le fonctionnel ou métaopérationnel) se met au service de la visée communicative de l'énonciateur.

Néanmoins, je devais accorder une place à d'autres notions, en particulier l'idée que la forme en *V-ing*, aussi bien dans *be V-ing* que dans *begin V-ing*, semble bien exprimer *l'événement en cours*, le référent du sujet semble partie prenante dans l'événement (il est agissant). D'autre part, cet effet surprenant d' « empathisation » sur un des personnages avec *begin V-ing* m'invitait à raffiner les explications qui faisaient de (*be*) V–*ing* un simple morphème de point de vue imperfectivant (*imperfective viewpoint*) dans le sens de B. Comrie (1976) ou de C. Smith (1991), ne focalisant que l'intérieur de la structure événementielle. Ces exemples avec *begin to V* et *begin V-ing* montrent que la syntaxe met à la disposition de l'énonciateur, en quelque sorte, un choix de structures possibles dans la présentation de l' « événement » (voir le post-scriptum de mon ouvrage 2 consacré à la problématique du choix sémique induit par *V-ing*). Ceci est d'ailleurs dans l'esprit de D. Davidson, le linguiste-philosophe des événements : une phrase comportant un élément verbal n'est que la *description particulière* d'un événement, ce n'est pas directement l'événement (voir le chapitre 1 de l'ouvrage 2). Une énigme demeure néanmoins : pourquoi le verbe *begin* n'a-t-il pendant très longtemps admis que *to V*, et que *V-ing* n'est devenu une option disponible que récemment (à partir du 19ème siècle) ? Si ce principe que je viens d'esquisser a quelque réalité en AC, pourquoi n'en

avait-il pas en anglais moderne (AM)? Il se trouve que c'est exactement l'époque où *be V-ing* se mettait définitivement en place dans son acception moderne (progressif).

Fort de mon analyse du breton, système où « tout se tient », je ne pouvais pas traiter de *begin to V / begin V-ing* de façon isolée, sans prendre en compte le reste du système.

J'ai donc dû élargir encore plus mes horizons linguistiques ; certaines positions de la grammaire générative m'ont aidé à y voir plus clair, ainsi que l'étude diachronique de *–ing* et, plus généralement, des *auxiliaires*, mon objectif ultime étant de revenir sur la question du sens de *have* dans le parfait, resté sans réponse dans ma thèse.

2. Grammaire générative, diachronie et *V–ing* : convergences empiriques et théoriques.

Le choix des options linguistiques d'un chercheur sont autant le fruit du hasard et des circonstances que de la subjectivité et des goûts de celui-ci ; même si je n'ai pas reçu une formation en grammaire générative et que certains détails techniques mis en place par la théorie continuent à m'échapper, c'est un modèle qui m'a toujours séduit. Je vois dans la GGT une approche moins intuitive que celle qui était la mienne (cf. chapitre 1), qui se donne un protocole strict – formalisé ? – d'élucidation des phénomènes, avec un petit nombre de principes (binarité de la représentation hiérarchisée des constituants, rapports spécifieur-tête, tête-complément, mouvements et conditions du mouvement, hiérarchie des zones de l'arborescence, etc.), à l'issue desquels non seulement les phrases grammaticales de la langue sont expliquées, mais aussi les phrases *agrammaticales*. Je vais tenter de démontrer cela en étudiant la façon dont la littérature (les littératures) générativistes traitent de *–ing* d'abord, des rapports entre *be* et *have* ensuite.

Je dois ici remercier J. Guéron qui m'a donné un grand nombre d'articles, d'elle-même et avec la collaboration de T. Hoekstra (voir bibliographie), et m'a fait accéder à une littérature passionnante dont j'ignorais tout. On trouvera dans le post-scriptum de mon ouvrage 2 la façon dont je traite désormais de *be V-ing*, ayant intégré l'apport d'autres modèles (la sémantique des modèles, mais aussi la grammaire cognitive, en particulier les propositions de R. Langacker sur l'aspect). Dans ce document de synthèse, je

souhaite juste montrer comment certains travaux de la GGT m'ont permis d'accéder à une compréhension nettement améliorée de ces phénomènes. Mon objectif a toujours été et reste la possibilité de jeter des ponts entre ces théories et les théories hexagonales dites de l'énonciation, pas aussi antinomiques que des lectures rapides pourraient le faire croire. C'est ce que je démontre ici.

2.1. *-Ing* opérateur partitif dans la grammaire de l'anglais.

Toute l'histoire de l'anglais atteste, c'est un fait incontestable, d'une extension considérable de *V-ing*, avec les verbes aspectuels notamment, et dans la périphrase *be V-ing*. La fusion en MA des morphèmes participial *–ende* et nominal *–ung* en une forme unique *–ing* n'est certainement pas due au hasard (de la phonologie) et révèle un mécanisme formel puissant. C'est le point de départ de l'analyse de la linguiste générativiste E. Cowper (1993), qui a beaucoup travaillé sur *–ing* ; pour l'auteur, *-ing* a une motivation d'abord *temporelle* : « *[Progressive –*ing *is] …a non-finite present tense morpheme … which requires that its complement extend over an interval of time* ». (54)

E. Cowper distingue trois types. 1) *-ing* a comme complément un VP entier (c'est le cas de *be V-ing* et *see somebody doing*) : le rôle-Θ du « participe » est facilement récupérable ; 2) dans les emplois de type *go V-ing*, *-ing* supprime le rôle-Θ externe du V-*ing*, fourni par le verbe recteur ; seul un objet direct incorporé peut apparaître (ex : *go mountain-climbing*) ; 3) dans le dernier cas (*flashing lights*), l'affixe dans le composant morphologique donne un mot syntaxiquement opaque.

Pour J. Guéron et T. Hoekstra (1995), *-ing* est un morphème qui lie le domaine inférieur de l'arborescence (V, VP) au domaine supérieur : « *It [-ing] links the eventuality denoted by the verb to its next higher element in the T-chain*. » (Guéron et Hoekstra 1995 :95) Dans toutes ses réalisations, l'élément *-ing* est dominé soit par un opérateur-T(emps, *tense*) qui forme une chaîne-T(emporelle), soit par un opérateur D, qui forme un DP. L'opérateur-T ne donne pas *directement* le temps du verbe, à l'image de l'opérateur *P(ast)* ou *F(uture)* des modèles de sémantique logique des temps, mais sa fonction est résumée ainsi : « *[T must]…hook the TNS-V complex to the world, i.e. to make the predication referential.* (*ibid.* :87). Les auteurs suggèrent des parallèles intéressants entre les diverses réalisations de *–ing* qui militent pour une seule fonction de *–ing* :

67) **John is knowing French.*
68) *John is knowing French better every day.*
69) *John is walking to school.*
70) *Knowing French as well as he does, John felt confident enough to go to Paris.*
71) *Walking to school, John met his friend.*
72) a- *John's knowing the answer* / b- **the knowing of the answer.*
73) *John's beating (of) his brother.*[31]

De façon surprenante, les mêmes propriétés des verbes statifs *vs.* verbes dynamiques ressortent dans les trois configurations ; les différences tiennent aux modalités de l'accrochage à l'opérateur T pour les constructions verbales (le gérondif nominal est un DP, donc de nature nominale). Dans *be V-ing*, l'opérateur T est fourni par *be* qui désigne un *point* qui ancre l'événement dans le présent d'énonciation ; *know*, à cause de son absence de structure interne qui l'empêche de désigner un point[32] (le présent déictique), est incompatible avec *be*, au contraire d'un verbe d'activité comme *walk* (*ibid.* :68). Dans les structures adjointes (exemples 70 et 71), le participe est lié à un opérateur T le dominant. Ce qui prouve la subordination directe à T est la présence possible de la négation et des auxiliaires aspectuels, également générés dans la périphérie supérieure (IP/CP) de l'arborescence (*John, not having passed his exam, will have to repeat the course*). *Knowing French* dans 70) ne pose pas de problème car cette fois-ci *know* est directement lié à l'opérateur T qui est, par définition, un intervalle (analyse de M. Enç 1987); aucun conflit n'apparaît, la structure est licite. Enfin, dans les gérondifs verbaux, les propriétés verbales sont bien connues, qui trahissent la présence là encore d'une chaîne T (négation, temps, auxiliaires aspectuels) :

74)
John's reading the book.
John's knowing the answer.
*John's having passed (*of) this exam*, etc.

[31] Exemples de J. Guéron et T. Hoekstra (1995 :93-94).
[32] Par « absence de structure interne », je veux signifier par là que l'unité *know*, en anglais, est lexicalisée comme un état (Z. Vendler) ; cet état a des propriétés duratives, intervalliques (*I knew X for ten years*), mais ne se laisse pas analyser en *sous-événements distincts* (discrétisables) directement constitutifs de ce que *know* signifie en propre, contrairement à un verbe comme *build* ou *read*, par exemple. Tout dépend de la granularité de la description de l'événement que le verbe suppose, comme l'a très bien montré Z. Vendler (voir le chapitre 1 de mon ouvrage 2) : « *The fact that I know that Harvard is in Cambridge is behind a host of my actions that range from addressing letters to boarding buses. Yet none of these actions in particular can be qualified as knowing.* » (1967:112). Ainsi, « *to know that Harvard is in Cambridge* » présuppose une multiplicité d'événements dans l'extralinguistique (« y être allé, avoir envoyé une lettre de candidature, en avoir entendu parler, etc. »), aucun n'étant strictement ce que l'unité lexicale *know* signifie en anglais. Ceci ne se vérifiera pas nécessairement dans une autre langue (voir le chapitre 2 de l'ouvrage 2 sur les classes sémantiques aspectuelles du russe), mais est un fait *linguistiquement* pertinent pour l'anglais.

Un gérondif verbal est donc lié par l'opérateur T intervallique, un verbe comme *know* ne pose pas de problème pour les mêmes raisons qu'il n'en pose pas dans les structures adjointes.

Les éléments importants de cette analyse, que j'ai résumée et considérablement simplifiée, sont donc les suivants :

- *-ing* a une motivation première d'ordre temporel, il se présente comme un opérateur d'*ajustement* (dans le sens de *mapping*) entre le temps (Tense) qui domine l'interprétation de la phrase et la constitution interne du VP ;
- Il semble être de nature *intervallique*, *plurielle* sur l'événement dénoté par le VP ; c'est une sorte d'opérateur partitif qui extrait la partie d'un événement (une des tranches temporelles ou sous-événement) censée être mise pour le tout (le macro-événement) ;
- Dans *be V-ing*, qui n'est qu'un cas particulier de réalisation de *V–ing* verbal, *be* fournit un point qui permet la coïncidence avec T0, forcément étroit. Dans le cadre d'une sémantique qui reconnaît les *événements* comme entités linguistiques manipulables, *V-ing* consiste en une réduction de la structure complexe de ceux-ci pour qu'ils se conforment à la nature ponctuelle de T0 ; je rappelle une citation importante : « -ing *functions as a bridge between the point-like nature of tense and the complexity of the temporal structure of the VP*. » (Guéron et Hoekstra 1995 : 94)

Non seulement cette présentation conserve l'intuition qu'il n'y a qu'un seul *V-ing*, mais elle lui donne un contenu plus robuste et s'accorde avec la littérature plus traditionnelle qui confère un rôle aspectuel (progressif) à « verbe aspectuel + *V-ing* » et *be V-ing*. Mes propres conclusions sur l'histoire et l'évolution actuelle de *begin/start V-ing* tendent à confirmer cette analyse. Je notais dans mon article 5 que si l'énoncé 76) est curieux hors contexte (75 est la façon normale de décrire la réalité visée), 77) est avéré :

75) *John* began to know *Mary at the age of five.*
76) *??John* began knowing *Mary at the age of five.*

> 77) *"We talked pretty frequently during the summer," Carlisle said. "He's been a good friend and very supportive of anything I've done since I* began knowing *him well when I was an assistant with the Blazers, which was seven years ago when Jermaine (O'Neal) was a rookie."* [*The Mirror*, May 17, 2004, Monday, 1 Star Edition; SPORT]

Knowing ne pose pas de problème dans 77) puisque le co-texte invite à considérer qu'il s'agit d'une connaissance étendue, plurielle, qui s'est vérifiée sur plus d'un point ; le sens n'est plus celui de « connaître - faire la connaissance » mais de « connaître pour avoir fréquenté ». *–Ing* « force » une complexité (pluralité) pour l'événement *know* pour le faire coïncider avec un point initial (*began*) ; une connaissance plurielle ne peut être qu'une fréquentation. Je fais l'hypothèse que c'est cette complexité temporelle première de *-ing* qui explique cet effet d'intentionnalité, d'empathisation, d'affectation qui lui est si souvent attaché ; un événement dont une partie est prélevée (représentée) linguistiquement sur le fond d'un tout multiple a une épaisseur aspectuo-temporelle et descriptive qu'une simple base verbale n'a pas.

Les *théories de l'énonciation*, malgré des mises en œuvre différentes, disent des choses somme toute semblables. Pour P. Cotte (2000), un verbe en *–ing* récapitule une conjugaison au présent dans sa genèse. Le présent a ceci de particulier qu'il permet de fixer un événement sur un point du temps, il est donc « localisé positivement » (Cotte 2000:159), différent en cela des autres temps. De *John works* on passe ainsi à *John-working* : cette proposition suffixée, tout en gardant cette signification première héritée du présent, « se destine à la *subordination* : à devenir une partie d'un autre constituant » (*ibid*. :160). C'est en cela qu'on peut dire qu'elle se « nominalise » : elle acquiert une fonction partitive. Pour C. Delmas (2000), *-ing* est du point de vue structural un élément absorbant ; il permet de « dissoudre une forme, et d'absorber le sémantisme, les relations d'incidence ou relations thématiques ou argumentales ». Sans cela, il serait impossible de comprendre pourquoi un même outil *–ing* apparaît dans *a flying saucer* (= *a saucer that flies*) et *a flying jacket* (= *a jacket one flies in*) (Delmas 2000 :178). Dans toutes ses réalisations, « x + *V-ing* » est un outil de dépendance, de « déverbalisation » (*ibid. :*23). On peut bien sûr rétorquer que c'est là une notion vague, mais l'histoire des transformations successives de *–ing* montre que la langue a malgré tout reconnu qu'il pouvait y avoir un point de contact entre toutes ces configurations. Il en est de même avec *V–ing* participe ou gérondif : il instaure entre deux propositions une contiguïté

sémantique et structurale, qui dans les deux cas invite à retrouver une validation antérieurement complexe. L'hypothèse de P. Cotte sur une conjugaison primitive au présent permet de bien saisir de quoi il s'agit : le gérondif marque bien la « représentation d'une actualisation de son incidence plausible dans une situation » (Cotte 2000 :165). L'entrée dans le domaine notionnel des culioliens traduit, à mon sens, la même idée sur *-ing*. C. Delmas (2002) traite d'un cas particulier et très révélateur des potentialités de *–ing*, dans une configuration qui ne correspond à aucune des catégories habituellement recensées, ni gérondif ni participe ni *be V-ing* ; dans des légendes d'images, en guise de commentaire de celles-ci, très souvent on trouve une forme condensée de type *X doing Z*, du type :

> 78) [image de la déesse égyptienne Isis] *Isis* setting up *the standard with box containing the head of Osiris upon it, while a priest anoints it with holy oil.* (Delmas 2002: 27)

Le schéma est: *Isis doing X,* sans *be*, puis, éventuellement, avec un nouveau sujet, *Z does Y* (exemple 78). *V-ing* révèle ici ses propriétés : pour être interprétable, la proposition de type *Isis doing X* doit être mise en contact avec l'image et la déixis d'observation. C. Delmas parle d'une opération d'axialisation (il emprunte ce terme à E. Benvéniste): la forme *V-ing* est déictiquement liée à la perspective que suggère l'image. Il n'y a pas anaphore, mais *V-ing* est la « contrepartie linguistique résumée de l'image » (*ibid*. : 29). On a la mise en place d'un schéma : IMAGE + perspective → perspective [NP + V-ING].

-Ing est donc un opérateur de contact/d'adjacence, est dépendant d'une instance supérieure, qui est la perspective suggérée par l'image: on comprend alors pourquoi, associé à *be* marqueur de coïncidence avec le moment étroit de l'énonciation, le *V-ing* va prendre une valeur progressive, qui n'est rien d'autre que cette « notion d'antériorité quasi-déictique » et métonymique que *be* conjugué fait resurgir (énonciativistes) ou de prélèvement d'une partie de l'événement (génératives). Dans *Isis setting up*, *is* n'est pas nécessaire car c'est l'image qui fournit le *point* d'énonciation. L'invariant de *–ing* est certainement à chercher dans cette direction : il « marque une sorte de liage par rapport à l'extérieur avec lequel il doit conserver le contact. » (*ibid.* :32)

L'important est ceci : avec *–ing*, il y a toujours un domaine antérieur auquel on doit remonter, que ce domaine soit l'opérateur T des génératives, le domaine de l'image elle-même dans *Isis doing X*, ou encore le domaine situationnel déictique (*It is raining*) ou textuel-discursif (*when you say X, you're lying*). Il se passe la même chose avec *begin/start V-ing* : *V-ing* invite à remonter à une instanciation externe, externe au simple mouvement premier de la relation S/P (qui est le domaine de *to V*), d'où tous les effets de sens perceptible (événement en cours, affectation, empathisation du personnage, du référent du sujet, etc.). Contrairement à ce que disait H. Adamczewski, ceci n'est pas une analyse extralinguistique, mais la réponse qu'a trouvée l'anglais à un défi majeur : comment représenter dans la langue, qui n'est que linéarisation de séquences non hiérarchisées (G. Girard), une entité phénoménologique aussi complexe qu'un *événement*. Cette solution me semble préférable à la présentation initiale que j'ai proposée de *be V-ing* (chapitre 1) car elle ne néglige pas le paramètre aspectuo-temporel. Mon analyse de *have V-en* s'inscrit désormais dans une même optique, ce que nous verrons au chapitre 3.

2.2. Diachronie et grammaticalisation de *V-ing.*

C'est là où ma fréquentation assidue de la *linguistique diachronique* a permis des convergences d'analyse possibles. L'idée principale est que l'installation de *be V-ing* et de « verbe aspectuel + *V-ing* », toutes deux tardives et simultanées en anglais, se sont faites au fur et à mesure que le verbe anglais perdait sa force quantificationnelle (ou un morphème d'aspect supposé, J. Guéron) et que *–ing* s'affirmait dans son fonctionnement de type pluralisation/multiplicité (article 5). Pour *be V-ing*, diachroniquement il est avéré que l'on est passé des énoncés de type 79) à ceux de type 80) :

79)
I am in buildyng of a poore house (*Patson letters*)
He had been a hunting of the hare

80)
I am building a poor house
He had been hunting the hare. (exemples cités par D. Boulonnais, D. Denison, C. Delmas).

« La mise en contact situationnelle et associative » (C. Delmas) que suppose la forme prépositionnelle initiale s'est ensuite transformée en contact direct entre la temporalité du présent déictique de l'énonciation (*is*) et l'événement désigné par le verbe dont *–ing* fournit une image synthétique (partitive). La version prépositionnelle antérieure disait : « le sujet est *dans* les sous-événements nécessaires pour mener à bien le macro-événement » ; par métonymie et par conventionnalisation, *in buildyng of a poore house* (partie) en est venu à désigner le tout (*building a poor house*), livrant à la linguistique le fameux paradoxe imperfectif (voir le post-scriptum de mon ouvrage 2). L'élément déterminant/prépositionnel dans *be a-V-ing* est tombé en AC, mais en hollandais par exemple, il s'est maintenu:

> 81) *...dat Jan dit boek aan het lezen is* (*"this book at-the-read is"* → *"is a-reading this book"*)

Ce lien entre structure prépositionnelle et forme progressive est par ailleurs largement avéré au travers des langues (voir les travaux d'A. Rouveret pour le gallois, par exemple).

Il manque cependant un jalon dans cette analyse : *be* dans la version antérieure (exemple 79), qui est un *be* lexical locatif (*I* am *in buylding of…* = « je *me situe* dans… »), n'était certainement pas le même que le *be* auxiliaire du progressif (*I* am *building a house* #?? « je me situe construisant ») de l'anglais contemporain (exemple 80). C'est la direction actuelle de mes recherches : étudier l'auxiliation dans le système aspectuo-temporel de l'anglais, en particulier, retracer l'évolution de *be* et *have* pour le parfait et accéder au sens (temporel ?) basique de *have* en AC, ce qui sera fait au chapitre 3.

Ce jeu entre la pluralisation événementielle induite par *–ing* et l'ajustement de celle-ci à des contraintes de représentation unique (*be* ou *begin/start*) est tout à fait visible en diachronie, au travers de la grammaticalisation progressive de *start V-ing*, très tardive mais dont l'analyse des occurrences dans quelques romans américains du 19ème siècle donne la mesure ; c'était l'objet de mon second article sur *begin/start* (article 5). J'en résume rapidement l'essence.

Le premier fait qui retient l'attention est que pendant très longtemps (jusqu'à la deuxième moitié du 19ème siècle), *start* est resté verbe de mouvement et non verbe d'aspect. Les premières occurrences de *start* comme verbe admettant une complémentation phrastique se trouvent dans la seconde moitié du 19ème siècle, chez M. Twain et H. Melville par exemple. Dans *Moby Dick*, on trouve seulement deux occurrences de *start to V* avec des verbes de mouvement (*started to run*, exemple 82) : la phrase décrit un mouvement généralement brusque, soudain, d'*un seul* protagoniste (= « s'élancer, partir brusquement ») effectué dans le but de s'enfuir (*run*) ; dans la combinaison *start* + préposition + *V-ing*, le sens de but est également présent, mais *–ing* dénote un événement *itéré* (« plusieurs personnages s'élancent pour courir dans tous les sens »), c'est-à-dire complexe ; on trouve la même chose chez M. Twain, *robbing* dénote également une activité complexe (« aller effectuer des vols/des larçins », exemple 83), associée au verbe *go* :

82) *... it is the harpooneer that makes the voyage, and if you take the breath out of his body how can you expect to find it there when most wanted! Again, if the dart be successful, then at the second critical instant, that is, when the whale* starts to run*, the boatheader and harpooneer likewise* start to running *fore and aft, to the imminent jeopardy of themselves and every one else.*

83) *"Now let's fetch the guns and things," said Huck. "No, Huck – leave them there. They're just the tricks to have when we* go to robbing*."*

84) *I was in the lead with my pistol raised, and when the sneeze* started *those scoundrels* a-rustling *to get out of the path, I sung out, 'Fire boys!' and blazed away at the place where the rustling was.*

85) *There was a sound like the faintest, far-off shout. Instantly Tom answered it, and leading Becky by the hand,* started groping *down the corridor in its direction. Presently he listened again; again the sound was heard, and apparently a little nearer.*

On imagine assez bien le glissement de sens depuis *start to run*, « faire un mouvement de dégagement rapide pour s'enfuir », vers le sens à venir : « commencer à s'enfuir ». Le seul exemple de *start to V* dans *Tom Sawyer* est de même nature :

86) *He* started to slink away*, but Tom seized him and said…*

Un même processus semble être à l'œuvre dans tous ces exemples de *start* + (préposition) + *V-ing* :

- il y a départ (physique) soit de plusieurs personnages qui vont se livrer à une activité simple ou complexe[33] que *V-ing* sert à nommer (« *running, a-hustling*, etc. ») ;
- ou il y a départ d'un seul sujet vers une activité complexe. (« *groping down the corridor* »).

L'histoire récente de *–ing* est là : dénoter l'unique, le stable (la réification, qui vient du caractère nominal originel de *–ing*) en prenant comme *input* le multiple, l'itéré, l'étendu. L'autre fait intéressant est que, toujours à cette même époque où *–ing* se diffusait, un verbe comme *seem* hésitait entre *to V* et *V-ing* : dans *Moby Dick*, on compte 16 occurrences de *seem V-ing* contre 51 de *seem to V*. Les 16 occurrences de *seemed V-ing* font apparaître exclusivement des événements dynamiques multiples, itérés, en cours, un véritable « progressif » en somme ; le narrateur décrit l'attitude d'un personnage (ou d'une partie du corps d'un personnage), l'impression qu'il reçoit, dans une situation concrète; *seemed V-ing* semble être une variante de *be V-ing* avec *be* encore lexical (copule) :

87)
... offered a prayer so deeply devout that he seemed kneeling and praying *at the bottom of the sea.*
But as all else in him thinned, and his cheek-bones grew sharper, his eyes, nevertheless, seemed growing *fuller and fuller*
...so his eyes seemed rounding and rounding*, like the rings of Eternity.*
... lo! a good sign! the wind seemed coming *round astern;*
It seemed *slowly* dawning *over him*
He seemed *purposely* sitting

La différence de sens est assez nette avec la configuration dominante, *seem to + V*, qui était la seule possibilité avec les états (*seemed to be, have*…) ou dans le cas d'hypothèses formulées par le narrateur (*seemed to have V-en*); en résumé, *to V* s'imposait lorsque le VP n'avait manifestement pas de structure interne et lorsque celle-ci n'importait pas et seul comptait le jugement épistémique du narrateur :

88)
He seemed to take *to me quite as naturally and unbiddenly as I to him.*

[33] « Complexe » fait ici référence à la structure événementielle riche (en sous-événements ou tranches temporelles, cf. T. Hoekstra et J. Guéron) de l'élément verbal.

> *... at first they did not* seem to bethink *them that a one-legged man must be too much of a cripple to use their sea bannisters.*
> *... for a moment he almost* seemed to stagger.
> *... But if these secret golden keys* did seem to open *in him his own secret golden treasuries, yet did his breath upon them prove but tarnishing.*
> *"there came such fervent rays, that it* seemed to have melted *the packed snow and ice from before the house"*

L'anglais contemporain a tranché et ne retient que la structure *to V* / *to be V-ing* pour *seem*; ceci semble accréditer l'idée que le sémantisme des structures *V-ing* et *be V-ing*, au fur et à mesure que celles-ci se diffusaient dans la langue, est devenu plus abstrait, même si le système actuel conserve une mémoire de cette motivation événementielle que porte *V–ing* de type « le pluriel se résout en unique », notamment dans ces effets de sens d'affectation, d'empathisation liés au choix de *V-ing*. Je terminais mon article 5 en proposant que la partition *begin/start to V* vs. *V-ing* reproduit la distinction entre forme simple/forme progressive dans la proposition à verbe non fini. J'ai été conforté dans cette direction par la littérature diachronique, dans laquelle je me suis immergé, en particulier les travaux de B. Strang sur *be V-ing*. Je livre cette pièce supplémentaire du puzzle.

B. Strang (1970) éclaire les changements sémantiques qui ont affecté la forme progressive à l'époque charnière du 18ème siècle. Elle note que son emploi, depuis l'AM1 (avant 1700) jusqu'au début de l'AM2 (autour de 1700), n'était pas systématique. Polonius pouvait encore demander à Hamlet en train de lire : *What do you read, my lord?* C'est après 1700 que son usage devient obligatoire. Strang note deux changements notables de 1700 à l'époque contemporaine, que je résume:

1) Un changement de distribution syntaxique: dans la prose narrative de la première moitié du 18ème siècle, la forme progressive est très courante dans certains types de propositions subordonnées, particulièrement les subordonnées temporelles et relatives. Dans les autres types de subordination, dans les phrases coordonnées et dans les propositions indépendantes, elle demeure rare. Puis, progressivement, elle gagne du terrain là aussi : au 20ème siècle, elle apparaît aussi fréquemment dans les phrases subordonnées et non subordonnées. C'est un signe indéniable de grammaticalisation aboutie.

2) La construction est dans un premier temps (18ème siècle) majoritairement réservée à des sujets humains et capables d'activité, et favorisée par les verbes d'activité. Il est intéressant de noter que d'après S. Hewitt (1986), qui a comparé les formes progressives de l'anglais et du breton, c'est le sens actuel du progressif breton. Un changement intervient au tournant des 18ème et 19ème siècles: *be V-ing* s'étend aux sujets inanimés et aux sujets postiches (*dummy subjects*). Au début du 19ème siècle, la périphrase s'étend encore à d'autres verbes dont Strang donne une liste non exhaustive : *dwell, expect, fancy, feel, grow, hate, hear, live, think, wait, wear…*, tous des verbes non clairement dynamiques.

La conclusion est la suivante :

> « *Clearly the change in subject-type and in the range of verbs suggests that the functional centre is shifting from activity to something in which* temporal considerations are more important. (je souligne) » (Strang 1970 :446)

En résumé, le progressif a eu une utilisation d'abord relationnelle et confinée aux activités: une activité fermement ancrée dans la configuration d'une proposition enchâssée, c'est-à-dire reliée à une unité supérieure, a donné le sens progressif de base : *"Typically, an activity being conducted at the very moment when / in the very place where / by the very person who …"* Ensuite, la construction est devenue indépendante: elle a elle-même exprimé la notion d'*enchâssement*, de *subordination*, sans indices structuraux (la diachronie confirme ainsi les analyses de P. Cotte, C. Delmas, G. Deléchelle sur *V-ing*, cf. ci-dessus). J'en conclus que la forme progressive a bien compensé le morphème d'aspect perdu sur le verbe événementiel, non récupérable autrement. Je reviens sur cet aspect très important de ma recherche actuelle sur l'aspect grammatical dans le chapitre 3, consacré à *have V-en*, qui a également subi des changements importants, qui sont peut-être la clé du PPF en AC.

Si ce raisonnement est correct, je suis frappé par la ressemblance avec l'installation en russe de l'opposition aspective. Le suffixe imperfectif *–yva/–iva*, tout à fait apte à dénoter aussi bien un événement itéré que ponctuel, est directement issu d'un suffixe au sémantisme itéré/multiple, qui existe d'ailleurs toujours en russe contemporain comme suffixe d'*Aktionsart*. Je traite de cette question dans le chapitre 2 de mon ouvrage 2. Cette ressemblance entre l'anglais et le russe s'expliquerait par la réponse apportée par ces deux langues à un paradoxe cognitif de taille: comment représenter, dans le temps du locuteur qui est un point (isolé des autres points), un événement complexe, qui n'est pas

a priori conceptuellement réductible à un point, c'est-à-dire un événement dynamique ? La façon qu'ont imaginée le russe et l'anglais pour réaliser cette opération a consisté à exploiter un lien entre la structure itérée-multiple d'un événement et l'expression d'un processus actuel, un point parmi d'autres.

3. Contrastivité et auxiliation.

Comme le lecteur l'aura compris, la compréhension des périphrases aspectuelles de l'anglais exige que l'on s'intéresse également aux auxiliaires qui les composent ; ceci me conduit à l'autre étape cruciale de mon parcours scientifique, la *contrastivité* : dans deux articles (articles 7 et 8), je me suis donc intéressé sérieusement au breton, langue extraordinaire du point de vue de l'utilisation qui est faite des *auxiliaires*, surtout pour un angliciste[34] ; l'auxiliation utilisant le verbe « faire », *ober*, y est aussi répandue qu'en anglais ; le verbe « être » (*bezañ*) connaît de multiples variantes, dont une qui permet de construire une forme progressive ; le verbe « avoir » est, de façon transparente, un dérivé de « être ». Cependant, le fonctionnement de ces « auxiliaires » est très différent du fonctionnement des auxiliaires de l'anglais et doit être impérativement rapporté à d'autres domaines de la langue étudiée (cf. ci-dessus); l'analyse contrastive poussée m'a surtout permis ici de prendre la mesure du caractère réducteur de la position qui était la mienne au moment où je traitais de *have* dans ma thèse. L'erreur majeure était la suivante : il ne faut pas traiter de *have* en anglais comme unité primitive (primitive du lexique) et isolée dont une valeur unique invariante peut être dégagée, sorte de continuum qui part de *have* lexical au sens plein pour culminer avec *have* auxiliaire vidé de sa substance lexicale, mais dont un sème minimal se projetterait dans toutes les configurations dans lesquelles ce métaopérateur apparaît. Comme il a été montré ci-dessus, *be V-ing* ne peut pas se comprendre si on ne le replace pas dans la façon dont l'anglais construit linguistiquement un événement complexe ; il n'y a aucune raison de penser qu'il en soit allé autrement de *have.* Je vais tenter de montrer trois choses dans cette section, qui précisera l'évolution de mon parcours depuis la thèse jusqu'à ce jour :

[34] Même si certains rapprochements sont troublants, je ne me prononcerai pas sur l'influence supposée qu'aurait eu les langues britonniques insulaires vers les 5ème- 6ème siècles (cornique notamment, dont est issu le breton hexagonal) ; voir notamment les travaux de G. D. German (2000, 2001, 2004), qui défend l'idée d'un substrat brittonique important dans la période vieil-anglaise.

1) L'analyse de Benvéniste sur « être/avoir » (au demeurant exceptionnelle) que j'adoptais alors, n'est pas généralisable ; là encore, le recours à la GGT m'a été précieux car il existe plusieurs positions, assez antinomiques : d'un côté, R. Freeze et R. Kayne montrent que « avoir » est un « être-à » enrichi (hypothèse benvénistienne), de l'autre, T. Hoesktra fait l'hypothèse que *have* est un « *be* minus », un élément non primitif du lexique, un *épiphénomène*.

2) La constrastivité que j'ai pratiquée dans ce domaine confirme plutôt la seconde position :

- le russe, systématiquement utilisé dans la mise au jour de relations intrinsèques et organiques entre « être » et « avoir » (une tradition initiée par R. Freeze, notamment), montre qu'il existe un verbe « avoir » lexical (*imet'*) tout à fait dynamique à côté de la tournure existentielle/locative de type « être-à » (*U X jest' Y*); si « être » et « avoir » étaient deux unités lexicales brutes dérivées l'une de l'autre, la présence du verbe *imet'* serait inexplicable ;

- pour « être », la partition entre « verbe d'existence » et « verbe copule » n'explique pas plus la présence de plusieurs verbes « être » en gallois (A. Rouveret), qui doivent être rapportés à des domaines *totalement indépendants de la question « essence/identité »* ; cela est également vrai du breton;

- enfin, toujours en russe, la question de la présence ou de l'omission d' « être » (*jest'*) occulte un autre débat, celui de la *complémentation* de « être » (nominatif ou instrumental), avec l'instrumental utilisé là où on ne l'attend pas, puisqu'il compense par endroits des paradigmes inexistants en russe, notamment le parfait (*on byl kupec*NOM : he was a merchant ; *on byl kupcom*INST : he *had been* a merchant). Ceci pose une question plus large : existe-t-il un contenu sémantique stable, référentiellement déjà fixé, des unités (lexicales ou fonctionnelles) de la langue ? De quel « instrument » peut-il donc être question dans le cas de l' « instrumental prédicatif ou aspectuel » (A. Timberlake 2004) qu'illustre l'exemple ci-dessus ?

- En étudiant la syntaxe de l'auxiliaire breton *ober*, comparé à l'anglais *do* (article 7), j'en viens à défendre l'idée d'un contenu formel des unités qui se met entièrement au service du discours : *ober* auxiliaire (« do ») en breton a pour seule fonction le maintien du verbe en position 1 et la présence de T(emps) en position 2.

Ces analyses m'amèneront, au chapitre 3, à revoir ma position sur *have V-en* à la lumière de ce qui ressemble à une « pragmatique intégrée » du sens du PPF ; la seule modularité qui me semble praticable est effectivement une modularité intégrative.

3.1. « *Have* est un *be* augmenté : les limites de la position Bénveniste/Freeze/Kayne.

Mon objectif de recherche, en cours et à venir, est de revenir en détail sur ce point qui était central dans ma thèse (*have* lexical et *have* auxiliaire sont un seul et même item), pour essentiellement le réfuter, ce que je fais déjà dans mon article portant sur la variation du PPF (article 3).

Je partirai de remarques de J. Feuillet (1989); l'auteur pose quelques principes d'études de l'auxiliation, notion « à la fois entachée de morphologie, de syntaxe et de sémantique » (Feuillet 1989 :1), reconnaît-il en préambule :

- Il existe bien un « noyau dur de la définition de la structure d'auxiliation, à savoir l'association d'un verbe auxiliaire portant les renseignements morphologiques et d'une forme invariable du verbe lexical[35] » (*ibid*. :9).
- Mais il s'empresse d'ajouter que « l'auxiliaire n'a jamais le monopole du marquage d'une opposition grammaticale… : même si « d'une manière générale, ce sont avant tout les catégories verbales qui sont concernées…, il est nécessaire de déterminer les oppositions grammaticales d'une langue … et surtout *déterminer le statut linguistique de la structure d'auxiliation afin de l'intégrer dans un ensemble cohérent*. » (*ibid*. :14-16).

Replacer l'auxiliation dans le système de la langue : voilà un programme somme toute banal mais essentiel. Dans mes travaux sur le breton, j'ai tenté de poser quelques jalons d'une heuristique de l'auxiliation. J'ai trouvé dans la grammaire générative des pistes d'élucidation intéressante de *have* fondées sur une *théorie de l'assignation des cas* et de la sous-spécificité thématique du sujet de *have*.

[35] Tout en reconnaissant que le bulgare ne connaît pas cette contrainte puisque dans certains tours auxiliés, les deux formants portent des marques morphologiques.

Dans ma thèse et mes travaux post-thèse sur *have* et le parfait, je partais donc de l'analyse d'E. Benvéniste (1966). Je résume rapidement sa position. Pour celui-ci, le verbe a essentiellement une fonction assertive ; dans certaines langues, la phrase nominale (sans copule apparente) suffit à l'assurer. Il pose d'emblée deux termes distincts pour « être » : la copule, marque de l'identité, et le verbe d'existence. Ce sont là deux termes, deux fonctions, deux constructions, qui dans un certain nombre de langues indo-européennes se sont confondus dans un seul terme, « être », mais ce n'est qu'un cas particulier. E. Benvéniste oppose donc la notion lexicale d' « être » comme « avoir existence » et la notion grammaticale que représente la copule, assurant la fonction jonctive dans l'énoncé assertif, une « forme équative », réalisée très diversement au travers des langues, sauf en indo-européen où la racine **es* a servi à la fois comme copule et verbe d'existence.

« Avoir » assume cette fonction jonctive également, mais il a une rection transitive apparente. « Etre » se présente comme prédicatif, « avoir » comme transitif ; en fait, nous dit E. Benvéniste, c'est un pseudo-transitif. La plupart des langues disent « être-à »: le schéma *habeo aliquid est* une acquisition secondaire par rapport à *mihi est aliquid*. Le schéma « avoir + objet indéterminé » donne la tournure de possession, « être-à + objet déterminé » celle de l'appartenance. Puis vient la thèse majeure de l'auteur : « ″Avoir″ n'est rien d'autre qu'un ″être-à″ inversé » (Benvéniste 1966 :197) « Avoir » n'est donc pas une notion lexicale primitive, mais un retournement du schéma de « être » dans lequel le sujet est extérieur. Dans *habeo pecuniam*, le sujet est « le siège d'un état, dans une construction syntaxique qui imite seulement l'énoncé d'un procès » (*ibid.* :197). Dans tous ses emplois, « avoir » se réfère au sujet. « Etre » est le verbe d'état par excellence, l'état de l'étant, de celui qui est quelque chose ; « avoir » est l'état de l'ayant, de celui à qui quelque chose est. Nous allons voir très vite que la thèse d' « être » comme une primitive du lexique doit être nuancée ainsi que celle qui fait de « avoir » un simple retournement de « être ».

Fondamentalement donc, E. Benvéniste a insufflé l'idée que « être » et « avoir » sont un même item lexical, le second étant la version « augmentée » du premier : c'est la position standard adoptée en grammaire générative par R. Freeze et R. Kayne ; *have* est un *be* muni d'un D/P acquis en syntaxe (voir ci-dessous). On trouvera cette position qui était la mienne dans le chapitre 2 de mon ouvrage 1. H. Adamczewski considérait que les auxiliaires sont les opérateurs privilégiés de l'opération de prédication, et à ce titre sont des outils métalinguistiques dont la fonction première est d'expliciter le lien

prédicatif ; c'est là une définition qui, sans être fausse, est bien trop vague, ce qui a été démontré par des auteurs comme P. Miller (articles sur *do*). Il me paraît de plus en plus illusoire de corréler directement « complexité » morphématique et complexité (méta)-opérationnelle : si c'était le cas, on ne pourrait même pas rapprocher le russe qui n'utilise « que » le verbe imperfectif dans *Kto otkryval okno ?* là où l'anglais, pour communiquer le même message, utilise une surcharge d' « opérateurs » et dit *Who*'s been *open*ing *the window ?* De même en breton, un tour courant pour exprimer la simple prédication existentielle est constituée du verbe « être » qui se redouble, Bez' *ez* eus *anezhañ* : « il y en a », lit. « être il-est de-cela ».

Ce qui manquait à cette (ma) théorie, à mon sens, était une étude serrée de la structure supposée des formes que sont les auxiliaires : si de façon intuitive « être » et « avoir » semblent effectivement sémantiquement liés, comment les faire dériver l'un de l'autre ? Quels éléments structurels sont ajoutés ou retranchés lorsque du verbe plein on passe à l'emploi d'auxiliaire ? L'idée principale est ici de limiter au maximum la charge sémantique supposée intrinsèque respective des deux unités lexicales et de faire porter tout le poids de la différence sur la *syntaxe*. C'est l'option de R. Freeze/R. Kayne et de T. Hoekstra/J. Guéron, mais mise en œuvre de façon très différente.

J'ai déjà présenté la thèse majeure de R. Freeze (1992) dans l'avant-propos ; pour l'auteur, *have* est un *be* augmenté : « *Have* can be conceived as the spellout of the set of inflectional features of a P-augmented *be*. » (Freeze 1992 :588) Les langues qui ont un item *have* constituent un cas particulier où le lieu apparaît comme un NP nu (*bare NP*), au nominatif, et la structure mime le schéma transitif, assignant le cas accusatif à l'argument thème. Mais il faut malgré tout expliquer l'absence de la préposition locative dans *John has kids*. C'est là qu'intervient l'hypothèse de l'incorporation : P se déplace à *Infl.* et s'y incorpore, donnant *have*.

L'approche de R. Kayne (1993) est décompositionnelle : il vise à établir une théorie de la sélection de l'auxiliaire qui soit modulaire. Il retient l'idée d'E. Benvéniste que le verbe de possession *have* et l'auxiliaire *have* doivent recevoir un traitement égal. Il veut ainsi éviter de proposer une règle de sélection de l'auxiliaire (« être » ou « avoir ») qui dépende du participe passé : *have* auxiliaire doit être explicable à partir des propriétés mises au jour pour *have* verbe. Sa syntaxe des constructions possessives s'inspire

directement des travaux d'A. Szabolcsi (1983) sur le hongrois et des travaux de R. Freeze[36]. La structure d'une phrase avec *have* est donc :

be [DP SpecD° [DPposs [Agr° QP/ NP]]]

En anglais, la phrase possessive *John has a sister* est dérivée de la même façon :

be [*of* [*John's sister*] → *There is a sister of John's.*

La différence est que le DPposs se déplace dans le D° prépositionnel et *be* s'incorpore à l'élément D/P° [préposition vide] au datif, donnant un *épel* sous la forme *have* :

DPposs *be* + [D/P° [QP/NP]]
John *have* *a sister*

La construction avec l'auxiliaire *have* est dérivée de la même façon, la seule différence étant que le complément de *have* est participial au lieu d'être nominal.[37] Cette hypothèse de *have* comme un *be*-augmenté était la thèse que je retenais pour le PPF. Je m'interroge à présent sur la nature exacte de l'élément incorporé dans les constructions parfaites. Si la phrase *I have a car* semble bien décrire un rattachement à la sphère du NP sujet de l'item désigné par le NP post-verbal (*a car*), dont une glose maladroite du type « *By/With me is a car* » traduit l'intuition, il n'en est certainement pas de même dans la phrase *I have bought a car*: la glose « *a car is bought by me* », correcte en soi, ne traduit pas l'énoncé

[36] Les constructions possessives du hongrois se présentent de deux façons :
1) *Az én haza-m* : ma maison ("la je maison-moi")
La moi-Nom maison-1Sg
2) Nek-em a haza-m : ma maison (« à moi la maison-moi »)
Dat-1Sg la maison
3) *Nek-em van haza-m* : j'ai une maison (« à moi est maison-je »)
Dat-1Sg est maison-1Sg
Dans 1) et 2), *haza*, "maison" porte un morphème d'accord qui reproduit les traits du possesseur (-m, « moi ») ; dans 1), le possesseur se présente comme un DP au nominatif (*én*) ; dans 2), le même DP est au datif (*nek-em*) et précède le déterminant. Les constructions possessives sont directement dérivées à partir de 2), avec le sujet au datif (*nek-em*) qui sort du DP possesseur, passe par-dessus la copule (*van*) et vient s'adjoindre à Infl. Le datif provient de l'élément D(éterminant), à l'instar de l'allemand *Dem Peter seine Schuhe* (« le Peter-DAT ses chaussures ») ;

[37] Dans la suite de l'article, R. Kayne traite des phénomènes d'alternance entre *be* et *have* dans les constructions parfaites de plusieurs dialectes romans ; il établit notamment un lien entre un trait fort de personne dans les propositions participiales et l'absence d'incorporation, donc le choix de *be*. Plusieurs dialectes ont *be* au présent de parfait aux premières et aux secondes personnes et *have* à la troisième. Kayne fait l'hypothèse qu'un trait fort de personne sur le participe empêche l'incorporation.. En termes structuraux, un AGRs actif vient s'interposer entre D/P° et BE, ce qui fait que l'incorporation ne s'applique pas. Le comportement manifesté par ces langues est intéressant car il suggère une corrélation entre le trait de personne marqué sur l'élément participial et *be* d'un côté, et la transformation de *be* en *have* lorsque ce trait est présent dans la copule elle-même, ce qui revient à faire de *have* un item intégrant un trait fort de personne, un trait d'empathie, de rattachement intime à la sphère du sujet (cf. les théories des énonciativistes ci-dessus).

au parfait. L'idée même que le parfait énonce une propriété du sujet, comme le verbe plein *have* le fait, est contre-intuitive la plupart du temps. Elle se vérifie dans les phrases contenant un parfait expérientiel, du type :

> 89) *I know you're lying to me. You* have told *lies before,* (= « tu as la propriété d'avoir raconté des mensonges » = *you have [you told…]*…)

mais pas dans les énoncés comprenant un parfait résultatif récent, comme l'exemple déjà donné :

> 90) *Mr. Beebe: "Miss Honeychurch, your brother* has told *me…"*
> *Miss H.: "Oh, did he?"*

Dans sa réplique, Mr. Beebe ne s'interroge pas sur le type d'accomplissement que « posséderait » le frère de Miss Honeychurch : il dit simplement que lui, Mr. Beebe, sait que celle-ci a rompu ses fiançailles, ce qu'elle n'est pas prête à reconnaître (d'où le prétérit dans *Did he ?*) ; le frère est simplement la cause de cet état de connaissance de Mr. Beebe vis-à-vis des fiançailles. La thèse du parfait présentant le prédicat en *V-en* comme relevant de la sphère du sujet (comme possesseur de l'accomplissement), diachroniquement exacte dans certaines langues (cf. l'article d'E. Benvéniste sur le parfait transitif en arménien qui provient historiquement d'un passif, le cas des langues ergatives, et l'origine supposée du PPF en vieil-anglais), ne saurait constituer une explication au PPF résultatif de l'anglais contemporain, d'autant plus que certaines variétés d'anglais, comme le Samana English, (voir article 3) utilisent régulièrement d'autres formes à sens parfait qui n'ont pas *have* (*be V-en*, *done V-en*, PRET).

Assurément donc, le cadre de l'hypothèse Benvéniste/Freeze/Kayne ne peut répondre entièrement aux questions que ma pratique approfondie de la contrastivité permet de poser, qui sont de réelles énigmes :

- Pourquoi le russe a-t-il développé l'usage d'un vrai verbe « avoir », *imet'*, qui assigne normalement le cas accusatif et est sensible à l'opposition perfectif/imperfectif, à côté de la tournure utilisant « être » + P ? De même, pourquoi utilise-t-il régulièrement une copule de type « être » lexicalisée, *javljat'sja*, qui régit l'instrumental ?

- en anglais, pourquoi la différence entre *be* (avec les verbes dits mutatifs) et *have* (avec les autres verbes) dans la construction du parfait, qui a existé pendant si longtemps et existait encore en anglais moderne, a-t-elle disparu complètement au profit du seul *have*, alors qu'elle se maintient en hollandais, allemand, français ?
- Si la notion de possession par le NP sujet de l'accomplissement dénoté par le prédicat n'est pas une solution viable en vue de la résolution du parfait anglais, alors qu'est-ce qui explique sa raison d'être ? Qu'est-ce qui l'oppose vraiment au prétérit ? Pourquoi le PPF se prête-t-il si souvent à des utilisations modales et/ou évidentielles (R. Izvorski 1997, S. Iatridou 1996, mon article 2, etc.) ? Il semble y avoir là une motivation *temporelle* première, certainement liée à la motivation temporelle qui a expliqué la diffusion de *be V-ing* (cf. ci-dessus). Pour répondre à cette question, je devrai au préalable explorer la question des temps (*tenses*) et ferai appel aux modèles *sémantico-logiques* de représentation du temps linguistique. (chapitre 3)

Il est temps de présenter d'autres travaux qui, sans remettre complètement en cause l'hypothèse Freeze/Kayne/Benvéniste, la contestent. Je ne relève que les idées qui me semblent exploitables dans ma propre approche.

3.2. « *Be* est un *have* diminué ».

L'exploration de la GGT m'a conduit à constater qu'il y a d'autres modélisations possibles des rapports entre *be* et *have*. Dans un article très éclairant, T. Hoekstra (1993), prenant le contre-pied de R. Kayne, analyse *be* comme un « *have* minus ». Il conteste certains éléments de l'analyse de R. Kayne, en particulier l'identité de *have* verbe et *have* auxiliaire comme *be* augmenté, en raison des problèmes dus à *l'assignation du cas* par *have* dans certaines configurations. Concernant d'abord *be*, T. Hoekstra considère que la syntaxe des deux phrases suivantes est la même :

91)
a- *John was ill*
b- *John was killed,*

à savoir:

DP *be* [AgrP e Agr XP]

Dans 91a), XP est une projection adjectivale, dans 91b), une projection participiale. Les choses sont différentes avec *have* :

92)
a- *John has a bicycle.*
b- *John has his windows cleaned once a week.*
c- *John has cleaned his windows.*

La structure supposée unique (d'après Kayne) est:

John *be* [e D [AgrP e [QP a *bicycle*]]]

Be + D (en particulier, D) fournissent à AgrP le cas accusatif sur *a bicycle*; le problème survient avec 92b) : si on peut admettre que *be* + D assigne le cas accusatif à *his windows*, il reste un problème avec l'argument externe du participe (*cleaned*), qui n'est pas nécessairement *John*. *John* n'a donc pas de place au sein de l'AgrP. Au contraire, dans 92c), *John* est bien le sujet de *cleaned*, il a sa place au sein de l'AgrP. La conclusion de T. Hoekstra est que seul le verbe plein *have* a l'élément D. *Have* auxiliaire n'est donc pas un « *be* plus » mais un « *have*-plein *minus* ». La comparaison de 91) et 92) montre de façon nette que la différence entre *be* et *have* est la question de l'assignation du cas : *be* n'a qu'un S-agr, *have* a S-Agr et O-Agr. Dans ce cas, plutôt que de considérer *have* comme un *be* plus, T. Hoekstra suggère de considérer *be* comme un *have* minus, c'est-à-dire un *have* sans les capacités d'assignation de O-Agr. : « Be *may be said to be the passive counterpart of* have. » (Hoekstra 1993 :207)

Un autre indice qui remet en cause une version trop littérale de l'analyse benvénistienne et kaynienne est le comportement de l'élément qui constitue la version inchoative de *have*, le verbe *get* :

93) *John had / got a bicycle.*
94) *John has / gets his windows cleaned once a week.*
95) a- *John had killed Bill /* b- **John got killed Bill.*

L'impossibilité de 95b) montre encore une fois qu'il n'est pas possible de considérer *have* verbe et *have* auxiliaire comme un seul et même élément ; il est préférable de considérer *have* verbe plein comme un *have* auxiliaire pourvu d'un élément additionnel

qui permet l'assignation du cas dans les constructions possessives. T. Hoekstra postule l'existence d'une tête vide, X, similaire au D/P° du hongrois, qui assigne le rôle-Θ du possesseur au DP-sujet dans *have* verbe plein. Comme ce X est généralement invisible, le sens de possession est attribué à *have*. Or, il n'y a pas que *have* qui ait cet élément X : il se retrouve dans le cas datif assigné au sujet dans les modaux déontiques du hongrois (et du français, comme dans « il *lui* faut ») ; le modal déontique rend disponible (contrairement aux modaux épistémiques) un argument récipiendaire de l'obligation/la permission, etc :

MOD [DP **X** YP]

Cet élément X se retrouve dans *have* verbe plein:

OAgr *have* [XP DP **X**]

X est l'élément « récipiendaire » que l'on trouve à la fois dans la structure d'une phrase contenant un modal déontique et dans le complément de *have* : dans le dernier cas, ce X s'incorpore à *have* et c'est cela qui rend possible l'assignation du cas. C'est une position également défendue par J. Guéron (1986, 1995): le sujet possessif de *have* (*I have a book*) et l'argument datif dans *Il me semble, je lui prends la main, je lui ai cassé sa tirelire*, etc., sont un même élément syntaxique : c'est un DP généré dans SpecLP (*locative phrase*); le cas datif est sémantiquement légitimé par un VP qui dénote une extension spatiale (« je *lui* prends la main »). J. Guéron souligne la similarité entre les sujets possessifs et les DP datifs en français. En somme, le rôle de *have* et du DP datif est de délimiter l'extension spatiale de l'événement : « avoir » dans « J'ai une voiture » limite la possession de la voiture à Jean (« la sphère de Jean ») ; *lui*DAT dans « Je lui prends la main » limite l'extension de l'événement « prendre la main » à l'espace défini par « lui ».

A ce stade, je peux proposer comme argument supplémentaire le russe, qui utilise le datif dans de très nombreuses tournures correspondant à *have* en anglais ou en français :

96)
Mne nužno idti: « à-moi nécessaire aller »; Je dois y aller.
Mne 20 let: « à-moi 20 ans »; j'ai 20 ans.
Mne xolodno: « à-moi froid »; j'ai froid.

Cette idée que *have* verbe contient dans sa structure un élément responsable du sémantisme de possession autre que *have* lui-même (que T. Hoekstra appelle « X ») se retrouve dans de nombreuses autres analyses, dont celle de E. Cowper (1989) et S. Ritter et E. Rosen (1997). Le consensus dans la littérature est à présent que le sens de *have* n'est pas fixé au niveau de la représentation lexicale mais est *dérivé de la structure syntaxique* dans laquelle il entre (pour les génératives) ou de la représentation métasémantique qu'il suppose (pour les énonciativistes) ; comme ces derniers, S. Ritter et E. Rosen admettent l'existence d'un contenu sémantique à un niveau plus formel et abstrait et reprennent la notion d' « inclusion »[38] défendue par R. Belvin (1993) :

> « *A meaning is assigned to* have *post-lexically on the basis of the interpretation assigned to its subject, and its subject receives an interpretation by virtue of its relation to the predicate embedded under* have." (Ritter et Rosen 1997 :296)

Le sujet apparent ne peut recevoir d'interprétation thématique de *have*, celui-ci n'ayant pas de contenu sémantique spécifique ; mais malgré tout il faut expliquer le fait que le sujet reçoit quand même, au final, l'assignation d'un sens ; cela se fait de deux façons :

- Dans le cas de *have* événementiel (*have a walk*), *have* suppose un prédicat enchâssé qui contient un argument événementiel responsable de l'interprétation dynamique ;
- pour *have* statif (possessif), l'interprétation se fait via la coréférence du sujet avec un constituant dans le prédicat. (assimilable au « X » de T. Hoekstra).

Le sujet reçoit donc son interprétation par coréférence avec un constituant dans le prédicat. Cette analyse est adaptée de B. Brunson et E. Cowper (1992). Les phrases avec *have* exhibent une même variété de sujets que les topiques générés à la base, dont l'interprétation est déterminée par des facteurs discursifs ; dans les phrases suivantes, les sujets de *have* sont des topiques, athématiques, comme les topiques des phrases a) :

97)
a-*As for* Bill*, the sale of the house finally went through.*
b- Bill *has a pink house with green trim.*

98)
a- *As for* Mary *she usually carries a lot of cash.*
b- Mary *has fifty bucks on her.*

[38] Ici encore, « inclusion » n'est pas à prendre au sens logique du terme.

99)
a- *As for* cars*, Mary usually drives Corvettes.*
b- This car *has a dent on the fender.*

Dans 97), Bill peut être propriétaire, acheteur, vendeur, agent immobilier, etc. : l'interprétation est fixée par le contexte discursif ; dans 98), Mary est un lieu, reçoit un rôle-Θ (est *role-bound*) par le constituent SP *on her* coréférentiel ; dans 99), la relation entre *the car* et *the fender* établit une relation de possession inaliénable. J'admets cette idée d'une sous-spécification thématique de *have* verbe (et *have* auxiliaire), qui cadre bien dans la spécification typologique qui peut être faite de l'anglais langue à sujet topique (D. Boulonnais). C'est un fait connu que les rôles sémantiques du sujet de *have* sont très divers, parfois durs à définir :

100) *I have a hole in my pocket / Mary has a house for us to look at*, etc.

Les rôles de l'objet varient également :

101) *Mary has a new clock* (objet possédé).
102) *That tower has a new clock* (partie-tout).
103) *Mary has a new argument for her theory* (objet créé).

Ceci conduit E. Cowper à proposer la structure lexicale conceptuelle (LCS) suivante pour *have*:

104) *Have*: *x bears some relation to y.*

Have se présente donc comme une sorte de verbe léger, pourvu d'une structure argumentale mais pas de rôles-Θ associés : ceux-ci sont « transférés » (théorie de l'*argument transfer*) à partir du complément de *have*. Par exemple, dans la phrase *Meryl has a performance tonight*, l'interprétation de *have* dépend de conditions pragmatiques (elle est actrice ou spectatrice assidue). Comme G. Girard (1993) l'a montré pour le pro-verbe *do*, *have* est interprété en fonction du contexte. E. Cowper propose la représentation suivante pour *have* : [*state* X (*thing, thing/event*)]. X représente le prédicat, statif ; un des arguments du complément est lié par le sujet de X par coïndexation, mais celle-ci doit rester optionnelle. Pour *have* possessif, la variable prédicative fournie par le prédicat vient de la structure conceptuelle associée au sujet. Si Michael est concepteur de voiture, alors la phrase *Michael has a new car* pourra signifier

non pas qu'il possède, mais qu'il a créé une nouvelle voiture. Dans le cas de l'expression de la possession inaliénable (*John has a sister / blue eyes*), les noms relationnels ont un argument interne pronominal nul *pro* (J. Guéron). Pour la possession aliénable (du type *John has a hat*), le nom n'est évidemment pas relationnel, mais un *pro*, conçu comme l'image de relation typique de possession, et est coïndexé au sujet de *have*. C'est un *pro* animé humain, « *…an abstract locational relationship between an entity and a human referent*. » (J. Guéron 1986:314)

Il ressort de ces analyses de *have* que comme *be*, *have* n'est pas une primitive du lexique mais est plutôt *épiphénoménal*, même s'il correspond à une relation qui, elle, semble universelle. Finalement, la différence entre *have* auxiliaire et *have* verbe se réduit à la présence *vs.* l'absence de cet élément X :

- *have* auxiliaire : Ø complément.
- *have* verbe : X complément.

3.3. *Have* opérateur double.

Cette hypothèse d'un *have* intrinsèquement fonctionnel qui devient verbe plein (de possession) grâce à un **X** qu'il acquiert en syntaxe, permet d'expliquer de façon beaucoup plus satisfaisante le fait qu'en breton et en russe, il y a plusieurs façons de traduire « avoir » ; à côté d'un vrai *verbe* « avoir » qui décrit une propriété du sujet, on trouve un « avoir » plus fonctionnel qui répond à des contraintes propres à chacune des langues. Commençons par le breton.

3.3.1. « Avoir » en breton.

Have est un opérateur asymétrique, qui va par exemple être utilisé en français dans les cas de disjonction de syntagmes, du type :

105) *Les deux fenêtres* avaient *leurs carreaux de cassés.*
106) *Les carreaux des deux fenêtres* étaient *cassés.*

On se souvient des exemples du breton ci-dessus, qui, contrairement au français, utilise le même élément dans les deux cas (le verbe « être », *oa*) pour deux raisons essentielles qui n'ont rien à voir avec un sens supposé invariant et universel de « être » ou « avoir »:

1) le breton peut mettre en première position n'importe quel élément, sans aucun lien thématique avec le verbe ; la position 1 est la position de l'élément focal, athématique ;

2) le breton utilise deux particules verbales, *a* et *e*, qui sont « activatrices de connexions actancielles d'un verbe incident à une focale mémorisée » (Bottineau 2008) ; la particule *a* dit que l'élément de gauche est actanciel (sujet/complément) mais pas forcément totalement interprétable *in situ* ; elle invite à rechercher dans le co-texte droit le segment de syntagme qui va boucler l'interprétation. La particule *e* dit que l'élément de gauche est non actanciel, et que les éléments actanciels indispensables pour l'interprétation sont tous à droite. Donc un vrai verbe « avoir », qui par ailleurs existe en breton, est totalement inutile pour ces cas-là, remplis par le jeu des positions (focales) et des particules :

> 107) *An daou brenestrig a* oa *torret o gwerennou* : les deux fenêtres *a* était cassé leurs carreaux.
>
> 108) *Torret e* oa *o gwerennou an daou brenestrig*: cassé *e* était les carreaux des-deux fenêtres.

Cela n'empêche pas un verbe « avoir » d'exister, qui est en fait une version synthétique de type « être-à », mais qui n'est plus ressentie comme telle par les locuteurs ; comme le note S. Hewitt, c'est le seul verbe du breton à toujours avoir sa marque de sujet; il est constitué d'un pronom personnel proclitique (le **X** de Hoekstra ?) et d'une forme existentielle de « être » (*eus*), il est simplement perçu comme un verbe très irrégulier ; certains dialectes ont d'ailleurs développé des terminaisons personnelles normales: *hon eus* (« à-nous est ») « nous avons » → *neusomp*, sur le modèle de n'importe quel verbe (*labouromp*, « nous travaillons »). Une forme d'infinitif est utilisée pour ce verbe « avoir », qui est en fait l'infinitif du verbe « trouver », *kaout.* Ce verbe « avoir » s'emploie pour des cas de possession réelle, de rattachement intime d'une situation à la sphère du sujet :

109) *Me* m'eus *naon, sec'hed, aon, daou vugal*, etc : j'ai faim, soif, peur, deux enfants, etc.

Mais le breton ayant un système très développé de prépositions conjuguées, utilise très fréquemment un tour de type « préposition conjuguée + verbe « être » » pour rendre « avoir », comme dans :

110) *Tomm* eo din, « chaud est à-moi » : J'ai chaud.
Press a zo warnoc'h *da c'houzoud*?, « hâte est sur-vous de savoir? » : Vous avez hâte de le savoir?
Eus pelec'h e teu ar vioù a zo ganeoc'h *en ho paner?*, « d'où *e* vient œufs a est avec-vous dans votre panier ? » : D'où viennent les oeufs que vous avez dans votre panier?

3.3.2. « Avoir » en russe.

Je passe à la partie la plus récente de mon parcours ; je travaille en ce moment sur « avoir » en russe, là aussi beaucoup plus complexe que l'analyse de Benvéniste/Freeze/Kayne le laisse supposer. De façon intéressante, des *critères aspectuo-temporels* entrent en jeu dans la répartition des rôles entre les structures qui traduisent « avoir ». Je présente quelques conclusions auxquelles je suis arrivé.

On voit bien qu'une des questions auxquelles il faut répondre dans tout traitement de *be* et *have* verbes ou auxiliaires est : ces deux items sont-ils des éléments lexicaux (sélectionnant des arguments) ou fonctionnels (les *épels* de têtes fonctionnelles)? En russe, à côté des structures, archi-rebattues dans la littérature, qui semblent avoir privilégié l'option fonctionnelle « minimale » (copule généralement omise pour « être », tour existentiel-locatif utilisant la copule au paradigme largement défectif pour « avoir »), un grand usage est fait de verbes lexicaux « être » (*javljat'sja*) et « avoir » (*imet'*), sélectionnant, comme n'importe quel verbe, des compléments, à l'instrumental pour le premier, à l'accusatif pour le second, et connaissant l'appariement aspectuel. Quant à la question des auxiliaires, elle ne se pose même pas.

Depuis Isačenko 1974, le russe est presque unanimement considéré comme une langue de type « être »; le tour existentiel-possessif *u menja jest' X* (« chez-moi est X », que j'abrège dorénavant en *u… jest'* [39]), très étudié, a rejeté dans la marginalité (de l'analyse linguistique, s'entend) un vrai verbe « avoir », *imet'*, qui n'a aucun lien dérivationnel avec le verbe « être » (*byt'*), et qui pourtant est la seule forme possible dans certains

[39] La préposition *u* est suivie du SN « possesseur » au génitif.

contextes syntaxiques. Le peu d'attention qu'il a reçu a perpétué le mythe du russe comme langue sans verbe « avoir ». Je tente de montrer que loin d'être marginale, l'alternance entre les deux constructions découle du statut morphosyntaxique (vrai verbe / tour statif avec verbes existentiel) de *imet'* vs. *u… jest'*. Pour être exact, il faudrait ajouter un troisième cas, celui où, au présent seulement, la copule *jest'* est omise (je l'abrégerai en *u…Ø*). Le russe a donc trois façons de « traduire » avoir, trois façons d'énoncer « j'ai des enfants » :

111)
a- *U menja*GEN *jest' deti*NOM : à-moi est enfants.
b- *U menja*GEN *deti*NOM : à-moi enfants.
c- *Ja*NOM *imeju detej*ACC : j'ai enfants.

La toute première observation est que la question de l'assignation du cas n'est pas la même dans ces structures : *u…jest'* (et *u…Ø)* assigne le cas *nominatif* à l'entité possédée, le possesseur étant au génitif ; le verbe *imet'* se comporte comme n'importe quel verbe transitif : il assigne le cas nominatif au sujet, le possesseur, et le cas *accusatif* à l'objet possédé ; comme E. Ritter et S. Rosen le maintiennent pour *have*, s'inspirant de la théorie des proto-rôles de D. Dowty (1991), le sujet au nominatif correspond au proto-agent, qui est dans ce cas un initiateur, c'est-à-dire l'argument qui actualise l'événement (*effecting the event*) ; l'accusatif est au contraire associé au prototype du proto-patient, l' « affecté » (*affecting the event*). *Imet'* a effectivement des emplois quasi-dynamiques et de vrai verbe, mais à la lecture forcément générique, que *u…jest'* n'a pas (cf. ci-dessous). La tournure *u…jest'*, quant à elle, se présente comme une structure existentielle-locative (C. Chvany 1976) dont la structure est identique à celle que l'on trouve dans les énoncés locatifs du type *Jest' doktor*NOM *v gorode* (« Est docteur dans ville » → « Il y a un docteur dans la ville ») : selon A. Timberlake (1986), J. Nichols (1981), le nominatif du référent dénote une propriété stable du référent, appréhendé hors changement, un vrai statif, en somme. Voyons les données significatives (et complexes) que je résume en 1), 2), 3) et 4):

1) La nature *existentielle-locative du tour prépositionnel* est nette dans les cas où deux interprétations sont disponibles : la possession en 112a, i), dominante, et l'existentiel pur en 112a, ii). Dans *u…jest'*, *u Ivana* a toutes les caractéristiques d'un sujet : les données liées à la réflexivisation le montrent (112b) ; les phrases 112c) et d) exemplifient le tour

u…Ø : on le trouve dans les cas de possession inaliénable, que le possesseur soit animé (d) ou non (c), en particulier dans les cas où l'élément possédé fait l'objet d'une modification. La généralisation est que *jest'* est omis dès que l'assertion de possession dont il est le marqueur devient inutile (pour C. Chvany, l'absence de *jest'* est le signe d'une présupposition d'existence d'un des NPs[40]).

112)
a- U Ivana *jest' samovar* : i) Ivan a un samovar ; ii) il y a un samovar chez Ivan.
b- U Ivana *byli den'gi s soboj* : Ivan a de l'argent avec soi. (« Chez-Ivan était argent avec soi »)
c- *Jaščik* u stola *vydvižnoj* : Cette table a un tiroir amovible. (« Tiroir chez-table amovible »)
d- U nego *noven'kaja mašina :* il a une nouvelle voiture. (« Chez-lui nouvelle voiture »)

2) D'autre part, la construction *u* + NPGEN est très productive dans des emplois qui dépassent la possession et « avoir ». Un fait marquant (C. Chvany, I. Mikaelian) est que *u*, en tant que préposition spatiale, a une valeur adessive, « près de » (113a), mais, employé avec un animé humain, il n'a jamais cette valeur : 113b) ne peut pas signifier qu'une table se trouve près de Pierre, mais que « chez lui » il y a une table. Les fonctions syntaxiques et les valeurs sémantiques associées de *u* + NPGEN sont très variées : souvent la construction permet d'ajouter un argument supplémentaire de type « possesseur externe » (I. Mikaelian) au verbe (c). Avec de nombreux verbes de type transmission, *u* + NPGEN marque l'argument bénéficiaire ou détrimentaire (d) : se pose alors la question du choix possible avec le *datif*.

113)
a- U steny *stoit stol* : près de la porte il y a une table. (« près de porte se-tient table »)
b- U Peti *stoit stol* : Chez Petia il y a une table. (et non : « près de Petia se-tient table)
c- U nego *slomana noga* (« Chez-lui cassée jambe ») : Il a une jambe cassée / *He has a broken leg.*

[40] A.Timberlake (2004) écrit:
« *Jest'* is appropriate when the import of the utterance is whether or not any token of a type exists at all. (313)
Jest' is omitted when it is already presumed that something from a general type exists, and the communicative concern is with the existence of one particular variety of the type. » (313)
Voir également les travaux de D. Paillard (1984).

d- *On vzjal / ukral / poprosil* u menja *deneg* : Il m'a emprunté / m'a volé / m'a demandé de l'argent. (« … a pris/volé/demandé chez-moi argent »)

Ces données confirment l'analyse développée ci-dessus pour *have* : en russe, **X** dans « avoir » lexical de possession est non pas la copule (*jest'*) mais bien la préposition *u* (+ NPGEN), très proche du datif. Pour C. Chvany (1976), *u* + NPGEN est en structure profonde un objet indirect, tout comme le datif ; *u Ivana jest' samovar*, « chez-Ivan est samovar » a la D-structure suivante :

S NP VP [V *jest'* [NP1 *samovar* NP2 *Ivan* → *U Ivana*]]

L'auteur s'appuie sur les alternances suivantes:

114)
a- Ivanu *dali den'gi* : On a donné de l'argent à Ivan. (« à-IvanDAT ils-ont-donné argent »)
b- U Ivana *jest' den'gi* : Ivan a de l'argent. (« Chez-Ivan est argent »)

115)
a- Ivanu *svjazali ruki* : On a lié les mains à Ivan. (« à-IvanDAT ils-ont-lié mains »)
b- U Ivana *svjazany ruki* : Ivan a les mains liées. (« chez-Ivan liées mains »)

La différence entre *u* + NPGEN et le datif tient à une opposition de type statitivité pour le premier, mouvement, directionnalité pour le datif (*rest* vs. *motion* selon C. Chvany).

Le lien avec *have* se révèle ici, en particulier dans la difficulté à assigner un rôle-Θ stable à *u* + NPGEN. I. Mikaelian (2005), qui a étudié cette construction en détail, utilise la métaphore de la sphère personnelle et non de la stricte possession qui n'en constitue qu'un cas particulier ; pour elle, *u* + NPGEN s'est grammaticalisé (de préférence avec) avec les animés humains et la tournure dénote « …*a personal sphere within which something is located or something happens* ». (Mikaelian 2005 :1) La forme prépositionnelle (contrairement à l'anglais *have*, verbal) et sa compositionnalité (préposition *u* + personne) explique la grande variété de possibilités sémantiques et syntaxiques qui lui sont associées ; *u* + NPGEN a le statut de ce qu'elle appelle *a world-creative operator* : « *It places a situation within the Personal Sphere of an individual and presents this situation as taking place within the scope of this operator.* » (*ibid.* :2)

J'en arrive aux données concernant le verbe avoir, *imet'*.

3) Son étymologie offre des indices intéressants : en vieux russe (hérité du vieux-slave), il existait deux séries de formes reliées: *imam / imeti* d'un côté, au sens statif (« avoir à disposition, être dans tel état, considérer »), et *imati / emlju*, au sens dynamique (« prendre, attraper »)[41]. Le dictionnaire historico-étymologique de Tchernyx donne l'explication suivante : les deux formes avaient pour base des formations aoristiques. Leur sens peut s'expliquer ainsi : « ce que j'ai pris (*emlju*), maintenant je l'ai, j'en dispose (*imeju*) ». En russe moderne, il ne reste comme verbe autonome que le verbe *imet'* (*imeju, imeeš'*, etc), mais la racine *–jati* (< *imati*) se retrouve dans des composés très nombreux : *vzjat'* (« prendre, emporter »), *prinjat'* (« prendre », une douche, une décision…), *snjat'* (« enlever »), etc… Ces données historiques montrent que le verbe *imet'* du russe contemporain a une étymologie très proche de *have* en anglais : il est issu d'un verbe signifiant « saisir », puis « garder, tenir » (*hold*).

C'est avant tout la structure et l'assignation des cas correspondants qui distingue *imet'* de l'autre tournure :

> 116) *Nesmotrja na to, čto v ostroge den'gi byli takoju dragocennostju, oni nikogda ne zalëživalis'* u ščastlivica*, ix* imejuščego : En dépit du fait que dans la colonie [pénitentiaire] l'argent était une valeur si rare, le chanceux qui en avait ne le gardait jamais bien longtemps. (exemple de Dostoïevski)

Ce que dit le russe est littéralement : « … il [l'argent] jamais ne restait *chez chanceux* (*u* + NPGEN), l'*ayant* (*imet'*). » *Imet'* n'a comme sujet que le possesseur. C'est ce qui fait dire à A. Timberlake qu'*imet'* ne peut être employé avec un nom concret que si la possession est vue comme une *propriété du sujet*. Au-delà des contraintes (sémantiques, stylistiques) que je vais évoquer, je cite I. Mikaelian, qui admet l'hypothèse suivante :

> « *I claim that this constraint is directly linked to the aspectual properties of the verb, that is, the impossibility for* imet' *to refer to a concrete current situation*:
> *U nego portfel' (v ruke)* vs. * *on imejet portfel' (v ruke)*.
> Chez-lui portefeuille (dans main) *vs*. il a portefeuille (dans main) » (Mikaelian 2005 :217)

Cette particularité de nature *aspectuelle* ne pouvait que m'interpeller. Dans les exemples suivants *imet'* est agrammatical car les phrases énoncent des situations concrètes, actualisées en T0, un fait déjà noté par Ju. Apresjan :

[41] Formes apparentées au vieil-irlandais *em*, et au latin *emo* (« prendre, recevoir »), *emere* (« acheter »).

117) *Ty eë srazu uznaješ :* u neë *norkovaja šuba* : Tu la reconnaîtras immédiatement : elle a un manteau de vison.
118) *Ostorožno !* U nego *pistolet*: Attention! Il a un pistolet.
119) *Propustite eë :* u neë *rebënok* : Laissez-la passer : elle a un enfant.
120) *Ja ne mogu uexat' :* u menja *deti* : je ne peux pas partir: j'ai des enfants (= j'ai des enfants à m'occuper).
121) U nego *gripp*: il a la grippe.

Le verbe *jest'* est omis dans tous ces cas ; I. Mikalian note l'emploi obligatoire de cette tournure *u…Ø* dans les cas de :

- proximité physique, avec contrôle ou accès du possesseur sur l'objet possédé;
- présence d'un observateur (le locuteur) ;
- une situation déjà connue, rendant l'assertion de possession inutile, et qui sert d'explication à une situation concrète (C. Chvany 1996 : *sign of a presupposed existence*).
- un état passager. (*ibid*. :217)

Imet' est fortement agrammatical dans tous ces cas (117-121). Selon I. Mikaelian, il est une variante possible dans des situations non concrètes, non limitées temporellement ou spatialement. Il permet d'encoder des relations de possessions plus abstraites (122), et surtout, avec un nom concret, de renvoyer à une possession vue comme une propriété du sujet (123) ; 124) propose une liste non exhaustive des NP objets directs de *imet'* dans des constructions fixes: tous sont à la fois abstraits et/ou récapitulent un procès générique ; 125) et 126) illustrent une extension dans des emplois dynamiques du verbe *imet'*, qui sert souvent à exprimer une situation complexe ; enfin, selon C. Chvany, *imet'* n'a pas de projection locative disponible dans sa D-structure, ce qui exclut fortement 128) et 129) ; *imet'* est bien un verbe assignateur de cas accusatif normal :

122) *Etot glagol* imeet *tri valentnosti* : ce verbe a trois valences.
123) *Etot bol'noj* imeet *neskol'ko tjažëlyx zabolevanij* : ce malade a quelques affections chroniques graves.
124) Imet' *uspex, delo s kem-to, vlijanie, mesto, pravo, ponjatie* : avoir du succès, affaire à quelqu'un, de l'influence, lieu, le droit, idée…

125) *I vot v bol'nicu priezžajet syn. Do ètogo ja ot nego polgoda ne tol'ko posylok, no i pisem ne* imel: Et voilà que le fil arrive à l'hôpital. Avant cela je n'avais rien eu de lui, pas de colis, encore moins de lettres. (*hadn't received*).
126) - *Vse kričali "Svobodu!". A čto my ot ètogo* imeem*: vzvinčennyje ceny, pustye prilavki, spekuljaciju…* : Tous criaient, « Liberté !". Et qu'est-ce qu'on en

tire, nous, de la liberté: des prix à la hausse, des magasins vides, la spéculation… (*what have we got…*)

127) U Ivana jest' *svoja mašina v garaže* : Ivan a sa voiture dans le garage. (« chez-Ivan est sa voiture dans garage »)
128) **Ivan* imeet *svoju mašinu v garaže.* (« Ivan a sa voiture dans garage »)
129) **Garaž* imeet *mašinu.* (« garage a voiture »)

La généralisation est qu'*imet'* ne peut pas dénoter une situation actuelle, assigne le cas accusatif à l'entité possédée et est lié à l'énonciation de propriétés du sujet hors localisation. Toutes ces propriétés me semblent condensées dans ce superbe exemple, entendu récemment à la radio (08/08/2008), qui évoque une des causes de l'intervention militaire russe en Ossétie du Sud :

130) *Podavljajuščee bol'šinstvo žitelej Južnoj Ossetii*NOM imejut *rossijskie pasporta*ACC. *To jest' oni graždane Russkoj federacii* : La grande majorité des habitants d'Ossétie du Sud ont des passeports russes. C'est-à-dire, ils sont citoyens de la Fédération de Russie.

131) *Fakt ostaëtsja faktom : pasporta*NOM u *podavljajuščego bol'šinstva graždan Južnoj Ossetii*GEN jest' : « Le fait demeure : passeports chez grande majorité des citoyens d'O. du Sud est ». (Le fait demeure : des passeports, une majorité des citoyens d'O. du Sud en ont un ».

La phrase 130), avec le verbe *imet'*, énonce une caractéristique des citoyens d'Ossétie du Sud (nominatif) : ils ont des passeports (accusatif), le débat porte sur les citoyens ; dans 131), il est question cette fois-ci des passeports (nominatif) qui ont été délivrés de façon inconsidérée par le pouvoir russe à l'attention des citoyens (génitif). Le russe a ici un choix morphosyntaxique (vrai verbe ; tour existentiel-locatif, et cas associés) que le français ou l'anglais n'ont pas.

4) Enfin, des contraintes *configurationnelles* fortes déterminent l'emploi de *imet'* : la construction utilisant *jest'* est défective, elle n'a pas de formes possessives non finies ; ainsi, aux formes d'infinitif (132, 133), particulièrement lorsque le sujet possesseur est non explicite, aux formes de gérondif (134) et de participe, *imet'* est souvent obligatoire, et gagne du terrain dans la langue moderne, selon I. Mikaelian ; une différence intéressante apparaît entre 135) et 136) : la construction avec *byt'* peut être utilisée pour souligner la « non-contrôlabilité » de la situation. 135) sera prononcé par quelqu'un dont les chances d'avoir des enfants sont empêchées par des circonstances extérieures à sa

volonté ; 136) est neutre, dit par quelqu'un qui souhaite devenir parent. Dans tous ces cas, la contrainte sémantique relevée plus haut est maintenue : l'infinitif ou le gérondif ne dénotent pas une situation concrète actuelle.

> 132) *Po starym ponjatijam « vor » ne dolžen voobšče* imet' *ni sem'ju, ni sobstvennosti* : Selon les conceptions anciennes, un voleur ne doit en général avoir ni de famille ni de biens.
> 133) *Nel'zja byt' liderom i ne* imet' *svoej komandy*: On ne peut pas être un leader et ne pas avoir son équipe.
> 134) *Poroj ne* imeja *deneg, on prosto zaxodil poglazet' na neë* : N'ayant pas souvent d'argent, il passait simplement chez elle pour la contempler.
>
> 135) *Ja xoču, čtoby* u menja byli *deti !* : Comme j'aimerais avoir des enfants!
> 136) *Ja xoču* imet' *detej* : Je veux avoir des enfants.

Les derniers cas qui favorisent *imet'* sont également configurationnels : lorsque « avoir » est coordonné avec un autre verbe (137), lorsque le sujet reste générique ou indéfini non explicite (138), et lorsque le NP en position sujet est trop long (139) :

> 137) *On žil odinoko i ne* imel *druzej*: Il vivait seul et n'avait pas d'amis.
> 138) *Smešno, u nas èto diko skazat', a v Agabare po pjat' žën* imejut : C'est drôle, pour nous c'est inconcevable, mais à Agabar ils [les hommes] ont jusqu'à cinq épouses.
> 139) *Samyj nizkoroslyj čelovek v Anglii Majkl Ballan* imeet *brata-blizneca rostom 175sm*: L'homme qui a la plus petite taille en Angleterre, Mike Ballan, a un frère jumeau qui mesure 1m75.

En résumé, les principes qui régulent l'alternance entre *u…jest, u…Ø* et *imet'* sont de nature différente :

- Des données morphosyntaxiques premières entrent en jeu : *u…jest'* et *u…Ø* sont des tours *statifs* (*u* préposition + NP au nominatif) ; le nominatif indique que l'argument est conceptualisé hors changement en russe, et l'objet possédé (stabilisé) est attribué à un possesseur (*u*). Le verbe *imet'* assigne le cas accusatif à l'objet possédé : le possesseur est cette fois-ci l'élément stabilisé (nominatif, conçu hors changement), et l'objet possédé est à l'accusatif (élément potentiellement affecté). Les propriétés sémantiques attachées aux différentes formes d' « avoir » découlent de cette répartition des cas : existence de possession permanente ou transitoire *vs*. propriété explicite du sujet.

- La tournure *u* + NPGEN existe indépendamment de « avoir », elle est très proche du datif ; *u* + NPGEN marque un rattachement à la sphère du sujet dans toutes les configurations dans lesquelles il apparaît, qui dépassent la question d' « avoir »;
- Un critère aspectuo-temporel entre en jeu : *imet'* est impossible dans une situation actuelle et concrète (*concrete current situation*), *u…Ø* est préféré dans ce cas, sans la copule *jest'*, car la problématique ne concerne plus l'existence d'une entité ; du coup, *imet'* s'étend dans des cas de situations événementiellement complexes et dynamiques, mais toujours génériques ;
- Il faut prendre en compte un critère configurationnel: *imet'* est souvent la seule possibilité dans certaines configurations syntaxiques (coordination, gérondif, participe, infinitif, etc.), qui rendent impossible la tournure *u…jest'*.

Au total, il y a là un faisceau de paramètres qui expliquent « avoir » en russe et qui rendent une comparaison terme à terme (*have* / *u menja jest'* vs. *imet'*) difficile: les paramètres qui permettent de définir *imet'* sont morphosyntaxiques (assignation de cas), syntaxiques dispositionnels, sémantiques (aspectuo-temporels), pragmatiques (*imet'* est plus apte à exprimer une situation générique dynamique). Je ferai en conclusion la même remarque que j'avais proposée au chapitre 1 concernant l'explication théorique du PPF : il est indispensable de mobiliser plusieurs « modules » explicatifs ; un invariant unique de type valeur fondamentale ne suffit pas, tout (méta-)opérateur cohabite nécessairement avec d'autres opérateurs au sein du sous-système considéré de la langue et ne trouve sa valeur que replacé dans le système où il cohabitent avec d'autres opérateurs.

Ce passage par le russe et ses différentes traductions de « avoir » me permettent de revenir à l'anglais. La dernière étape consiste à montrer que pour l'anglais et le PPF, *have* dans *have V-en* n'a rien à voir avec *have* verbe plein. Je penche intuitivement vers l'analyse du PPF de McCoard en terme de présent étendu (*Extended Now*) comme valeur abstraite minimale de *have V-en*. Pour cela, il faut accepter l'idée que *have* plein et *have* auxiliaire sont deux mots séparés en AC, ce qui ne signifie pas qu'ils n'ont pas été reliés dans des états antérieurs de la langue. Je suis arrivé à cette conception de l'invariant différentiel (G. Girard 1996) à la suite de mes travaux sur *begin V-ing*, sur la comparaison entre *do* et *ober* en breton (article 7) et sur la polyfonctionnalité des conjonctions de coordination en breton et en russe (article 8). Je consacrerai le chapitre suivant à une analyse renouvelée du PPF anglais. Je termine ce chapitre-ci par une

analyse qui me semble être intuitivement juste, celle de J. Guéron sur *have*, qui considère que celui-ci est un élément double, spatial et temporel. Je pense que la piste temporelle pour *have* auxiliaire est la seule possible au vu de l'évolution de l'AM vers l'AC.

3.3.3. Have *spatial et temporel.*

L'originalité de l'analyse de J. Guéron (1995) consiste à reconnaître que la phrase *John has a book* comprend *deux positions* pour le sujet : une position de sujet spatial (Spec LocP) et temporelle (Spec TP) ; le sujet John est généré dans SpecLocP (il sature le rôle externe de *have* loc) puis remonte à Spec TP. Le sujet est donc localisé dans le domaine spatial. (« *a book is included in a space physically defined by John* », Guéron 1995 :195; ceci rejoint la notion de rattachement à la sphère personnelle du sujet des énonciativistes), mais il est aussi localisé dans le domaine temporel: il est « contrôleur temporel » de la situation spatiale : « *John is maintaining the spatial situation* '*John have a book*' *over the present time interval*. » (*ibid.* :196)

L'auxiliaire *have* marque aussi l'inclusion d'une cible dans un lieu. La cible est cette fois-ci la situation résultante que dénote *V-en*. Cette cible n'est pas concrète, ce n'est pas un objet comme dans *have* possessif : « *The location is the* temporal interval *which T denotes*. » (*ibid.* :200, je souligne). L'inclusion n'est donc plus spatiale (*John has a book*), mais temporelle (effet de « passé dans le présent » typique du *present perfect*) : *John has read the book*. La structure participiale ne contient ni AGR ni T, n'a pas de sujet contrôleur (T-subject). John est simplement argument bénéfactif, il n'a aucune extension spatiale car le DP participial (*-en [read the book]*) dénote le dernier sous-événement de l'événement [*read the book*], et non pas un espace.

Les deux idées cruciales sur « avoir »/*have* que je retiens pour le moment sont celles-ci :

- *Have* lexical et *have* auxiliaire partagent peut-être un mouvement cognitif similaire (rattachement d'un X à la sphère du sujet), mais à moins d'un saut de l'esprit considérable, on ne peut pas directement assimiler un objet, entité spatiale (*a book*) à un sous-événement (*read a book*), qui sont deux entités bien différentes. *Have* auxiliaire a comme arguments des moments et des situations (*times and situations*) tandis que *have* verbe a comme argument des objets et des

êtres humains (*objects and human beings*). L'emploi de *have* comme auxiliaire du parfait est d'ailleurs marginal : totalement inexistant en russe comme auxiliaire, le tchèque ou le bulgare, qui ont bel et bien un parfait périphrastique et un verbe « avoir » bien plus grammaticalisé que le russe *imet'*, utilisent néanmoins seulement le verbe « être » pour le parfait.

- Ce que dit J. Guéron est que la raison d'être de *have* dans le parfait a une motivation *temporelle*, *have* « maintient la durée » de l'événement *read the book*. C'est peut-être là la solution au problème : ce qui est retenu dans *have* auxiliaire serait un trait d'*Aktionsart* [+ étendu] de *have*, idée que j'ai défendue dans un article récent (article 3). J'y reviens au chapitre suivant.

Cette conclusion est la bienvenue car elle est en accord avec les principes aspectuels que j'ai fait émerger dans mon ouvrage 2: fondamentalement, l'aspect (sémantique, événementiel) est une transformation du spatial en temporel, une translation de l'événementiellement complexe (VP) en un point, qui est celui de l'instant d'énonciation. (T0).

3.4. Conclusion.

Les points soulevés dans ce chapitre 2 permettent de cerner la façon dont j'envisage ma pratique linguistique sur mon domaine de recherche, qui est le verbe, l'événement et l'aspect (*Aktionsart* et « point de vue ») :

- Le lecteur aura compris que je privilégie les *modèles d'interface*, qui est ce vers quoi tendent la plupart des modèles existants : la complexité syntaxique doit refléter la complexité sémantique perçue des objets étudiés ; en grammaire générative dans les domaines du verbe et de l'aspect, chaque projection fonctionnelle doit être interprétable, tout mouvement doit être motivé par la nécessité d'*interprétabilité* d'un ou de plusieurs traits morphologiques. Ainsi l'arborescence s'est-elle considérablement enrichie de projections fonctionnelles, *v*P, VP pour le domaine de la construction événementielle (*First Phase Syntax* chez G. Ramchand, fortement influencée par la *l-syntax* de K. Hayle et S. Keyser), TP/CP pour l'interprétation temporelle au niveau de la phrase (l' « aspect point de vue »), chez J. Guéron par exemple. Je dois donc dans le chapitre suivant

expliquer la représentation syntaxique du temps telle qu'elle est admise à présent: elle doit beaucoup aux représentations logico-discursives (de la sémantique des modèles) du temps linguistique.

Du côté de la *structure de l'événement* (*event structure*), à laquelle mon ouvrage 2 est entièrement consacré, les intuitions et les pratiques sont les mêmes : à l'énonciation de rôles-Θ individuels pour le verbe a succédé la recherche de *proto-rôles* assignables en vertu de principes d'interfaçage (*mapping*) plus abstraits : c'est la direction prise par T. Hoekstra, R. Mulder pour la version générative, C. Tenny (les rôles aspectuels), B. Levin et M. R. Hovav (les prédicats primitifs, *semantic templates*), pour les approches de type sémantique lexicale (voir en particulier les chapitres 4 et 6 de mon ouvrage 2).

- Ma conception de l'*invariant* a considérablement évolué depuis mes travaux de thèse (chapitre 1) : s'il existe, il n'est pas une simple désignation, aussi abstraite soit-elle, mais est plutôt un « potentiel de variation » (terme emprunté à D. Paillard et J.-J. Franckel) qu'une valeur fondamentale. Ainsi, la seule fonction abstraite que l'on puisse reconnaître à *–ing* en anglais est le fait qu'il s'agit d'*un opérateur liant* la structure interne du VP/ *v*P à un domaine plus haut d'interprétation, différent selon la théorie dont les chercheurs se réclament (soit le temps, TP/CP pour les syntacticiens, soit une antériorité déictique ou anaphorique pour les énonciativistes). En tout cas, ce type d'*archi-invariant*, qui est plus un programme de sens qu'une valeur fondamentale, explique à la fois que plusieurs effets soit constatés (voir les effets discursifs liés à *begin V-ing* plus haut) et que d'autres opérateurs construisent des effets parfois très proches (*begin to V*). La notion même d'invariant pose au fond problème : elle suppose que la référence d'un élément linguistique (lexical ou fonctionnel) existe presque indépendamment de la langue, et donc que celle-ci se résume à une machine à encoder cette référence. Le lecteur aura constaté que je me suis très peu référé aux modèles cognitifs, même si je les ai explorés dans le domaine des événements et des préverbes russes (voir ouvrage 2, chapitres 5 et 6). La découverte des travaux de D. Paillard, K. Dobrušina (2001), sur les préfixes verbaux (préverbes) du russe a considérablement modifié ma conception de l'invariant : plutôt que de considérer que le préverbe russe a une fonction grammaticale invariante unique (un rôle d'*Aktionsart* qui conduit au rôle de perfectivation d'une base verbale imperfective), j'ai intégré l'idée que le préverbe conserve un *sens* dans toutes les configurations dans lesquels il apparaît, mais que ce sens ne se donne pas au travers d'une représentation brute, d'une désignation simple, mais qu'il est une représentation

métatextuelle, extraite de toutes les réalisations co-textuelles dans lesquelles il figure. Dans mon article 9, j'explore la possibilité de traiter des préverbes russe à la lumière des théories (anglo-saxonnes) d'interface mentionnées ci-dessus (proto-rôle aspectuel de « Mesure », notamment), mais cela même était excessif dans le sens où j'assignais une valeur aspectuelle unique et stable aux préverbes, ce que je ne crois plus.

- La *théorie des Formes Schématiques* (J.-J. Franckel, D. Paillard, K. Dobrušina, S. de Vogüe) m'a fait changer d'optique : je pense que la langue construit non pas une référence stable et donnée d'avance, préexistant à l'instanciation dans le discours des signes linguistiques, mais elle construit des *valeurs référentielles* (J.-J. Franckel). Le terme de « valeur » nous renvoie à F. de Saussure, à l'idée que le signe linguistique est pris dans un réseau d'autres signes qui cohabitent dans le système entier de la langue (je pense avoir démontré dans ce chapitre la nécessité absolue de prendre en compte l'entier du système dans l'élucidation de tel ou tel élément) ; le terme de « référentiel » suggère que le sens se construit, que la langue est un système de re-présentation de la référence, système qui se rejoue d'une langue à l'autre, et même d'une unité lexicale à une autre dans une même langue. C'est là le mouvement général de la second partie de mon ouvrage 2 : l'aspect sémantique des unités verbales (au sens de Z. Vendler) est un phénomène interprétatif, et une réelle typologie des verbes se résout *in fine* à une étude détaillée de la façon dont chaque langue construit la représentation d'un événement (une *eventuality* selon E. Bach) ; malgré les tentatives tout à fait passionnantes de réduire les classes de verbes à des différences grammaticales au moyen de patrons en nombre aussi limité que possible (voir le chapitre 6 de l'ouvrage 2), je crois au final que chaque unité lexicale est une unité singulière et unique. Mes deux derniers articles en date (articles 10 et 11), consacré pour le premier à la façon dont se construit un événement de type « casser » en anglais et en russe (*break* vs *bit'*), et à la grammaire revisitée de *break* et de *hit* pour le second, atteste de mon changement de point de vue. L'énonciation de Formes Schématiques, sur laquelle je ne m'étendrai pas ici puisque mon ouvrage 2 y accorde une grande place, inclut plusieurs modules, plusieurs niveaux, dont celui de la *pragmatique*, qui est une partie constitutive du sens des éléments linguistiques. C'est ce que je vais tenter de montrer dans le chapitre suivant, en reprenant l'analyse du PPF dans ma recherche actuelle, qui est tout à fait susceptible de se modifier encore à l'avenir.

CHAPITRE 3 : Evénement/ aspect sémantique et temps / aspect grammatical.

Comme l'introduction à mon ouvrage 2 l'explicite, en fait cet ouvrage devait porter sur l'aspect grammatical ; mais mes lectures m'ont persuadé qu'il fallait d'abord explorer en détail l'autre composant aspectuel, l'aspect sémantique ou *Aktionsart* des VPs. Ce dernier chapitre du document de synthèse va donc être mené en deux temps : après avoir résumé l'essence de mes analyses contenues dans l'ouvrage 2, chapitre par chapitre, je vais exposer dans les grandes lignes la façon dont je conçois à présent l'autre composant de l'aspect grammatical, en particulier le PPF. Ainsi, ce dernier chapitre illustrera, à partir de ce domaine précis de recherche, mon parcours effectué depuis la thèse.

J'admets à présent l'idée qu'il faut rapporter le matériau utilisé dans l'objet linguistique PPF (*have V-en*) à l'ensemble du système de l'anglais dans le domaine concerné, à savoir, l'expression de la *représentation des événements* et du *temps linguistique*. Plutôt que de partir des emplois non directement temporels comme je le faisais dans ma thèse (chapitre 1), et dégagé de la necessité de voir dans *have* auxiliaire une extension de *have* verbe plein, je choisis maintenant de partir des emplois temporels, mais cela n'est possible qu'à une condition : étudier les *principes de réalisation linguistique du temps*. Mon modèle initial n'apportait aucune réponse à cette question; encore une fois, un *élargissement* s'est avéré indispensable. Le fait qui ressort est qu'il est essentiel de séparer les domaines, pour la représentation desquels l'arborescence générative se révèle utile : VP/*v*P est le domaine de la construction linguistique des événements, CP/TP est le domaine de l'insertion de ces « *eventualities* » dans le temps du discours. Je fais l'hypothèse que le PPF peut être élucidé au croisement de ces deux domaines.

Le plan de ce chapitre sera le suivant :

1) Je résume pour commencer la façon dont je conçois l'*aspect sémantique*, devenu *structure de l'événement* (*event structure*) des verbes et VPs dans la littérature récente. Je crois avoir montré dans mon ouvrage 2 qu'en fait cette question se résume à une étude des *unités lexicales*, irréductiblement uniques et singulières (ce qui n'empêche pas que des regroupements soient possibles), et que les notions invoquées comme notions d'interface (télicité/atélicité, quantisation/cumulativité, culmination/non culmination, etc.) ne sont pas en fait attachées aux VPs mais dépendent des éléments co-textuels, sont donc des *épiphénomènes*.

2) Dans une seconde section, je présenterai ce que l'exploration des modèles de *sémantique formelle* et des *représentations topologiques* (W. Klein, H. Demirdache et M. Uribe-Etxeberria) *et syntaxiques* (M. Enç, J. Guéron, A. Giorgi et F. Pianesi) *du temps linguistique* m'ont appris sur la nature de celui-ci et de ses rapports avec l'aspect, que je considère comme « parasitique » (le terme est de J. Guéron) au temps ;

3) C'est seulement muni de ces éléments que je pourrai défendre une lecture temporelle fondamentale de type *Extended Now* pour le PPF en m'appuyant sur l'analyse diachronique récente qui a vu la disparition de l'opposition *be/have* comme auxiliaire du PPF au profit du seul *have* ;

4) Enfin, je pourrai proposer les jalons d'une analyse renouvelée de *have V-en*, en intégrant la dimension pragmatique comme élément indispensable à une sémantique du PPF. Cette dernière section résumera ma conception de la pratique linguistique appliquée à mon domaine de recherche aujourd'hui et les extensions à venir.

1. Aspect sémantique et événements.

Mon ouvrage, commencé il y a deux ans après des lectures intensives et une remise en cause profonde de ma pratique linguistique antérieure, devait traiter assez rapidement des questions liées à l'aspect sémantique (*situation aspect*, selon C. Smith 1991) et arriver à une élucidation de l'autre composant, l'aspect grammatical (*viewpoint aspect*), où il serait largement question de *have V-en* et de *be V-ing*. C'était un *a priori* considérable : le domaine de l'aspect sémantique (que j'abrège en AsS) est en fait foisonnant et passionnant et indispensable à la compréhension de l'autre composant, l' « aspect point de vue » (AspdV). Je n'entre pas dans les détails ici, ayant joint un résumé détaillé de l'ouvrage 2 dans le document « Présentation analytique des travaux présentés », mais je retrace les grandes étapes de ma réflexion et les conclusions auxquelles je suis arrivé, avec une évaluation critique, quelques mois après l'achèvement de l'ouvrage.

Dans le chapitre 1, je suis parti des travaux d'Aristote, considéré comme le précurseur de cette classification des verbes en *types sémantique aspectuels* ; celui-ci se donnaît comme tâche de montrer les différents états de l'*ousia* (substance, essence, l' « étant ») ;

il croyait avoir identifié des types ontologiques, mais à y regarder de plus près, c'est en fait les verbes de sa propre langue (le grec ancien) qu'il classait et commentait. C'est dans cette tradition que G. Ryle (1949), A. Kenny (1963) et surtout *Z.Vendler* (1957) ont entrepris de classifier les verbes ; la classification de Z. Vendler des verbes et VPs en états, activités, accomplissements et achèvements, fait désormais partie du domaine commun. J'ai eu grand plaisir à lire Z. Vendler dans le texte (l'article *Verbs and Times*, mais également d'autres rassemblés dans un ouvrage *Linguistics and Philosophy* de 1967) et à le partager avec mes collègues du groupe Sésylia (en 2007, année où notre thème de recherche a été l'« événement »). En fait, j'y ai découvert un esprit enthousiasmé par les avancées de la linguistique de son temps (la linguistique transformationnelle), qui, arrivé au bout de *Verbs and Times*, reconnaît que sa classification connaît des zones floues, que certains verbes entrent mal dans les classes qu'il a identifiées en début d'article, en particulier les verbes qui l'intéressent en tant que philosophe (les verbes de perception).

Quoi qu'il en soit, Z. Vendler a fixé deux critères, sur un mode binaire, censés assurer le classement aspectuel sémantique des verbes : leur *schéma temporel* (ont-ils ou non la propriété subintervallique ? ont-ils une phase processuelle ou non ?) et la présence ou l'absence d'un *telos*, limite interne au-delà de laquelle l'action s'épuise. H. Garey (1957) popularise au même moment l'importance linguistique de la télicité comme principe de démarcation entre les types d'aspect, et contribuera à mettre de l'ordre dans le chaos terminologique autour des termes de perfectif et imperfectif (venus du slave), utilisés par certains tantôt pour décrire l'apport sémantique des verbes, tantôt pour décrire les temps de la phrase. Les *tests* vendlériens (déjà utilisés par A. Kenny auparavant) censés départager linguistiquement les types de verbes – *be V-ing*, les adverbiaux temporels *in / for x time*, la modalité radicale – sont devenus les piliers de toute classification fondée sur le temps comme paramètre essentiel. C'est surtout *D. Dowty* (1979) qui a popularisé les classes vendlériennes : l'auteur s'est ingénié, par la méthode des implications logico-formelles (*lexical entailments*) au moyen des *prédicats primitifs* qu'il empruntait aux sémanticiens génératives (CAUSE BECOME <*STATE*>), à faire dériver les classes vendlériennes les unes des autres, avec la classe des *états* comme la classe ontologiquement primitive ; un verbe d'accomplissement comme *write a letter*, par exemple, est décrit comme la survenance (CAUSE) d'un état final (BECOME <*STATE*>), avec le verbe fournissant la constante (*write a letter* signifie donc : « *cause a letter to become written* »). Cette façon de voir conduit inévitablement à reconnaître

qu'un opérateur comme le progressif, appliqué à ce prédicat, fournit un paradoxe apparemment insurmontable : si un prédicat d'accomplissement décrit la survenance d'un état final, comment expliquer que le même prédicat puisse être employé dans des cas où jamais aucune lettre ne sera écrite (*She was writing that letter but never got it written* est énonçable en anglais) ? Je discute longuement de ce *paradoxe du progressif* dans le post-scriptum de mon ouvrage 2.

Parallèlement, une autre tradition, entamée par D. Davidson (1967), utilise *l'événement* comme primitive : contestant que le *temps* soit fondateur comme l'élément permettant d'identifier un événement, Davidson postule que toute phrase dénotant un événement projette une variable *e* dont le verbe donne la constante, et que l'événement que décrit la phrase au final a le même statut ontologique que les *individus* et est donc linguistiquement manipulable comme eux. Cette façon de voir, ensuite appliquée à une classification sémantique des verbes par A. Mourelatos (1978) et surtout E. Bach (1981) et sa classe des « *eventualities* », va avoir un retentissement considérable, notamment dans les représentations syntaxiques et logicistes communément admises du temps linguistique (voir la section 2 ci-dessous). Une raison de ce succès est certainement due au fait que la classification vendlerienne, en particulier les tests, mêlaient trop le paramètre temps et le paramètre action humaine, une critique souvent formulée par H. Verkuyl (1989). J'ai développé cette façon de reconsidérer Z. Vendler, que je partage, en fin du chapitre 1.

Dans mon chapitre 2, je montre que les classifications qui ont été proposées du verbe *russe* par L. Ščerba (1931), puis par le grand aspectologue Ju. Maslov (1948), et d'autres auteurs comme T. Bulygina, O. Selivërstova (1980), E. Padučeva (1998), mettent aussi en avant l'importance des critères ontologiques, mais en prenant plus ouvertement en compte les propriétés proprement *linguistiques, morphosyntaxiques* du verbe russe. Dès 1931, L. Ščerba notait que toute une classe de prédicats, en apparence statiques, s'apparentent à des « actions » malgré tout, simplement parce qu'ils se présentent sous la forme de *verbes* (*belet'* : « être blanc » ; *pustovat'* : « être vide, déserté », etc.). La classe correspondant aux états de Z. Vendler est donc éclatée en plusieurs grands types dans les classifications russes (voir le schéma dans l'ouvrage 2 à la page 100), qui ont des propriétés différentes parce que certains sont des adjectifs, d'autres des verbes. L'autre remarque importante de cette comparaison anglais/russe est que du côté russe, le *paramètre agentivité/action humaine* est assumé totalement et non pas subsumé sous un

grand principe de type « schéma temporel » comme chez Z. Vendler ; par exemple, ce critère explique directement la valeur dite conative de l'imperfectif russe (« le sujet fait des efforts pour mener à bien telle action »), qui n'est disponible qu'avec des sujets animés humains ; je reprends un exemple du livre:

> 140) *Po utram ego dolgo* budila^{I} *mat', no ne mogla* razbudit'^{P} : Le matin, la mère essayait de le réveiller pendant longtemps, mais elle n'y arrivait pas [à le réveiller].
>
> 141) *Po utram ego* budili^{I} *paroxodnye gudki, * no* razbudit' ^{P} *ego udavalos' tol'ko otcu*: Le matin les sirènes des navires le réveillaient, mais seul le père parvenait à le réveiller.

Avec un sujet animé humain, dans 140), on constate l'alternance conative : le verbe imperfectif décrit les efforts déployés par la mère pour réveiller son enfant, et le verbe perfectif qui suit décrit le succès de l'entreprise. Cette alternance n'est pas possible avec un sujet inanimé comme « les sirènes des navires » dans 141) : le verbe imperfectif ne peut qu'indiquer ici le succès du réveil. Le seul paramètre qui ait changé entre des deux énoncés est celui du sujet plus ou moins animé, et non l'interprétation aspectuo-temporelle.

L'école anglo-saxonne russisante des années 1980 (R. Brecht, M. Flier, A. Timberlake), influencée directement par les travaux de Z. Vendler, a tenté d'adapter ses classes au russe, non sans difficulté, dans les termes mêmes d'A. Timberlake. Il est par exemple intéressant de constater que, face au comportement curieux de certains préfixes verbaux (comme *na-* et *po-* dits cumulatifs) qui, tout en rendant le verbe perfectif, ne le rendent pas télique ou quantisé pour autant, ces auteurs se soient vus obliger de rajouter à l'inventaire ontologique vendlérien d'autres classes, inédites, comme celle des *Consummations* (M. Flier 1985), verbes dénotant un degré « élevé » de consommation du procès sans *telos* apparent. Ces auteurs ont largement développé les principes d'un *aspect configurationnel*, qui repose sur une théorie de la *coercition* des types : le postulat est qu'en russe, l'aspect sémantique des prédicats, notamment exprimé par la préfixation verbale et la suffixation imperfectivante, ne se révèle pleinement qu'en interaction avec l'appariement grammatical. Les deux composants sont donc, dans les faits, mélangés.

Je poursuis au chapitre 3 de l'ouvrage avec une critique de la théorie de la *coercition* des types, qui considère par exemple que les opérateurs *have V-en* et *be V-ing* de

l'anglais (tout comme l'imperfectif russe) ont pour seule fonction de transformer un type de verbe en un autre type ; le progressif ajouté à n'importe quel verbe transforme celui-ci en « état progressif » (*progressive state* ; M. Moens et M. Steedman 1988, H. de Swart 1998) ; le parfait transforme tout verbe (tout prédicat lexical, devrais-je dire) auquel il s'applique en « état conséquent » (*consequent state*). Ce sont donc des opérateurs *stativisants* ; ceci n'est pas contre-intuitif si on se place au niveau de l'interprétation discursive (ce que j'ai montré dans ma propre recherche sur le PPF, cf. chapitre 1), mais cela pose des problèmes si le postulat est que ces opérateurs agissent au même niveau ontologique que celui auquel on assigne les classes de verbes. Ainsi, une proposition au progressif enchâssée, du type *Mary said that the man is walking towards her*, ne se comporte *pas* comme une proposition dont le verbe enchâssé est un vrai état, comme *Mary said that her sister is pregnant*; dans le second cas, une double lecture est possible (la grossesse est rapportée temporellement soit aux paroles passées de Mary, soit au moment présent), tandis que la première phrase avec le progressif ne laisse subsister que la seconde interprétation. La conclusion est que *walk* dans *is walking* reste dynamique malgré *be V-ing* et ne saurait être assimilé automatiquement à un état.

Pour le russe, de nombreux auteurs ont montré que l'imperfectif russe n'a pas non plus une unique fonction de coercition de type stativisante (états progressif, itéré, conatif, etc.) : le verbe imperfectif est naturellement employé dans des cas troublants de *simple dénotation* (J. Forsyth 1970) où il s'agit simplement d'énoncer que telle action terminée a bien eu lieu, entrant en concurrence directe avec le membre perfectif, ou encore il apparaît comme une alternative au perfectif passé dans certains types de questions (S. Vogeleer 1993), ou lorsqu'existe un contrat pragmatique entre locuteurs (A. Israeli 1998). En somme, j'en conclus que l'aspect grammatical est définitivement autre chose qu'un opérateur de coercition, et qu'une analyse réussie doit nettement séparer les analyses de type ontologique dans l'analyse de ces phénomènes d'aspect « point de vue ». L'imperfectif russe n'a pas pour mission première de renseigner sur la nature, la structure *interne* de la situation exprimée par le verbe (B. Comrie 1976), mais va bien au-delà de cette fonction.

Dans le chapitre 4, j'examine la conjonction de deux domaines de recherche qui s'est opérée à partir des années 1980, pour l'anglais : la réflexion sur les *proto-rôles thématiques*, née de l'insatisfaction liée à l'énonciation quelque peu *ad hoc* des rôles thématiques traditionnels, et les principes de *classification aspectuelle* des prédicats. En

particulier, les travaux de H. Verkuyl (1972, 2000, 2005) et de M. Krifka (1992, 1998, 2001), qui tous deux tentaient d'asseoir les classifications sémantiques aspectuelles des verbes sur des principes réellement *compositionnels*, ont ouvert la voie au *thème incrémental* de D. Dowty (1991) et à l'énonciation d'un *rôle aspectuel* de Mesure (*measuring out*) des arguments internes directs (C. Tenny 1987, 1994). La motivation de tout ce pan de la recherche sur le verbe a été d'établir des principes solides d'*interfaçage* (*mapping*) entre la structure conceptuelle et syntaxique des verbes, et leur réalisation argumentale. L'énonciation des rôles thématiques devenait motivée puisqu'une (grande) partie d'entre eux étaient déduits du *rôle aspectuel* d'un argument distingué (souvent l'argument interne direct), et la classification aspectuelles des verbes et prédicats lexicaux pouvait s'effectuer sur des bases moins intuitives.

Je crois que les *théories d'interface* dans le domaine du temps et de l'aspect sont nées dans ces années-là. La grammaire générative, avec T. Hoekstra (1988, 1992), R. Mulder (1992), s'est emparée de la question en traitant des structures résultatives de l'anglais, dont le matériau supplémentaire donnait corps à l'idée d'une télicité qui se projette dans la structure, la plupart du temps réalisée sous la forme d'une *Small Clause*. Dans la même veine, certains auteurs (P. Kiparksy 1998, A. Kratzer 2004) tentaient de trouver dans les cas morphologiques, dont l'*accusatif*, les exposants structuraux en surface de la télicité. Pour le russe, c'est la *préfixation verbale* qui a reçu toute l'attention des chercheurs comme l'exposant principal de la télicité ; encore aujourd'hui, le groupe de Tromsø (2004) autour de G. Ramchand, P. Svenonius, E. Romanova, classent les préfixes du russe en types informés par leur rôle plus ou moins *aspectuel*: certains préfixes sont simplement lexicaux, d'autres sont super-lexicaux, d'autres sont télicisants. A partir de ce chapitre 4, j'analyse certains préverbes dont *po*-, très étudié notamment par les slavisants français (R. Camus 1998, M. Guiraud-Weber 2002), et arrive à des conclusions qui me font voir ce phénomène de façon différente.

Dans le chapitre 5, à travers l'alternance *spray/load* de l'anglais, le prototype même de l'interaction obligée entre structure thématique et interprétation aspectuelle (à travers le thème holistique de J.M. Anderson 1971), j'entame une discussion autour des préfixes verbaux (préverbes) russes mobilisés dans ce cas et arrive à des conclusions auxquelles je ne m'attendais pas. D. Dowty (1991) lui-même avait reconnu que les tests aspectuels vendlériens (*in/for x time*) ne livrent pas les même résultats avec *spray* et avec *load* dans les mêmes configurations, ce qui laisse entendre qu'ils ne font peut-être pas partie d'une

même classe aspectuelle naturelle mais que ces deux verbes constituent des *unités lexicales singulières*. Entre-temps, j'avais lu avec un très grand intérêt les travaux de D. Paillard et de l'équipe de linguistes russes réunis autour du projet sur l'étude des *préverbes* dans leurs propriétés combinatoires avec les bases verbales russes (K. Dobrušina, E. Mellina, 2001), qui remettent sérieusement en cause l'idée que le préverbe n'a qu'un rôle banalement aspectuel (d'*Aktionsart* et/ou d'aspect grammatical) à jouer. Le préverbe sert avant tout à former de *nouvelles unités lexicales*, dans toutes les configurations il conserve un *sens*, et selon la base à laquelle il s'ajoute les effets sont très divers. Surtout, la *polysémie* massive que ces quelque vingt préverbes productifs du russe exhibe est extrêmement problématique pour une approche qui n'en ferait que les exposants de notions comme l'(a)télicité. Concernant l'alternance *spray/load* en russe et la question du thème holistique, l'observation majeure que je fais dans ce chapitre est qu'aucun des préverbes (*za-, u-, na-*, etc) utilisés dans ces cas, qui semblent marquer formellement cette alternance (les « préverbes forts » de J. Veyrenc 1980), n'est spécialisé dans ce sens. Ils sont tous massivement polysémiques : *za-* peut autant marquer l'ingression (*zagovorit',* « *za*-parler » : « se mettre à parler, prendre la parole ») que l' « holistique » au sens de J. M. Anderson (1971) (*zastroit pole domami*, litt., « *za*-contruire champ de-maisons » : « couvrir le champ de maisons »). Deux possibilités s'offrent alors au chercheur : soit il considère que les préverbes sont homonymes les uns des autres, certains sont lexicaux, d'autres fonctionnels, d'autres sont vides, la plupart étant polyfonctionnels ; soit il cherche une caractérisation unique, il considère que la notion de préverbe vide n'existe pas, mais il faut alors élaborer une théorie qui puisse élucider le sens nécessairement *abstrait* des préverbes, c'est la thèse *monosémique*, que toute ma formation me rend enclin à favoriser. L'hypothèse retenue est que les préverbes examinés ont une identité sémantique propre décrite au moyen de *Formes Schématiques* (FS). Par exemple, plutôt que de considérer que dans les deux phrases suivantes :

> 142) u*stavit' polku knigami*, « *u*-mettre étagères de-livres », « remplir l'étagère de livres ». (*cover the shelf with books*)
>
> 143) u*stavit' knigi na polku*, « *u*-mettre livres sur étagère », « disposer les livres sur l'étagère avec soin » (*put the books carefully on the shelf*),

on a affaire à deux préverbes *u-* et à deux verbes homonymes *ustavit'*, l'un muni d'un préverbe fort qui marque formellement le changement de valence et conduit à une

interprétation de type holistique (« l'étagère est entièrement recouverte par les livres », 142), l'autre préverbe au sens lexical idiosyncrasique qui signifie que l'action a été menée avec soin (143), sans qu'aucun point commun n'existe entre ces deux *u-*, le pari de la théorie des FS est de dire que l'on a affaire à un seul préverbe, dont il faut trouver le sens, sens qui sera forcément abstrait, une épure de sens, non pas élaboré à partir de notions cognitives données d'avance, préexistant à leur instanciation linguistique (du type « holistique »), mais reconstitué à partir du *matériau linguistique co-textuel* tel qu'il se donne au travers de l'acte discursif-énonciatif. J'ai opté pour cette théorie, bien plus exigeante mais dont la nécessité s'impose à moi pour des raisons empiriques: *tous* les préverbes du russe sont polysémiques, les bases verbales le sont aussi, ainsi que les bases verbales de l'anglais, d'ailleurs. Il semble difficile de maintenir que la seule fonction coercitive télicisante des préverbes épuise leur description. J'ai récemment fait une communication à Leuven (article 10) qui défend cette thèse, à partir d'une analyse comparée des deux bases verbales anglaise et russe, *break* et *bit'*, qui dénotent un événement de type « cassage ». Je tente à présent de faire fonctionner cette hypothèse sur les particules de l'anglais, notamment dans l'atelier préfixe mis en place par D. Paillard au début 2008 (voir article 14).

Cette réflexion m'a conduit au chapitre 6 à reconnaître que désormais, du côté anglo-saxon, la même focalisation se fait sur l'*étude des bases verbales*, changement impulsé par les travaux de K. Hayle et S. Keyser (1993) sur la syntaxe dans le lexique, de B. Levin et M. R. Hovav (1998, 2005), B. Levin (1993) pour une sémantique lexicale, N. Erteschik-Shir et T. Rapoport (1996), G. Ramchand (1998, 2004), dans le cadre d'une syntaxe lexicale. L'idée commune est que le *type ontologique de la racine verbale* est plus directement responsable du comportement syntaxique du verbe que les prédicats primitifs traditionnellement convoqués dans la description. L'*élucidation du sens* des unités lexicales (J. Higginbotham 1989) est de toute première importance si on veut expliquer la syntaxe des verbes et l'interprétation aspectuo-temporelle des phrases dans lesquelles ils se trouvent. Par exemple, le verbe *sweep* est fondamentalement un verbe dénotant la façon d'établir un contact avec une surface (*manner of surface contact*) tandis que *break* est un verbe de changement d'état causé extérieurement (*externally caused change of state*, B. Levin et M. R. Hovav 1998, 2005); cette caractérisation du sens de la racine verbale (le terme de *root* a d'ailleurs remplacé celui de *constant*) explique

directement que *sweep* peut par exemple figurer dans des constructions (des *templates*) enrichies, mais pas *break* :

144)
He swept the floor.
He swept the crumbs off the floor.
He swept the crumbs into a pile.

145)
He broke the tray.
**He broke the crumbs off the tray.*
**He broke the tray into a pile.*

G. Ramchand, dans le modèle génératif, a traduit ceci sous la forme d'une arborescence partagée entre le niveau *v*P/VP, qui est celui de la *First Phase Syntax* propre aux unités lexicales verbales et qui récapitule l'information encyclopédique de la racine, télique ou non selon cette information, et le niveau supérieur (TP), qui est celui de l'insertion de cet événement dans le temps du locuteur, un modèle qui rejoint celui de J. Guéron, que je partage. Ainsi, le terme d'*event composition* ou *event structure* a-t-il définitivement remplacé celui de *situation aspect*, puisqu'aucun *aspect* n'intervient à ce niveau en propre, mais simplement de l'information encyclopédique propre à l'unité lexicale, différente selon les unités lexicales d'une même langue et *a fortiori* d'une langue à l'autre ; les caractéristiques aspectuelles de la situation viennent de l'insertion de cette racine dans la phrase entière, dans le discours, avec le matériau linguistique présent ou non (NPs, adverbiaux, marqueurs temporels, etc.). Il n'est pas possible de comparer directement les verbes *cut* et *rezat'*, « couper », *break* et *bit'*, « casser », pourtant utilisés comme traductions approximatives les uns des autres. Chaque unité lexicale a son *identité sémantique propre*, irréductible, qui ne se laisse pas simplement appréhender par des notions telles que l'(a)télicité ou la classe aspectuelle vendlérienne : *break* est un achèvement en anglais (un changement d'état pur, selon B. Levin 1993), *bit'* est un verbe atélique d'activité (un verbe d'impact), pourtant dans certaines de leurs réalisations (« casser ») ils se rejoignent. Si on s'en tenait aux seules propriétés d'*Aktionsart*, il serait impossible de les comparer.

Ces questions sont d'actualité. Un colloque qui doit avoir lieu à Gand en février 2009, et auquel j'ai fait une proposition de communication, avec comme invitée d'honneur B. Levin, spécialiste reconnue du domaine, portera sur ces questions liées à la typologie des verbes, et pose les questions suivantes : quel degré de granularité doit-on admettre dans

la classification des verbes ? Doit-on considérer que chaque verbe est une unité lexicale à part entière ? Quelle place accorder aux classifications sémantiques aspectuelles dans les typologies des verbes ?

Enfin, dans le chapitre 7, je développe l'essence de la *théorie des Formes Schématiques* (D. Paillard, J.-J. Franckel, S. de Vogüe, R. Camus) comme mode d'élucidation du sens des unités lexicales. Je rejoins là ce j'ai tenté de montrer sur le PPF dans le chapitre 1 de ce document de synthèse sur le plan de l'*intégration des modules* ou niveaux linguistiques: le scénario abstrait qui constitue la FS d'une unité lexicale ne considère pas que le niveau de la structure argumentale dicte l'instanciation du schéma syntaxique ; un paramètre de la FS peut être ou non réalisé en syntaxe de surface, mais s'il reçoit le statut de paramètre, c'est qu'il est toujours présent dans la structure de base, c'est-à-dire dans l'identité sémantique propre du lexème. Dans ce modèle, il n'y a même plus de *niveau autonome* des structures argumentales. De même, le fait que le sens d'une unité se reconstitue à partir des réalisations co-textuelles et/ou contextuelles de celle-ci implique qu'un niveau comme la pragmatique, traditionnellement jugé extérieur au domaine sémantico-syntaxique, est *intégré* à la formulation même de cette identité sémantique invariante. Je terminerai ce chapitre-ci, et ce document de synthèse, en faisant l'hypothèse que le PPF, au stade actuel de ma compréhension de cette périphrase, a également intégré dans son fonctionnement opérationnel une *dimension pragmatique* qui fait désormais partie du bagage sémantique intrinsèque de la forme, qui a enrichi le composant temporel premier.

Dans le chapitre 7 de mon livre, je mets en pratique cette théorie des FS en analysant les deux verbes *break* et *hit*, à partir des travaux par ailleurs remarquables de C. Fillmore consacrés à la grammaire comparée de cette paire lexicale mais qui laissaient de grandes zones d'ombre, essentiellement celle de la *polysémie* de ces deux verbes, que l'auteur négligeait. Puis, j'entre plus dans les détails et les enjeux de la théorie pour la combinatoire « préverbe + verbe » en russe, et termine par une étude largement spéculative de la combinatoire « verbe + particule *up* » en anglais ; là encore, le « mythe de la télicité » (le terme est d'A. McIntyre 2002) a fait que l'étude de « verbe + *up* » s'est en partie figée dans ce domaine de l'*Aktionsart*. Ce n'est qu'une recherche en cours, mais je pense que l'association entre une base verbale et *up* va bien plus loin que cela et concerne également la création d'unités lexicales.

En conclusion de cette section qui a reproduit les moments les plus importants de mon ouvrage, je considère que l'AsS et l'AspdV sont deux domaines d'interprétation différents, mais qui se recoupent et interagissent puisque c'est le verbe, avec son contenu dénotatif idiosyncrasique, qui porte généralement le temps, soit sous la forme de morphèmes liés (russe) soit de périphrases (anglais). L'interprétation aspectuelle existe, mais c'est celle du verbe inséré dans la phrase tensée. Mon ouvrage s'achève sur un post-scriptum dans lequel j'annonce des pistes d'élucidation possible de l'AspdV, en me concentrant sur *be V-ing* en anglais et l'imperfectif en russe. Le caractère *périphrastique* des formes temporelles de l'anglais (*be V-ing, have V-en*) explique, à mon sens, une grande partie des différences de construction des interprétations aspectuo-temporelles phrastiques, exprimées différemment en russe. Ceci constituera la suite de ce chapitre.

2. Les représentations linguistiques du temps.

Ces dernières sections de mon document de synthèse vont présenter ma recherche en cours, sur les temps et l'aspect grammatical (AspdV), en particulier sur le PPF revu à la lumière de tout mon parcours depuis la thèse. Je dois présenter avant toute chose la façon dont je conçois le *temps linguistique*. J'ai dans un premier temps intégré les apports des *modèles sémantico-formels* du temps, puis ceux de la *représentation syntaxique* du temps.

La littérature sur le temps est plus qu'abondante. Je l'avais largement négligée dans ma thèse, je pense avoir réparé cette insuffisance à présent. J'adopte l'approche qui consiste à voir d'abord dans le temps et l'aspect deux notions de même nature, résumée par H. Démirdache et M. Uribe-Etxebarria (2002) ainsi (ce qui ne signifie aucunement que le temps et l'aspect n'expriment que cela):

> « [Le temps et l'aspect] servent tous deux à établir des relations topologiques – inclusion, précédence, subséquence – entre deux intervalles de temps. » (Démirdache et U.-Etxebarria 2002 :128)

Mon analyse de l'aspect grammatical en russe dans ses rapports avec l'aspect sémantique ont démontré cela : je crois pouvoir affirmer que la raison d'être de l'aspect imperfectif n'est *pas* de dénoter une structure interne événementielle riche, il va bien au-

delà de cette fonction « coercitive » (voir en particulier le chapitre 2 de l'ouvrage 2). L'aspect établit un pont entre l'événement, appartenant au domaine VP/*v*P, et le temps, qui relève du domaine TP/CP, qui est le domaine des interprétations énonciatives liées aux prises en charge de type modalisante, épistémique, au niveau du discours.

Je présente d'abord l'approche du temps des *modèles logiques* en en soulignant à la fois leur intérêt (je dois avouer qu'ils m'ont fasciné) et leurs limites, puis je développerai ma propre conception du temps et de l'aspect en m'appuyant sur les approches qui en donnent une représentation structurale (M. Enc 1987, K. Zagona 1989-90, J. Guéron et T. Hoekstra 1995, J. Guéron 2002) tout en y intégrant des données énonciatives. Ces positions seront illustrées par les deux temps/aspects de l'anglais, *be V-ing* et *have V-en*, en capitalisant sur les acquis de ce qui précède.

2.1. Les temps (*tenses*) dans les théories de la sémantique formelle : les opérateurs temporels.

Dans les approches logiques (A. Prior, R. Montague), les opérateurs de base *P(ast)* et *F(uture)* s'appliquent à une forme non tensée pour produire une autre phrase, tensée. Le temps d'évaluation de la phrase est le temps de l'énonciation (*time of utterance*[42]), point à partir duquel sont évalués les temps passé ou futur. Par exemple, les conditions de vérité pour la phrase *John arrived* sont :

> *John arrived* est vrai à un instant *t* ssi il existe un instant *t'* qui précède T0 et la proposition non tensée *p* = « *John arrive* est vraie à *t* ».

Dans ces modèles, une paraphrase telle que la suivante en langue naturelle est souvent proposée, du type : *It was the case that "John arrive"*. Essentiellement donc, l'application de ces opérateurs logiques consiste à changer le temps d'évaluation d'une proposition non tensée. H. Kamp et U. Reyle (1993) remarquent que d'autres systèmes, plus puissants, ont été proposés pour rendre compte de relations temporelles parfois complexes exprimées par les langues naturelles, comme par exemple dans la phrase :

[42] Conformément à l'usage français, j'utiliserai T0 dans ma discussion, et TU lorsque je rendrai compte des modèles propres aux auteurs qui utilisent cette formulation.

146) *Bill has been watching little Alice ever since Mary left.* (Kamp et Reyle 1993: 491)

Les opérateurs binaires *S(ince)* et *U(niversal*) ont été introduits, paraphrasés comme : *It has been the case that X since it was the case that Y.*

Il n'en demeure pas moins que le plus gros problème soulevé par ces opérateurs des modèles logiques (P, F, S, U) est que leurs propriétés ne peuvent pas rendre compte des représentations vériconditionnelles que les *langues naturelles* comme l'anglais offrent. H. Kamp et U. Reyle (1993), M. Enç (1987), par exemple, identifient plusieurs difficultés que toute théorie du temps doit résoudre :

1) Les systèmes formels peuvent itérer les opérateurs dans leurs formules, pas l'anglais ; par exemple, dans le modèle rien n'interdit une combinaison du type :

PPPQ(**c**), avec Q : *be ill*, et la constante **c** = *Mary*,

paraphrasée comme :

It was the case that it was the case that Mary was ill.

Outre le fait que notre intuition de locuteur naturel éprouve quelques difficultés à interpréter cette paraphrase, un problème bien plus redoutable vient du fait que le prétérit anglais dans les propositions enchâssées a souvent plusieurs interprétations. En particulier, M. Enç (1987) a noté les interprétations divergentes du passé dans les phrases contenant un complément phrastique et une proposition relative. *Mary was pregnant* dans une phrase telle que la suivante se prête à deux interprétations :

147) *John heard that Mary was pregnant.*

Soit la proposition « Mary était enceinte » était vraie seulement au moment dénoté par *heard*, soit Mary est encore enceinte à T0. Ces deux lectures (antériorité et simultanéité) sont particulièrement disponibles avec des compléments statifs. Les approches logiques ne prédisent pas la lecture simultanée ; elles sont obligées de postuler une règle de concordance des temps (*Sequence of Tense rule*) qui transforme de façon opaque le présent du complément enchâssé en passé. En revanche, la situation est bien différente avec le temps d'une proposition relative ; le temps du verbe de la relative peut être interprété comme s'il n'était pas du tout enchâssé, contrastant notoirement avec le cas précédent :

148) *John insulted the man who is walking towards us.*

Le temps d'évaluation de l'événement *the man walk towards us* ne se fait que par rapport à T0 ; la lecture passée (*shifted reading*) n'est plus possible.

Ainsi, les langues naturelles n'ont pas les moyens d'itérer les temps comme la formule ci-dessus le suggère. Un temps est toujours associé à un verbe, et les verbes ne peuvent pas être empilés les uns sur les autres ; aucune langue ne dira : **Mary was was was ill.*

La critique plus large (de M. Enç et d'autres) à l'encontre de ces modèles logiques concerne le fait que, pour Montague par exemple, chaque expression de la langue a un argument temporel en plus de tout autre argument (chaque expression a une « intension »). Mais ce ne sont pas tous les termes de la langue qui sont sensibles au temps : des mots comme *and, or* ou bien *every* n'y sont pas sensibles. M. Enç propose donc de corriger ce présupposé: « *An expression takes times as arguments only if it also takes individuals as arguments* » (Enç 1987 :639). Pour l'auteur, les temps n'affectent que l'interprétation des verbes; il n'a donc aucune justification pour les traiter comme des opérateurs ayant toute la phrase sous leur portée. Ceci va le conduire à adopter un autre modèle, que je développerai plus bas.

Cependant, ces modèles sont précieux en ce qu'ils révèlent la difficulté de trouver des conditions de vérité appropriées, notamment pour les temps complexes (le progressif et les temps parfaits), pointant par là-même une réelle difficulté de théorisation à laquelle il faut répondre. On se reportera au post-scriptum de mon ouvrage 2 pour une présentation de la façon dont le paradoxe imperfectif a été traité dans la littérature logique.

2) Une autre critique fondamentale adressée aux modèles logiques est que les langues naturelles arrivent à exprimer la complexité des relations temporelles par bien *d'autres moyens* que les temps: par des expressions temporelles quantificationnelles (*at some time, when…, there was a time*…), ou par des adverbiaux de temps qui interagissent de façon complexe avec le temps ; dans les deux phrases suivantes contenant l'adverbial *on Sunday*,

149)
a- *Alvin rang on Sunday.*
b- *Alvin will ring on Sunday*,

une théorie des temps doit rendre compte du fait que *on Sunday* réfère au dimanche le plus proche du moment d'énonciation, passé ou futur ; cette dimension déictique est un problème majeur pour ces théories.

Un autre moyen par lequel on interprète les temps est l'*anaphore*. L'idée originelle vient de B. Partee (1978) qui notait que souvent les formes temporelles se comportent comme des pronoms ; elles peuvent avoir des antécédents dans le discours, ou des antécédents internes à la phrase :

150) *We went to a party. John got drunk.*
151) *John arrived at three.*

Dans 150), le temps de la seconde phrase est compris comme étant le temps de la fête évoquée dans la première phrase ; dans 151), *at three* constitue l'antécédent du temps passé de *arrived*. En plus, certaines expressions temporelles peuvent se trouver dans des positions argumentales:

152) *Every afternoon turned out to be disastrous.*

D'où le nom souvent donné de *temporal NPs* pour ces termes.

3) Une autre particularité du temps des langues naturelles est la propriété particulière conférée au *temps présent* : le présent est toujours « indexical », et ce même s'il se trouve sous la dépendance d'autres temps (dans les propositions enchâssées, par exemple). Vue sous cet angle, la paraphrase proposée par les logiciens est de nouveau problématique :

153) *It was the case that Mary is ill.*

Quel que soit l'opérateur temporel présent, le temps présent de *is* référera nécessairement au présent déictique du locuteur.

En résumé, de toutes ces propriétés des temps dans les langues naturelles, les plus difficiles à formaliser sont :

- leur caractère anaphorique ; comme le remarquent H. Kamp et U. Reyle, « *there is no room [in logical approaches] for the required notion of context* » (Kamp et Reyle 1993:498);

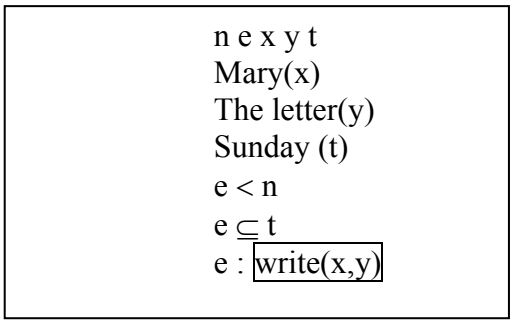
- les interactions entre les expressions temporelles qui interagissent avec le temps pour créer la référence temporelle.

4) Un autre problème, plus fondamentalement lié au temps chronologique proprement dit, est que les systèmes logiques calculent la véri conditionnalité des propositions à des *instants* de temps. Or, lorsque D. Dowty (1979), par exemple, discute des classes aspectuelles, il admet qu'il est préférable d'évaluer les conditions de vérité des phrases par rapport à des *intervalles*, et pas des instants (voir le chapitre 1 de mon ouvrage 2). Pourtant, une sémantique des intervalles est également problématique dans certains cas, surtout lorsqu'on traite de verbes qui ont la propriété sous-intervallique (les états et certaines activités). Par exemple, l'analyse des conditions de vérité par D. Dowty d'un verbe comme *waltz* se révèle très délicate : pour que ces conditions soit réalisées, trois pas sont nécessaires (une valse = trois pas), donc au moins trois sous-intervalles. Ainsi, dans l'intervalle *i* dans lequel est évaluée la proposition *Mary waltz*, il faut admettre l'existence d'au moins trois sous-intervalles *i*1, *i*2, *i*3. A partir de quel moment peut-on garantir que *Mary waltzed* est vrai? Pour un spécialiste de la valse, un seul sous-intervalle (un seul pas) devrait suffire à établir que Mary valse bien. Mais a-t-elle vraiment valsé si elle n'a pas fait trois pas ? Donc, dans ce scénario qui prend pour primitive l'intervalle, on doit considérer que *Mary waltzed* est à la fois vrai et faux, ce qui n'est pas un résultat bienvenu dans une théorie qui a pour base la véri conditionnalité des phrases. Les mêmes difficultés surgissent avec des états comme *Mary is sick*. Je renvoie à une discussion passionnante sur ces questions dans H. Kamp et U. Reyle (1993) et dans le chapitre 1 de mon ouvrage 2.

Si une sémantique des intervalles n'est pas toujours correcte, une sémantique des instants l'est encore moins (je reprends ici l'analyse de H. Kamp et U. Reyle). On peut de nouveau invoquer le paradoxe imperfectif (voir le post-scriptum de mon ouvrage 2). Si on considère la phrase *Mary wrote / was writing a letter*, comment va-t-on juger de sa vérité à un instant *t* ? Est-ce que toucher le papier avec un stylo constitue une raison suffisante pour établir que la phrase est vraie ? Ou bien si Mary s'arrête, boit un café et reprend sa lettre, la phrase *Mary was writing a letter* n'est de toute évidence pas vraie à un instant *t*, mais demeure vraie aux moments qui entourent *t*. Une sémantique des intervalles, malgré les difficultés soulevées plus haut, semble quand même intuitivement meilleure.

C'est en tout cas la position générative standard, défendue par M. Enç (1987), J. Guéron, qui proposent de traiter les temps comme des *expressions référentielles dénotant des intervalles* (M. Enç 1987 :638), ce qui revient à les traiter comme des nominaux. Les moments ou intervalles (« *times* » en anglais) doivent donc être inclus dans le domaine du discours comme les autres individus. Je retiens cette solution qui consiste à reconnaître au temps la valeur d'un objet syntaxique : cette position a des conséquences importantes dans l'identification de l'aspect.

5) Il y a une autre voie, intermédiaire entre une sémantique des instants et des intervalles, généralement adoptée dans la littérature qui tente d'établir un pont entre logique et discours : c'est la sémantique des *événements*, inspirée de D. Davidson (1967 ; voir le chapitre 1 de mon ouvrage 2). H. Kamp et U. Reyle, dont le modèle entre logique et discours me séduit, formulent les conditions de vérité pour la phrase *Mary wrote / was writing the letter* (notons qu'à ce stade la présence de *be V-ing* n'est pas pertinente) : « Mary was writing the letter *at* t *[is true] provided that the event of her writing temporally included t* ». (Kamp et Reyle 1993 :504) Ce que le temps de cette phrase évalue réellement est le fait qu'il existe un événement temporellement inclus dans le moment, l'intervalle d'évaluation *t*. Une phrase comme *John ran* est vraie s'il existe un événement passé de « John courant ». Au fond, on retrouve là les mêmes conditions de vérité que pour une phrase qui prédique l'existence d'un individu (*There is a table*). L'idée de D. Davidson est là : les événements ne sont que des descriptions particulières d'individus temporels. L'avantage de ce choix ontologique de l'événement plutôt que de l'instant ou de l'intervalle est que les propositions sont évaluées dans un monde qui admet des individus et des événements à égalité. C'est un modèle plus satisfaisant mais aussi plus vague, qui laisse entière la question de ce qu'est un événement. Cependant, de mon point de vue, en particulier pour l'analyse donnée de *be V-ing* précédemment, cette analyse me semble intuitivement et empiriquement plus juste : V-*ing* dans *begin/start V-ing* dit simplement l'existence d'un événement lié à un antérieur soit déictique, soit anaphorique, soit événementiel, il ne dit rien de plus sur le caractère ponctuel ou intervallique de l'événement sur lequel il porte. Dans leurs *DRS* (*Discourse Representation Theory*) *boxes* pour une phrase événementielle simple comme *Mary wrote a letter*, H. Kamp et U. Reyle proposent les primitives suivantes :



La phrase contient les ingrédients suivants : *n* est le référent du discours qui inclut le temps d'énonciation (T0) à partir duquel se calcule le temps de l'assertion ; *e* est l'événement que dénote la phrase, qui a un statut particulier dans la formule logique – l'idée que toute phrase décrit le compte-rendu (*report*) d'un événement –, puis les individus participant à l'événement (*x, y*). Un problème survient avec l'aspect progressif *be V-ing* ; reconsidérons la formule censée capter la position événementielle:

> « Mary was writing the letter at *t* provided that the event of her writing temporally included *t* .» (K&R, 504)

La question se pose immédiatement: quelle est la différence avec la phrase *Mary wrote the letter* ? On retombe sur le paradoxe imperfectif : comment est-il possible de dire qu'il y a eu événement de *write a letter* si aucune lettre peut ne jamais exister ? Je renvoie à ma discussion de ces modèles dans le post-scriptum de mon ouvrage 2 (D. Dowty, F. Vlach, P. Portner, N. Asher), qui incluent tous un *paramètre modal épistémique* (*pragmatique*) *fort*, ce que je proposerai également de faire pour le PPF.

6) Dans une théorie du temps, il faut enfin, que l'on admette l'existence d'événements ou non, rendre compte du fait que les entités temporelles se comportent des *expressions référentielles anaphoriques* : H. Reichenbach (1947) est celui qui a observé ce phénomène et proposé une théorie dont l'impact a été énorme dans la littérature : A. Giorgi et F. Pianesi (1997), auteurs d'un ouvrage passionnant et novateur sur le temps et l'aspect, considèrent que « les temps instancient des relations entre des événements » (*tenses instantiate relationships between events*, Giorgi et Pianesi 1997 : 26) selon trois coordonnées temporelles de base : *E(vent) Time, S(peech) Time, R(eference) Time*.

Je ne peux pas ne pas consacrer quelques pages à H. Reichenbach, que j'ai enfin réussi à me procurer d'abord, à lire ensuite. On sait à quel point sa contribution a eu une influence énorme sur l'analyse des temps composés, dont le PPF.

2.2. H. Reichenbach et le *Reference time*.

Avant d'entamer la discussion sur H. Reichenbach, je note que cette idée que le temps linguistique se mesure grâce aux événements se trouve également chez E. Benvéniste (1966). Pour ce dernier, le temps linguistique coexiste avec deux autres notions du temps : le temps physique du monde, « continu uniforme, infini, linéaire, segmentable à volonté », et le temps chronique, « qui est le temps des événements » ; « dans le temps chronique, ce que nous appelons « temps » est la continuité où se disposent en série ces blocs distincts que sont les événements. Car les événements ne sont pas le temps, ils sont *dans* le temps. « (Benvéniste 1966 :70)

Enfin, le dernier temps est le temps linguistique, qui se distingue des autres en ce « qu'il est organiquement lié à l'exercice de la parole, qu'il se définit et s'ordonne comme fonction du discours » (*ibid.* :71). Son centre est le présent de parole : « le présent linguistique est le fondement des oppositions temporelles de la langue. » (*ibid.* :71) Cette position est à l'opposé des approches formelles héritées de la logique : elle rejoint les critiques formulées ci-dessus envers ces modèles et consacre le statut linguistique spécial du temps linguistique. Le point crucial qu'a bien perçu E. Benvéniste est le statut à part du présent linguistique : comment parler d'un événement actuel, forcément en déroulement, non finalisé, et l'insérer dans ce présent d'énonciation, qui n'est qu'un point sur l'axe du temps ? Quelles sont les stratégies élaborées par les langues pour y parvenir ? Tel est l'enjeu de cette section.

La position du logicien H. Reichenbach est somme toute proche de celle d'E. Benvéniste. Ce qui frappe d'abord est que sa section intitulée les « Temps des verbes » (*The Tenses of Verbs*) n'occupe que 10 pages dans un ouvrage qui en compte près de 400. C'est sa conclusion qui est la plus surprenante et qui invite à la prudence :

> « *The history of language shows that logical categories were not clearly seen in the beginnings of language but were the result of long developments; we therefore should not be astonished if actual language does not always fit the schema which we try to construct in symbolic logic. A mathematical language can be*

> *coordinated to actual language only in the sense of an approximation*. » (Reichenbach 1947 :298)

L'auteur le dit lui-même: sa théorie des temps n'est qu'une approximation, et j'ai beaucoup de mal à m'expliquer l'influence incroyable qu'a eue ce chapitre au fond très expérimental. C'est bien sûr son *Reference Time* qui pose problème. Voyons cela de plus près.

Dans le chapitre qui précède « *The Tenses of Verbs* », H. Reichenbach définit une classe de mots qu'il nomme les *token-reflexive words*, définis comme des « … *words which refer to the corresponding token used in an individual act of speech, or writing.* » (*ibid.* :284) Il s'agit bien évidemment des mots qui constituent l'appareil formel de l'énonciation, pour paraphraser E. Benvéniste. Les temps font partie de ces *token-reflexive symbols*: « *The tenses determine time with reference to the time point of the act of speech, i.e. of the token uttered* ». (*ibid*. :288) Mais il s'empresse d'ajouter que ces indications temporelles données par les temps ont une structure complexe : les trois moments (*before / simultaneous with / after the point of speech*) n'épuisent pas les possibilités des langues naturelles. C'est particulièrement vrai du *past-perfect* anglais; une phrase comme *Peter had gone* nécessite, pour son interprétation, outre le *point of speech* (S) et le *point of the event* (E), une troisième coordonnée : le *point of reference*, R[43] . Dans l'exemple pré-cité, R est « un moment situé avant le moment de l'événement [le départ de Peter] et le moment de parole » (*a time between this point and the point of speech*). Dans une phrase comme celle-ci, nous dit l'auteur, il n'est pas facile de savoir quel point sert de point de référence. Seule l'insertion dans un contexte peut fixer ce R. Dans une phrase comme *I had met him yesterday*, la rencontre a pu avoir lieu à un moment précédant hier, mais le point de référence est « hier ». Selon H. Reichenbach, ce point R est important pour distinguer le prétérit du *present perfect*. Les deux reçoivent les représentations suivantes, respectivement :

> « R, E_S »: R et E coïncident,
> « E_S, R »: S et R coïncident.

Ce qui conduit H. Reichenbach à adopter cette fusion de S et de R dans le cas du *present perfect* est… cette strophe d'un poème de Keats (*Much have I traveled in the realms of gold / And many goodly states and kingdoms seen…*), à propos duquel il

[43] Ce *point of reference* a souvent été rebaptisé, plus tard, *time of reference* ou *reference time*.

commente: « *the words of Keats … affect us with the immediacy of a direct report to the reader*. » (*ibid*.:289)

H. Reichenbach reprend en fait l'analyse d'O. Jespersen 1924 (qu'il cite d'ailleurs) et sa structure des trois points, que celui-ci avait appliquée à l'analyse du passé et du futur parfaits; H. Reichenbach l'étend à tous les autres temps. La qualification de « *rather vague definition* » qu'il donne de la notion de « *retrospective variety of the present* » avancée par O. Jespersen pour expliquer le *present perfect* sonne comme très injuste ; lui-même reconnaît d'ailleurs plus loin que son propre schéma est tout aussi vague :

> « *Actual language does not always keep to the schemas given in our tables. Thus the English language uses sometimes the simple past where our schema would demand the present perfect*. » (*ibid. :*292)

Il rencontre des problèmes avec l'emploi étendu du *present perfect*, du type *I have known him for ten years* (son exemple). Après avoir traité rapidement des temps étendus (*extended tenses*) de l'anglais, à savoir les combinaisons supplémentaires fournies par la périphrase *be V-ing* qui permettent de dénoter aussi bien la durée (*the event covers a certain stretch of time*) que la répétition de l'événement, il note que « *the present perfect is often used in the sense of the corresponding extended tense* ». (*ibid*. :292)

Cela n'a rien d'une construction théorique élaborée: c'est une suite de remarques qui font plus état de la perplexité de l'auteur que d'une vision définitive. En particulier, le recours au *Reference time* pour différencier les interprétations parfois strictement identiques du *present perfect* et du prétérit me semble sans fondement solide. C'est pourtant l'élément qui a le plus souvent été repris et utilisé. Le postulat d'H. Reichenbach est qu'à chaque fois qu'une détermination temporelle est ajoutée, que ce soit par des indexicaux (*reflexive symbols*) comme *now* ou *yesterday*, ou bien par des unités calendaires comme *November 7, 1944*, cette détermination porte non pas directement sur E mais sur le point de référence de la phrase (R) : « *We shall speak, therefore, of the* positional use of the reference point*; the reference point is used here as the carrier of the time position.* (*ibid.* :294) Par *positional* l'auteur entend le fait que R a pour fonction principale de fournir une position pour les modifications adverbiales. L'anglais, langue qui connaît le phénomène de concordance des temps (*sequence of tenses*), respecte le principe de la « permanence du point de référence ». C'est pourquoi il faut dire:

154) *I* had mailed *the letter when John came and told me the news.*

C'est la nécessité de faire coïncider les trois points R de chacune des propositions qui explique ce phénomène. Mais lorsque la relation temporelle entre les points R n'est plus l'identité mais la séquence, comme dans :

155) *He telephoned before he came,*

le principe de la permanence de R ne tient plus et doit être remplacé par le principe plus général de *positional use of R*. Il y a donc deux cas :

1) lorsque deux événements (ou plus) se réfèrent à un même point R ;
2) lorsque deux événements (ou plus) se réfèrent à plusieurs points R.

On retombe sur les difficultés discutées par M. Enç plus haut : mis à part le recours à des solutions *ad hoc* comme le postulat de règles de concordance des temps, le problème reste inexpliqué. La question de fond sur le point R est celle-ci : peut-on évoquer un « principe » positionnel, comme le fait H. Reichenbach, si une fois sur deux, dans une même langue (l'anglais), il ne s'applique pas ? Pire, d'une langue à l'autre il fluctue. En anglais, nous dit l'auteur, c'est ce point R comme porteur de la position temporelle (*positional principle*) qui explique le prétérit dans :

156) *This is the man who drove the car.*

Le raisonnement de l'auteur est que le principe positionnel nous contraindrait à utiliser le prétérit si une détermination temporelle était ajoutée :

157) *This is the man who drove the car* at the time of the accident.

En somme, dans la phrase sans détermination temporelle, le prétérit est utilisé car si une détermination temporelle était présente, c'est le prétérit qui serait utilisé. Outre que ce raisonnement est circulaire, il est de nombreux cas où un prétérit est utilisé pour une raison toute autre que la présence sous-entendue d'une détermination temporelle ; je renvoie aux exemples du chapitre 1, où l'emploi du PRET semble étranger à une contrainte positionnelle temporelle (exemple 33 et 34).

Les exemples dans lesquels une forme de PRET puis de PPF renvoient à un même événement nous invitent à reconnaître une motivation qui n'est pas seulement temporelle. Il n'y a aucune raison de considérer que les coordonnées temporelles (dont R) ont changé : le point E, en tout état de cause, n'a pas changé. Je reviendrai à l'analyse de ces exemples, qui rappellent un peu les variations en apparence « aléatoires » du russe entre les verbes d'aspect perfectif et imperfectif, qui semblent parfois interchangeables.

L'allemand, en revanche, utilisera dans ce cas le parfait, qu'il y ait détermination temporelle ou non :

158) *Dies ist der Mann, der den wagen gefahren hat.*
159) *Dies ist der Mann, der den wagen* zur Zeit des Unglücksfalles *gefahren hat.*

L'allemand est obligé, selon Reichenbach, de référer la détermination temporelle non pas à R, mais à E. Le principe ne s'applique plus.

H. Reichenbach attire l'attention sur un problème important : ce que W. Klein nommera bien plus tard le *present perfect puzzle*, à savoir l'impossibilité pour le *present perfect* anglais de co-occurrer avec un adverbial de temps spécifique ponctuel coupé de T0. Il va de soi que le point R n'explique pas directement cette contrainte. Il n'explique pas non plus le comportement de certains adverbiaux avec les temps parfaits de l'anglais. Par exemple, une locution adverbiale comme *for x time* et *since x* n'ont pas la même portée, on ne peut pas considérer que tout adverbial détermine R :

160)
a- *I have lived in London for 20 years.*
b- *I lived / I will live in London for 20 years.*

161)
a- *I have lived in London since 1987.*
b- **I lived / *I will live in London since 1987.*

Comme le fait justement remarquer J. Guéron (2002), les adverbiaux temporels peuvent fonctionner à différents niveaux de la phrase : *for x time* « a des traits d'*Aktionsart* qui s'accordent avec les traits correspondants de l'événement que VP dénote. » (Guéron 2002 :107). Au contraire, *since x* « s'accorde avec des traits d'aspect

au niveau de T et de C [qui sont les niveaux supérieurs de l'arborescence.] » (Guéron 2002 :107).

De même, l'existence d'un point R ne peut expliquer pourquoi la phrase *I have lived in Boston for 20 years* a deux lectures possibles :
1) existentielle : « J'ai l'expérience d'avoir vécu 20 ans à Boston, mais je n'y habite plus » ;
2) « universelle » (*up-to-now*) : « J'habite Boston depuis 20 ans »,
tandis que la position initiale de *for 20 years* ne conserve que la seconde lecture (J. Hitzeman 1997). En revanche, que *since 1987* soit placé en position initiale ou finale, la lecture universelle demeure :

162)
a- *For 20 years, I have lived in London.*
b- *Since 1987, I have lived in London.*

D'autres principes que le simple R sont nécessaires. Il n'y a d'ailleurs pas que R qui soit problématique : le point *E(vent) time* l'est tout autant. Le mérite d'H. Reichenbach est d'avoir soulevé ces questions et de reconnaître, dans sa conclusion, qu'un modèle logique est bien impuissant à expliquer les complexités de la représentation linguistique du temps.

Les auteurs qui ont tenté de donner plus de substance au système d'H. Reichenbach sont nombreux : je distingue en particulier W. Klein (1992, 1994), qui a en plus formulé une théorie de l'aspect que je partage sur les principes.

2.3. L'hypothèse topologique.

W. Klein (1994) a introduit deux idées importantes : 1) la notion de *Topic Time*, qui donne un contenu plus robuste au point R ; 2) le rôle temporel de l'aspect grammatical. Le temps linguistique (*tense*) et le *Topic Time* (TT) sont définis de la façon suivante :

« *Tense imposes a temporal constraint on the time for which the assertion is made…*
TT is the time span to which the speaker's claim on this occasion is confined. »
(Klein 1994 :4)

Le temps est un système à trois coordonnées et non deux: il marque la relation entre le TT et *Time of Utterance* (TU), et non pas directement entre TU et *Time of Situation* (TSit, qui est l'*Event Time* d'H. Reichenbach); le rôle du temps conçu comme TT est d'évaluer la pertinence temporelle d'une situation (TSit) par rapport à ce que le locuteur juge approprié d'énoncer à un moment donné. A proprement parler, TSit (« *the time of whatever is described in the nonfinite part of the utterance* ») n'existe pas: comme le note justement J. Guéron, un VP comme *write a letter* ne décrit pas un temps mais une situation spatiale, un événement local (cf. la discussion de C. Tenny et du rôle aspectuel de *measuring-out* dans le chapitre 4 de mon ouvrage 2); c'est une fois qu'il est relié à un opérateur temporel qu'il devient du temps.

On se retrouve avec deux coordonnées : le TT (*the time for which a claim is made*) et le TU (T0 dans d'autres théories, le point de calcul central de tout temps) ; TSit est l'événement ou l'état, entité purement spatiale. Le rôle des morphèmes de temps et d'aspect grammatical est de permettre de localiser, sur la ligne du temps du locuteur, des entités spatiales. Pour W. Klein, les traits temporels généralement invoqués pour décrire le contenu lexical des verbes – télique/atélique, ponctuel/duratif, etc – ne sont pas pertinents pour une classification sémantique pertinente des VPs ; ce qui compte est :

> « … *the behaviour of a lexical content with regard to its linking to some topic time. [The] idea is to classify lexical contents according to their behaviour towards TT-contrast*. » (Klein 1994 :79-80)

Cela revient à dire la même chose : ce qui donne le temps aux contenus lexicaux vient justement de la façon dont ils se comportent vis-à-vis du temps du locuteur. Ainsi, il est raisonnable de faire l'hypothèse selon laquelle le temps et l'aspect (grammatical) marquent des relations temporelles. (*We assume that both tense and aspect codify temporal relations*, *ibid*.:59). L'aspect met en jeu deux coordonnées : TT et TSit. Au moyen de quelques notions temporelles (INCL, AFTER…), le calcul des aspects chez W. Klein est le suivant :

> TT INCL TSit → *imperfective*.
> TT AT TSit → *perfective*.
> TT AFTER TSit → *perfect*. ("*TT is in the posttime of TSit*")
> TT BEFORE TSit → *prospective*.

L'aspect se présente donc comme l'ensemble des moyens spécifiques dont disposent les langues pour marquer la relation entre TT et TSit, ou vice versa. Il existe une situation d'énonciation, avec une intention d'assertion du locuteur concernant une occasion, une situation donnée (TSit) ; les morphèmes d'aspect et de temps jouent le même rôle : faire en sorte que l'assertion que l'énonciateur s'apprête à effectuer pour l'occasion donnée (TT) corresponde à son intention de communication au sujet de cette situation ; c'est en cela que l'on peut considérer que temps et aspect construisent un « point de vue » sur la situation. La notion d' « aspect point de vue » prend alors non plus le sens de révélateur du point de vue (= de la structure interne, d'*Aktionsart*) du VP, mais de point de vue temporel sur l'énoncé entier. Bien entendu, la caractérisation de W. Klein sur le parfait (« TT AFTER TSit → *perfect* ; *TT in posttime of TSit* ») demande à être enrichie, mais l'intuition me semble forte. Concernant l'imperfectif, les trois exemples suivants, qui illustrent trois « valeurs » de *be V-ing*, s'expliquent :

163) *When she said that she was knitting.*

164) *When she said that she was lying.*[44]

165) *Look, doc, I spent last Tuesday watching fibers on my carpet. And the whole time I was watching my carpet, I was worrying that I might vomit. And the whole time I was thinking: 'I'm a grown man. I should know what goes on in my head.' And the more I thought about it the more I realized I should blow my brains out and end it all.*

La définition topologique de l'imperfectif nous dit que seule une partie de la dénotation de TSit est focalisée : l'effet est soit temporel (dans 163, une seule « tranche temporelle » ou sous-événement de l'événement *knit* est jugée pertinente ou nécessaire pour être incluse dans cette occasion, dans ce TT exprimé par *when she said that*), soit « métalinguistique » (dans 164, *lie* est la dénomination que l'énonciateur a estimée pertinente dans le TT considéré pour redéfinir les paroles de *she*: à ce titre, TT inclue bien TSit). Dans les deux cas, TSit-*ing* marque effectivement une *subordination* à un TT (les approches se rejoignent). Cette caractérisation est suffisamment abstraite pour rendre compte d'emplois clairement non progressifs comme 165) : même si elles ont rempli tout son temps (*the whole time*) lors d'une occasion donnée (TT), les différentes actions saugrenues du personnage (les TSit) « *-ing* [*watch my carpet, worry that I might*

[44] Exemples empruntés à G. Girard (2000).

vomit, think …] » sont les TSit jugées appropriés pour le TT, qui est celui du personnage-locuteur qui tente de convaincre son médecin qu'il est en train de devenir fou. Il y a caractérisation d'une situation anormale pour le sujet. Le modèle repose sur un jeu dialectique entre deux coordonnées (TSit / TT): il faut que le TSit ait une structure interne telle qu'un contraste soit envisageable entre un TT et un TT' : « *There must be a reason to use a time span as a time to make an assertion for* ». (W. Klein) C'est pourquoi les énoncés suivants, des *0-state contents* (des états purs, des prédicats permanents),

166) *The Nile is in Africa.*
167) *The pen was red,*

n'ont pas de version progressive: comme le dit W. Klein, « *Whatever the TT, [there is] no contrast with a TT' for which the negated utterance would hold* ». En revanche, l'énoncé:

168) *Peter was standing on his hands,*

est viable puisque dans ce cas, des TTs alternatifs sont imaginables pour une situation (*stand on one's hand*) sujette à contraste.

Ce modèle fait du temps comme de l'aspect des notions de nature *topologique* ; cette position, traduire en termes diagrammatique, est également représentée par H. Demirdache M. Uribe-Extebarria, qui confèrent à l'aspect une représentation structurale isomorphique à celle du temps. La projection aspectuelle fournit à TP les arguments APRES (ce qui permet de dériver l'aspect accompli), AVANT (l'aspect prospectif), DANS (l'aspect inaccompli) (Demirdache et Uribe-Extebarria 2002 :129) ; ses arguments sont de même nature que le temps. Je partage cette façon de concevoir le couple temps/aspect, qui a à mes yeux deux avantages :

1) Les notions utilisées pour décrire l'aspect sémantique et l'aspect grammatical ne sont plus confondues : le rôle de focalisation sur la structure interne riche d'une situation qui serait le propre de l'imperfectif, doit être abandonné. J'ai montré dans ma discussion sur l'aspect grammatical en russe (chapitre 2 de l'ouvrage 2) que celui-ci transcende largement les classes lexicales : il s'étend à tous les verbes (dont les états purs, des *0-state contents* selon Klein), donc il peut et doit être décrit indépendamment du contenu

lexical des VPs (cf. J. Forsyth, J. Veyrenc). La différence entre *ponjat'* (perfectif) et *ponimat'* (imperfectif) dans l'exemple suivant ne tient pas à une différence d'*Aktionsart* de type inchoatif / étendu pour le VP interne (TSit):

> 169) *I v fil'me èta ideja jest' – jesli metaforičeski* ponimat'[I] *scenu, v kotoroj Čingisxana oskorbljaet nadmennyj tangut* : Et dans le film on trouve bien cette idée [que l'empire mongol de Gengis Khan est né d'une agression qu'il a subie par ses ennemis] – si c'est ainsi qu'on doit *comprendre* métaphoriquement la scène dans laquelle GK est offensé par …
>
> 170) *Fil'm možno* ponjat'[P] *tak, čto mongol'skaja imperija okazalas', čto nazyvaetsja, « istoričeski progressivna ».* : On peut *comprendre* le film comme une illustration de l'idée que l'empire mongole est devenu, comme on dit, « historiquement progressif ».

Ponimat' n'est ni plus statif / dynamique, atélique / télique que *ponjat'* : la différence tient à l'attitude de l'énonciateur, qui dans 170) propose une lecture (une compréhension) *possible* du film, alors qu'il marque dans 169) la *seule façon* dont, à ses yeux, la scène en question doit être comprise et est certainement comprise. Au niveau strictement lexical, *ponjat'/ponimat'* sont des états, mais au niveau supérieur, celui de l'inscription de l'item lexical dans le temps de l'assertion de l'énonciateur, ils ne le sont plus.

2) La notion de *R(eference) Time*, si elle doit signifier quelque chose, doit être assimilée à la coordonnée que Klein nomme *T(opic) Time*, c'est-à-dire au fond la *perspective temporelle*, le point de vue énonciatif inhérent à toute inclusion d'une situation dans le temps. La ligne de partage entre formes perfectives (« TT AT TSit ») et imperfectives (« TT INCL TSit ») tiendrait donc à ce rapport de l'énonciateur au temps, à son temps (TT) ; c'était presque exactement la position de J. Veyrenc il y a quarante ans sur l'opposition perfectif/imperfectif du russe:

> « L'imperfectif correspond à une attitude d'énonciation qui *inclut le temps* dans le procès comme sa propriété constitutive. (temps contenu) … L'imperfectif a pour fonction d'investir le temps dans la substance du procès. »
> « Le perfectif correspond à une attitude d'énonciation qui vide le procès de son contenu temporel et *situe ce procès comme un repère sur la ligne du temps.* (temps contenant) … Le perfectif a pour fonction d'indexer le procès sur l'axe du temps. » (référence) [je souligne] (J. Veyrenc 1968 : 139-140)

L'imperfectif est donc une appropriation du temps qui a investi (INCL) la situation (TSit) par l'énonciateur : l'emploi de *ponimat'* traduit l'interprétation jugée existante/la

seule possible par l'énonciateur, aucun contraste lexical (TSit) n'est envisageable ; 169) signifie en fait : *vot kak ja ponimaju ètu scenu*. Le perfectif marque au contraire que le temps de l'état *ponjat'* n'est pas immédiatement pertinent dans le présent de l'énonciateur : c'est un état qu'il propose d'inclure dans le temps (cf. le rôle de *možno* : ce choix lexical est un possible parmi d'autres possibles), il prend des précautions rhétoriques (*kak nazyvajetsja*, « comme on dit », les guillemets, etc.), d'autres TSit sont envisageables.

Reste évidemment le parfait. J'aurai juste quelques réserves quant à la formule de W. Klein ou de H. Demirdache *et al.* pour le *present perfect*, « *TT in posttime of / after TSit* », qui peine à rendre compte du *Universal Perfect* comme dans :

171)
a- *I am a Canadian.*
b- **I am a Canadian for 20 years.*
c- *I've been a Canadian for 20 years.*

Intuitivement, le locuteur qui énonce 171) n'estime pas que TSit *be a Canadian* est postérieur à son TT (ce qu'il juge nécessaire d'énoncer pour cette occasion-ci) ; TSit et TT se chevauchent. D'autre part, le russe n'a pas de morphème spécifique qui corresponde à cette définition « *TT after TSit* » : il ne dispose que du passé du verbe perfectif et du passé du verbe imperfectif. La définition strictement topologique, qui aboutit à la notion très souvent attachée au PPF de « *consequent state* », ne suffit pas à rendre compte des contrastes dans 171).

Malgré l'immense avantage que constitue cette lecture topologique du temps et de l'aspect, il faut l'enrichir de considérations morphosyntaxiques. Il y a quelque chose dans le verbe d'état *be* dans *be a Canadian* qui ne permet pas d'étendre sa dénotation sur une durée explicite incluant deux périodes (passé et présent), tout comme il y a quelque chose dans le verbe anglais en général qui fait qu'il ne peut pas dénoter le présent actuel de l'énonciateur, et dans le verbe russe perfectif *ponjat'* (« comprendre ») qui l'empêche de dénoter l'existence d'un état que se serait approprié le locuteur dans son temps d'assertion. Je pense que les « aspects » *be V ing* et *have V -en*, l'imperfectif russe, traduisent avant tout la *présence d'un morphème aspectuel* qui permet l'expression du temps présent déictique. Ceci m'amène à étudier plus en détail la structure de ces

morphèmes, et donc de prendre en compte les analyses syntaxiques du Temps de M. Enç (1987), A. Giorgi et F. Pianesi (1997), J. Guéron (2002, 2006, 2007).

2.4. La représentation syntaxique du temps.

Les recherches sur le temps/l'aspect dans la grammaire générative minimaliste récente s'efforcent de développer un niveau explicatif d'interface : l'arborescence, en particulier sa périphérie gauche (*Comp*[45]), s'est enrichie pour y recevoir de nombreuses têtes fonctionnelles (*Force P, Topic P, Focus P*) qui traduisent des notions pragmatiques. Pour ce qui est du temps/aspect, la notion de *speech event* ou de centre logophorique du discours (V. Bianchi), le *Reference time* de H. Reichenbach associé au nœud C comme *point de perspective* sur l'énoncé (A. Giorgi et F. Pianesi), le temps d'assertion situé dans T, etc., sont les ingrédients nécessaires qui permettent de faire émerger les distinctions interprétatives dans ce domaine.

En particulier, les temps ont une représentation structurale. Pour K. Zagona et T. Stowell, *T(ense)* est une tête T° qui projette une projection maximale (TP) et prend deux arguments temporels. L'argument externe de T° est un temps de référence (le moment de l'énonciation pour la phrase simple), et l'argument interne de T° est le temps de l'événement. Pour M. Enç (1987), le temps projette également une structure. Les temps (*tenses*) dénotent des intervalles et ce sont eux qui fournissent l'argument temporel du verbe. *Tense* est situé dans *Infl* et porte un index comme toute autre expression référentielle. La coordonnée centrale du modèle d'évaluation des temps est le *Speech time* : S, temps de l'énonciation (qui est la réalisation par défaut de R) est une entité référentielle, comme un nom, dont la fonction est d'introduire un référent temporel nouveau (J. Guéron 2003) ; T est donc une anaphore ou un pronom. Les relations PRESENT (anaphore) / PASSE (pronom), de nature relationnelle, doivent venir d'expressions présentes dans la représentation des phrases. « *Some expression must semantically function as the specifier of tense* » (M. Enç 1987 :641), tout comme *John's* est spécifieur du nom relationnel *father* dans *John's father*.

Le spécifieur sémantique de T se situe donc dans *Comp*. ; S (la phrase) est complément de *Comp*. : *Comp*. gouverne S, donc *Comp*. gouverne aussi *Infl*. Toute cette construction

[45] L. Haegeman définit le domaine CP comme *the interface between the clause and the context*. (2003:333)

théorique est motivée par le principe suivant, que je partage : « *[It is an] implementation of the view that natural languages allow direct reference to times, as they do to nontemporal individuals*. » (*ibid.* :642)

Ce parallèle fonctionnel entre la structure du TP et du DP est également défendue par J. Guéron et T. Hoekstra (1995) et J. Guéron (2002): dans le cas du TP, la phrase, en particulier le VP, fournit la partie descriptive et T la partie référentielle, c'est-à-dire l' « accrochage », la réalisation effective, du contenu de VP sur la ligne du temps de l'énonciateur ; dans le cas du DP, c'est le NP qui fournit la partie descriptive et D la partie référentielle. Les notions manipulées font du temps une entité primitive comme les événements, les objets, les individus, ce qui permet de les rapprocher et les faire interagir. La question de l'aspect met en jeu essentiellement deux domaines conceptuels : le domaine du temps, qui manipule des instants et des intervalles (symbolisés par *t t t* ...), et le domaine des événements et des états (les « *eventualities* »), qui manipule des sous-tranches événementielles (des petits *e*, petits *s* dans le cas des états), isomorphes les uns des autres. De façon cruciale dans ce domaine de l'aspect grammatical, J. Guéron (1998, 2003, 2005) fait correspondre à ces deux domaines lexicaux-conceptuels deux :

> « … domaines d'interprétation syntaxique distincts : le domaine VP / *v*P définit une configuration purement spatiale, tandis que le domaine TP/CP est à interpréter en termes temporels. La configuration spatiale définie par *v*P ne devient événementielle qu'au moment où *v*P se combine avec T, moment où les éléments de vP sont linéarisés et placés dans le temps. » (Guéron 2003 :248)

Il y a une différence avec d'autres modèles qui admettent l'existence d'événements déjà temporels au niveau VP (voir le chapitre 3 de mon ouvrage 2 sur les théories de la « coercition » des types). Je crois cependant que la divergence n'est pas insurmontable : il est vrai que dans l'absolu, un VP comme *write the letter* n'est que spatial, décrit les mouvements d'un stylo sur une feuille de papier et bien d'autres sous-activités ; il n'empêche que par rapport au verbe *write*, le NP objet *the letter* emporte déjà l'idée abstraite d'un étalon qui sert à « mesurer » la progression du processus d'écriture, et je pense que cela est déjà de l'espace transformée en temps, avant même l'insertion effective sous T. Je verrais plutôt le domaine *v*P comme un domaine intermédiaire (ce qu'il est effectivement), là où se réalise la translation entre pur espace et pur temps : *v*P contient du matériau fonctionnel, il est propice à ce genre de transformation (c'est

d'ailleurs la raison pour laquelle les « coquilles verbales » ont été réhabilitées dans la théorie).

Cela dit, J. Guéron capte ici une intuition très importante et que mes travaux sur l'AsS confirment (voir section précédente): les notions de télicité/atélicité sont une propriété des phrases entières et non du verbe, qui en tant qu'unité lexicale singulière (D. Paillard) n'est pas réductible à de telles notions fonctionnant sur un mode binaire (télique/atélique, par exemple). J. Guéron a raison de noter que des verbes de contact ponctuels (comme *hit, push*, etc.) sont avant tout des verbes au contenu dénotatif strictement physique (donc spatial), mais qu'une fois insérés sous TP ils cessent de l'être et deviennent des « accomplissements » et/ou des « activités » (c'est-à-dire qu'ils perdent leur dénotation physique pour devenir des objets temporels). Il n'est donc pas nécessaire de multiplier les distinctions d'*Aktionsart*, en particulier de créer des catégories *ad hoc* comme les « séries » ou les sémelfactifs (les Etats progressifs, parfaits, voir M. Moens et M. Steedman), qui ne sont que des items au contenu spatial devenu temporel en changeant de domaine syntaxique. On se souvient que même les achèvements ne restent généralement pas achèvements sous TP (voir ma discussion sur les Sémefactifs russes, chapitre 3 de mon ouvrage 2)

Il est temps de proposer ma conception renouvelée du PPF à la lumière de cette conception du temps, et, par voie de conséquence, de tracer les grandes lignes de ma pratique linguistique actuelle et à venir.

3. Le PPF revu : vers une linguistique intégrative.

3.1. Motivation temporelle première de *have* dans *have V-en* : *Extended Now*.

Je rappelle la théorie qui m'a toujours semblé intuitivement la plus juste, celle de R. McCoard (1978), qui a inscrit la notion d'*Extended Now* (abrégé en *XNow*) comme le composant sémantique essentiel du PPF ; je répète la citation importante :

> « *We maintain that the key [to understanding the perfect] is whether or not the speaker chooses to include a prior event within the compass of his extended present. (…) It is essentially the speaker's own (subjective) identification of relevant time periods that comes to bear*. » (McCoard 1978: 45)

Dans la littérature, l'*XNow* a été décliné de façon diverse: le *posttime* de W. Klein, la notion de « contingence » (l'état conséquent que marque le PPF est contingent à la culmination de l'événement, M. Moens et M. Steedman), la subordination temporelle (« *the speech time is in the consequent state of the event* », B. Spejewsky 1997 : 9), l'intervalle subséquent à l'événement qui ouvre la possibilité à des interprétations (épistémiques) futures (L. Michaelis 1994, D. Slobin 1994, G. Katz 2003), etc. La citation de R. McCoard contient deux idées essentielles :

1) le PPF dénote un présent « étendu », ce qui range R. McCoard dans la tradition des auteurs qui admettent une sémantique des intervalles pour le PPF (D. Dowty 1979, S. Iatridou et *al*. 2001, B. Spejewski 1997, P. Portner 2003, J. Guéron 2005) ; c'est la contribution *sémantique temporelle* du PPF, qui me semble cruciale ;

2) le choix du locuteur, ce qui peut constituer un début d'explication à la dimension épistémique modale du PPF ; c'est la contribution *pragmatique* du PPF, tout aussi importante.

Ma position à présent est que les deux dimensions (sémantique temporelle et pragmatique modalisante) font partie intégrante du sens du PPF. Je vais tenter de montrer cela dans ce qui suit.

Commençons par le paramètre temps. Mon article 3 résume de façon succincte ma façon actuelle de concevoir l'apport temporel de base du PPF, qui prend en compte les éléments présents dans la périphrase, *have* et V-*en*. En voici l'essence, que je reproduis (je reprends ici ma présentation de l'article). Selon l'hypothèse de J. Guéron, que l'on trouve déjà en germe chez R. Langacker (voir aussi le post-scriptum de mon ouvrage 2) et chez W. Klein (l'hypothèse topologique), le verbe anglais contemporain (la base verbale simple) a perdu la capacité de *prédiquer du temps présent déictique un événement*, ce dont atteste l'impossibilité d'avoir :

172) **John reads now.*

L'hypothèse est que le verbe anglais simple en AC a perdu un morphème d'aspect fort fusionné dès le lexique (J. Guéron), qui lui permettrait d'installer dans T (*assertion time*, qui est ponctuel, c'est le point d'énonciation, ou TT selon W. Klein) un événement tel que *read*, qui est par nature complexe (étendu). L'aspect dans cette optique n'est rien d'autre qu'un « morphème quantificateur qui vise le noeud T (dans TP), multiplie ce point, et crée un intervalle temporel » (J. Guéron 2002). Selon R. Langacker (1980), un prédicat aspectuel comme *be V-ing* a pour fonction d'assurer la *synchronisation* entre le caractère spatial des entités manipulées et les exigences d'alignement de ces entités sur la ligne du temps, ce qui revient à dire la même chose autrement ; un procès « spatial » comme *hit* a besoin de *be V-ing* pour être inscrit sur le point déictique qu'est le présent du locuteur parce que sa trajectoire, multiple par essence (matérialisée par une série de points du trajecteur vers la cible), ne saurait se couler dans le présent qui est un point[46].

Au contraire, le verbe français est beaucoup moins « étroit » que son homologue anglais, l'hypothèse est qu'il a un morphème d'aspect fort qui lui permet d'installer sans problème l'événement décrit par le verbe directement dans l'intervalle qu'est le présent d'énonciation:

173) Jean lit maintenant.

En anglais, lorsque la phrase dénote un état, qui est sans structure temporelle interne[47], la forme dite simple (c'est-à-dire, non aspectuée) peut dénoter une situation spécifique en AM:

174) *I know the solution.*

Pour les verbes processuels, qui eux ont bien une structure temporelle interne, *be V-ing* est nécessaire pour obtenir la lecture *intervallique* imperfective progressive :

175) *John is reading now.*

[46] On trouvera l'ensemble de l'argumentation aux pages 330-334 de mon ouvrage 2.

[47] Je rappelle que la spécification « sans structure temporelle interne » signifie qu'un verbe comme *know* est conceptualisé en AC comme décrivant une situation non décomposable : *knowing the solution* présuppose un certain nombre d'actions préalables (*looking for the solution, making hypotheses*, etc), mais aucune de ces « actions » ne peut être désignée comme *knowing the solution*. C'est la différence fondamentale avec un verbe d'activité (au sens de Z. Vendler) comme *read* ou *walk*, dont les sous-parties sont bel et bien des occurrences de *reading* ou *walking*.

L'auxiliaire *be* en AC est ponctuel, il accroche en un point temporel un sous-événement exprimé par la base verbale [*read*] munie du suffixe *–ing* métonymique qui fournit l'intervalle requis (voir l'analyse de *V-ing* au chapitre 2 de ce document). Au contraire, un énoncé du type :

176) *John reads*,

ne sera possible que s'il dénote un point sans structure interne : on le trouvera dans des énoncés narratifs, génériques, etc., qui de façon fictive s'apparentent à un point[48].

L' « aspect »[49] *have V-en*, comme *be V-ing*, a aussi pour cible le temps (TP) en fournissant un intervalle temporel ; mais *-en*, contrairement à *–ing*, fournit une *Aktionsart* qui focalise de façon symbolique la dernière borne, le dernier sous-événement du procès dénoté par le VP (R. Langacker); il est possible de traduire ceci en termes opérationnels ou structuraux, et de considérer que *–en*, que l'on trouve dans le parfait et le passif en anglais, neutralise un site actanciel (l'objet), marque un épuisement de visée (C. Delmas)[50]. Cette dernière borne ou ce prédicat désasserté est ensuite prédiqué du nœud T par l'intermédiaire de *have* qui, contrairement à ce que dit un peu rapidement la tradition, est pourvu du trait d'*Aktionsart* [+ étendu] et est *intervallique* (J. Guéron), donc *imperfectif* (« *the imperfective construal of English* have », Guéron 2002 :378). Le présent simple ne peut pas dénoter un intervalle explicite, même pour les états :

177) **I know the answer for a while*[51].
178) *I've known the answer for a while*.

C'est *have V -en* qui est mobilisé dans ce cas pour fournir au prédicat statif l'inscription de l' « *eventuality* » dans un intervalle de temps étendu. Pendant longtemps en anglais (du VA jusqu'au MA), cette fonction de PPF universel a été très bien remplie par le PRET.

---

[48] Une autre explication consiste à considérer que la base verbale en anglais est perfective, c'est-à-dire dénote l'entier de l'événement, conçu là aussi comme un point (analyse d'A. Giorgi et G. Pianesi 1997, P. Larreya et C. Rivière 2005).

[49] Je mets le terme d' « aspect » entre guillemets car la discussion qui suit va montrer que *have V-en* exprime avant tout du temps et de la modalité et n'implique pas une façon différente de regarder l'événement.

[50] On se reportera aux exemples du chapitre 1 dans lesquels un PPF est repris par un PRET justement dans les cas où la transitivité doit être (métaopérationnellement et intersubjectivement) réactivée.

[51] On se souvient que le présent est malgré tout licite dans certains cas contraints (cf. chapitre 1 de ce document et article 1).

Beaucoup d'auteurs ont noté ce caractère [+ étendu] de *have* verbe. P. Cotte (1998) note très justement qu'une des conditions favorisant l'utilisation de *have* dans des expressions comme *have fried chicken for lunch, have had too much to drink*, etc., est l'ingestion ou l'absorption concrète de nourriture ou de boisson qui doit se faire « en situation ». « L'énoncé en *have* réfère à cette situation » (Cotte 1998 :430). Une phrase générique comme *The Americans drink coke* n'a pas de version en *have*, sauf si on rajoute un adverbial du type [*The Americans have coke] with all their meals*, parce qu'alors le locuteur se représente « une classe de situations concrètes » (*ibid*. :430). Dans mes travaux (ouvrage 1), j'avais cité C. Delmas et J. Bouscaren et *al*., qui proposent des énoncés faisant émerger les mêmes propriétés de *have*, à savoir la présence d'un acquis de préconstruction et le trait [+ étendu] :

179)
a- **I have / had the baby crying.*
b- *I had the baby crying* all morning.
c- *I'll have the baby crying* all morning *if I don't give it its breakfast.*
d- *?? I have three letters written.*
e- *I have three letters* already *written.*[24]

Dans tous ces énoncés, *have* n'est possible qu'à la condition d'un marquage explicite de validation de l'acquis et donc du trait [+ étendu]. J'avais développé dans ma thèse une analyse comparée de *have* et *have got* qui tendait à montrer que *have* seul avait un sens étendu par rapport à *have got*, ponctuel, la ponctualité étant le fait de *get*. Les oppositions suivantes sont bien connues:

180)
a- *Had she got her baby at the clinic? = was her baby at the clinic with her?*
b- *Did she have her baby at the clinic? = did she give birth to her baby at the clinic?*

181)
a- *Have you got a bad headache? = now, at this moment.*
b- *Do you have bad headaches? = as a rule.* [52]

[24] a, b) et c) sont empruntés à J. Bouscaren, « *Have* opérateur de localisation », in *Cahiers de recherche, Grammaire anglaise, Travaux collectifs du séminaire de Janine Bouscaren*, Paris : OPHRYS, 1982, p. 62-65 ; d) et e) sont tirés de C. Delmas, *Structuration abstraite et chaîne linéaire en anglais contemporain,* 1987, p. 180-81.
[52] Exemples et paraphrases de R. Quirk (1985).

182)
a- *I've got to mow the lawn. = single obligation.*
b- *I have to mow the lawn. = single or habitual obligation.*[53]

J'avais proposé des exemples en contexte qui révélaient des paires minimales intéressantes : j'avais noté que *have got* est utilisé de préférence lorsque l'accent est mis sur la possession concrète d'un *objet* (d'une entité) dans une situation donnée ; ce qui est jugé pertinent est la possession de cet objet à ce moment-là du présent d'énonciation, et c'est *get*, verbe d'achèvement ponctuel, qui marque cela. Au contraire, les énoncés dans lesquels *have* seul est préféré sont ceux où une composante dynamique [+ étendu] est présente ; *have* seul permet d'insister plus sur la relation possesseur-objet possédé pris comme caractéristique du sujet et/ou est plus « actionnel » (ce qu'il est pertinent d'associer au sujet dans un présent étendu), en résumé, est plus apte à caractériser un sujet, une situation :

183) [au moment où une fusée s'élève:]
We have *lift-off !* (lancement effectué !) (**have got*)

184) *"I hope this weather will clear for you," he said. " Of course, we do normally* have *rain at this time of year. But we don't get many tourists in January. "*
" Yes. That's why I can't get a hotel room. " [B. Moore, *The Mangan Inheritance*]
…
" Is this your first visit, then? "
" Yes. "
" You will get *rain, I'd say. It is not the best time of year for a holiday. "* [B. Moore, *The Mangan Inheritance*]

185) *"And then we'll be out on the curvy roads. We'll have trees overhead and crickets smacking off our helmets. "*
" I don't have *a helmet," I said.*
" I 've got *one for you, " said Siggy, who'd been getting ready for this trip.* [J. Irving, *Setting Free the Bears*]

186) *" I feel sick, " Owen was saying.*
" Are you going to throw up ? " I asked him. (...)
" I don't know, " he said. " I think I have *a fever. "* [J. Irving, *A Prayer For Owen Meany*] [US]

[53] Exemples et explications de R. Huddleston et G. Pullum (2002 :112).

187) *“ Say, Graff, ” Siggy whispered. “ Do you think that thin one’s contagious ? I don’t mind if you want her. I’ll just make do wih the old fatty here. ”*
…
And Siggy whispered, “ It’s rabies, Graff. She’s got *rabies. ”* [J. Irving, *Setting Free the Bears*] [US]

Dans 183), l’événement est donné à voir en situation, la dimension processuelle exclut *have got*, statique ; dans 184), *have rain* décrit une situation habituelle, répétée, caractéristique de la région, tandis que *get rain* énonce la probabilité qu’il pleuve pour une fois seulement (ponctuel) ; dans 185), le personnage dit qu’il roule sans casque (caractéristique habituelle), son partenaire lui propose alors un casque pour cette fois-ci (*’ve got*); dans 186), *have* a fever insiste sur l’état (imperfectif) du personnage (*I feel sick*), qui est fiévreux ; dans 187), *have got* sert à introduire le nom de la maladie (*rabies*). La focalisation discursive est nettement différente : elle se porte sur le rapport sujet – événement, énonce une propriété du sujet ou de la situation avec *have* ; elle porte sur l’objet possédé dans la situation vue comme ponctuelle avec *have got* (association de *get* et de *–en*).

Cette analyse confirme les analyses génératives de *have* proposées au chapitre précédent : je propose que ce qui est reconduit de *have* dans le PPF *have V-en* n’est pas la notion de possession (on se souvient que ce trait est le **X** de T. Hoekstra, E. Cowper, et non *have* en soi), mais le trait temporel [+ étendu]. J’ai trouvé l’argument principal à cette analyse dans la *diachronie récente*.

3.2. Argument diachronique.

Ici encore, ma fréquentation assidue de la *diachronie* se révèle essentielle à la compréhension de mon domaine privilégie de recherche, *have V-en*. Je dois beaucoup à D. Denison d’avoir découvert cette littérature.

Deux faits marquants méritent qu’on s’arrête sur les faits de changement linguistique à partir du 18ème siècle, époque charnière dans le domaine du temps et de l’aspect :

1) le contenu dénotatif des auxiliaires s'est progressivement vidé;
2) la concurrence initiale entre *be* et *have* comme auxiliaires du parfait (depuis le VA) s'est résorbée au profit du seul *have* en AC.

3.2.1. Vidage du contenu dénotatif des auxiliaires.

D. Boulonnais (2004) a montré que l'évolution de *to V* comme lien prédicationnel s'est faite au moment où les phrases non finies acquéraient une configuration identique à celle des verbes conjugués ; dans un même mouvement, les auxiliaires aussi devenaient lien prédicationnel (A. Warner 1996, D. Denison 1993) ; le phénomène majeur de l'AM (milieu 17ème -19ème siècles) a été l'*alignement des auxiliaires sur un modèle unique*. Je détaille cette analyse car elle me semble cruciale à la compréhension de *be V-ing* et de *have V-en* aujourd'hui. J'ai été séduit par les travaux d'A. Warner, qui caractérise sa pratique de la syntaxe diachronique ainsi : « [*It is essential to have*] … *an appropriate model for diachronic syntax, capable of making detailed predictions that reveal unsuspected connection between familiar phenomena* ». (Warner 1996: 534) Ce modèle accorde une grande importance aux changements *morphologiques*; A. Warner cite D. Lightfoot: « *Morphology plays an important role in setting parameters which have widespread syntactic effets* » (Lightfoot 1991:ix). Ceci est tout à fait en phase avec ce que la pratique de la diachronie m'a appris dans mon parcours (cf. chapitre 2). Ce qui est crucial ici est la prise en compte des faits de syntaxe diachronique non pas pour expliquer directement la synchronie (ce qui est impossible car la langue a changé), mais parce que l'histoire récente et les repositionnements successifs des opérateurs sont importants pour comprendre le système actuel.

A. Warner (repris par D. Denison[54]) note les phénomènes suivants, tous reliés :

1) Progressivement, la possibilité d'ellipse qui demande la récupération d'un infinitif à partir d'une forme finie de *be* est perdue :

188) *I wish our opinions were the same. But in time they will.* (→ AC: *will be*).

[54] Dans son ouvrage *Historical Syntax*, et dans son cours de contexte pour les étudiants de M1 à Paris 3 (2005-2006).

Cela signifie que les formes finies de *be* en tant qu'antécédents à l'ellipse deviennent opaques, leur statut morphologique devient incertain. Notons qu'avec un verbe plein, l'ellipse est un fait normal et attendu en AC:

189) *If Paul comes in, then Mary will too (come in).*

C'est un premier indice: le paradigme de *be* appartenait au paradigme verbal général jusqu'au 18ème siècle, ce n'est plus le cas ensuite. Il devient *auxiliaire*.

2) Simultanément, on note l'apparition de propriétés de subcatégorisation spécifiques, non productives, idiosyncrasiques, des formes de *be* à cette époque : *is to* apparaît comme forme strictement limitée aux emplois finis au début du 19ème siècle ; des emplois comme les deux suivants disparaissent progressivement, ne sont plus productifs :

190) *You will* be to *visit me in prison with a basket of provisions.* (1816, Austen)
191) *Nay, several grandees, having* been to *marry a daughter, ... have wrote letters.* (1667, Pepys).[55]

L'emploi directionnel de *been* se restreint après 1760 ; le double *–ing* (*being singing*) disparaît au début du 19ème siècle. Ce sont là des arguments forts pour un statut indépendant, spécifié séparément, des formes non finies de *be*. C'est un *diagnostic fiable d'auxiliarité*. En résumé, selon A. Warner, c'est l'époque où les auxilaires « *finally lack the morphosyntactic and morphological interrelationships of full verbs* ». (Warner 1996 :538). La relation entre *was, be, been* n'est plus compositionnelle, mais monomorphémique. J'en conclus qu'ils peuvent alors être utilisés pour autre chose, dont l'expression du temps, intervallique ou ponctuel.

3) La flexion de deuxième personne *thou*, unique rescapée des flexions autrefois riches du verbe anglais, est définitivement perdue en anglais informel ; elle disparaît aussi des modaux ; ceux-ci en tant que groupe deviennent à leur tour opaques aux formations temporelles et au mode (*may/might, can/could* deviennent deux formes séparées). Il y a donc changement dans les données linguistiques primaires. Ceci est important car à partir du moment où le verbe devient une simple base verbale, des éléments extérieurs vont devoir assurer l'accrochage au temps.

[55] Exemples cités par D. Denison (1993 :318).

4) *Do* périphrastique acquiert définitivement son emploi moderne. Au total, le fossé syntaxique entre les verbes auxiliaires et les verbes non auxiliaires est consommé : les propriétés NICE achèvent de mettre les auxiliaires à part. « Be *(and auxiliary* have*) therefore ceased to belong to the inflectional paradigm of the verb. Instead their paradigms were individually specified as a series of items* ». (Warner 1996 : 542)
L'autre fait marquant, suite logique des faits décrits ci-dessus, est la perte progressive de la variation entre *be* et *have* comme auxiliaires du PPF.

3.2.2. Variation be / have *au* PPF.

Je m'appuie ici sur les travaux de M. Ryden et S. Brorstrom (1987). La question de la grammaticalisation du parfait a été amplement traitée dans la littérature. Je m'en suis fait l'écho dans mon article 3 où j'observais que le *present perfect puzzle* n'existait pas en MA (jusqu'à l'AM), la réplique suivante de Shakespeare est souvent citée (*I have drunk poison while you uttered it*) ; dans la langue de Chaucer, un fait marquant était l'interchangeabilité entre PRET et PPF pour l'expression d'un fait passé (un fait largement commenté par Th. Visser).

M. Ryden et S. Brorstrom ont étudié la répartition entre *be et have* avec les verbes intransitifs en AM. C'est le paradigme qui a subi des modifications drastiques dans la période 1700-1900. Alors que dans une première partie de la période, *be* était dominant avec les verbes intransitifs dits « mutatifs », c'est-à-dire les verbes dénotant un changement de situation du référent du sujet (l'objet profond, en fait, si on admet l'hypothèse inaccusative) – dont les plus représentatifs étaient *come, go, become, grow* –, dans la seconde partie de la période (fin 19ème siècle), *have* l'emporte nettement et les quelques emplois qui subsisteront de *be* deviendront obsolètes. Le corpus utilisé par les auteurs est constitué de lettres privées et de comédies, c'est-à-dire de documents supposés les plus proches de la langue de tous les jours.

La distinction *have/be* existait depuis le VA, s'est poursuivie du MA jusqu'en AM précoce. De façon sporadique, *have* apparaissait parfois avec des verbes mutatifs (*faren*, *go* avec *be*; *faren*, *happen to*, avec *have*), notamment dans des contextes d'irréalité. Dans la période AM précoce, *be* continue d'être utilisé avec les verbes mutatifs, « *largely irrespective, it would seem, of resultative or perfective aspect* ». (Ryden et Brorstrom

1987 :17) Puis, au fur et à mesure qu'on se rapproche de l'époque moderne, *have* devient plus courant :

> « … *especially in cases where the element of Action (the perfective aspect) was in focus….. [Have gains ground in contexts] implying a rejected condition or iteration/duration, with a growing differentiation of* be *and* have *in terms of the aspectual State vs. Action opposition.* » (*ibid*.:17)

Par « perfectivité », les auteurs entendent « emploi dynamique, d'action » (*stressing the idea of action*), par opposition à un emploi statif. Je vois là les prémisses d'un *have* de type [+ étendu]. Mais durant toute cette période, *be* continue de dominer avec les verbes mutatifs (mouvement y compris). Les domaines fonctionnels couverts par *be* + participe passé sont au nombre de trois :

- copule: *He is changed* (= *he is different*);

- auxiliaire perfectif, c'est-à-dire marqueur de temps pour les intransitifs: *he is changed* (= *he has become different*), celui dont il est question ici;

- marqueur du passif, avec les verbes transitifs: *he is changed* (= *he has been made different*).

Il a souvent été noté (D. Denison) que cette multifonctionnalité de *be* avait pu être source d'ambiguïté et a certainement favorisé la généralisation de *have* comme marqueur de perfectivité. En tout cas, pendant longtemps on trouvera la combinaison *have been* + verbe mutatif, principalement de mouvement, avec *have* pour marquer *le caractère étendu/prolongé* de l'état :

> 192) *He* has been come *two months* (= *he has been here two months*)
> 193) *He* has been come *over about 10 days (Swift)*
> 194) *We got here about one o'clock, and* have been arrived *just long enough to go over the house* (Austen).

Cette collocation était en particulier utilisée avec des modifieurs temporels pour marquer la notion de « *temporal consequence of the completed action* ». Là où je trouve confirmation de ce que je veux démontrer est dans le fait suivant, qui a fait finalement basculer le système en faveur de *have* :

> « *In the realization of the* be/have *paradigm, the durative aspect promotes, as a diachronically constant factor, the use of* have. (*ibid*.: 22)
> *The aspectual opposition State :Action is the overarching distributional determinant.* (*ibid*. :183) »

Dans la période de transition, les facteurs que les auteurs nomment « *near-blocking criteria* » pour l'emploi de *be* même avec les verbes mutatifs et contraignant l'emploi de *have*, sont de deux ordres : 1) duratifs, itératifs, c'est-à-dire étendus (ce qu'ils appellent *Action*) ; 2) non factuels (*unreality, uncertainty*)[56]. Je propose des exemples:

1) Emplois étendus:

- Iteration:

195) *The letters* have come *so regularly of late*. (Wentworth, 1714)
196) *Whenever I* have gone *to Scotland I felt as the generality of people.* (1764)

vs.

197) *I* am *once more* arriv'd *within sight of my own doors.* (Fielding, 1733)
198) *He* is gone *into town again this morning.* (Eliot, 1880)

Les énoncés avec *be* n'ont pas le caractère étendu des précédents ; l'aspect résultatif / terminatif est focalisé. Ces énoncés vont progressivement disparaître en anglais contemporain standard.

- contextes duratifs: (184-185)

199) *You wonder how my face* has changed *in the last three years.* (Eliot, 1857)
200) *Lady Masham* has come *abroad these 3 days.* (Swift, 1712)

De façon très intéressante, avec *since*, soit la durée de l'action prime, et *have* est obligatoire, soit le point de départ de l'action est favorisé, et *be* résiste bien :

201) *The value of my writing* has changed *incredibly since those days at the hill*. (Carlyle, 1846)
202) *Father* is *very much* altered *since you saw him*. (Eliot, 1849)

203) *Their numbers* are *very little* increased *since the battle*. (1745)
204) *Her affliction* has *very much* increased *since the first*. (Austen, 1817)[57]

[56] Déjà G. Friden (1948) reconnaissait les critères suivants qui favorisaient *have* :
1) *action as emphasized by modifiers (of place, manner, etc)*; 2) *iteration/duration*; 3) *unreality*; 4) *certain negated or questioned statements*; 5) *perfect infinitives*.

[57] Tous ces exemples sont empruntés à M. Ryden et S. Brorstrom (1987).

2) Emplois non factuels:

C'est un des deux facteurs qui garantissaient l'utilisation de *have.* La raison demeure quelque peu mystérieuse : M. Ryden et S. Brorstrom avancent l'hypothèse selon laquelle *have* permettait d'éclaircir les ambigüités de la sphère temporelle, notamment parce que la forme d'irréel de *be* (*were*) suivie du participe passé, créait une hésitation entre la référence passée ou présente de l'événement. Dans les contextes conditionnels, *have* servait de « *demarcator of time, to prevent potential ambiguity in tense-reference* » (*ibid.*:186).

205) *A gentleman at the table catched her or she w'd* have fallen *upon the floor.* (1764)

Mais au présent, là où aucune hésitation n'était possible, l'usage ordinaire de *be* + verbe mutatif a résisté longtemps :

206) *I will certainly wait for you if you* are *not* arrived. (1779)
207) *My Service to Mrs Stoit, and Catherine if she* be come *from Wales.* (Swift, 1712)

Dans les contextes optatifs, la distinction Etat / Action se retrouvait ; la focalisation se fait sur l'état résultant dans 208), sur l'événement de la venue en 209) :

208) *I wish you* were arrived. (1772)
209) *I wish you* had come *on another days Journey.* (1709)

Dans les contextes négatifs, une différenciation s'est opérée dans les modalités du changement, très révélatrice. *Have* s'est vite imposé avec les adverbes négatifs qui soulignaient une situation non-résultative (*nothing / never*) ; je rajouterai : et une situation étendue. Le simple *not* a en revanche résisté plus longtemps avec *be* (il est bien entendu toujours question exclusivement des verbes mutatifs) :

210) *Nothing* has sailed *from Genoa for France since the 18th July.* (Nelson, 1795)
211) *Mrs Brett* has *never* come. (Gaskell, 1860)
212) *No orders* were come *on Friday.* (Austen, 1809)

L'infinitif parfait (*have V-en*) a assez vite favorisé l'utilisation de *have*, ainsi que les constructions en *–ing* ; les auteurs voient là le fait suivant : « *[The] element of prolonged action [was] easily associated with the –ing contruction* » (*ibid.* :193).

> 213) *My dearest friends, here we are at Salzburg having arrived this morning*. (Wordsworth, 1837)

Enfin, au *past perfect*, *have* s'est généralisé plus vite, car l'élément statif (State) y est moins important qu'au *present perfect*.

Les chiffres fournis par les auteurs sont éloquents : ils notent dans leur corpus[58] que dans la période 1700-1800 *be* était utilisé dans 81% des cas, *have* dans 19% ; dans le siècle suivant (1800-1900), les proportions s'inversent : *be* (11%) / *have* (89%). Les auteurs remarquent encore qu'une catégorie de verbes mutatifs a résisté plus longtemps que d'autres à la progression de *have* : ce sont les verbes explicitement résultatifs/ de changement d'état comme *advance, alter, change, improve*, ainsi que *grow, become*. En revanche, les verbes de mouvement, plus aptes à dénoter l'action, ont montré une progression plus rapide vers *have* : c'est vrai de *fall* (dont un des traits sémantiques est la soudaineté), *pass* (idée de processus), *travel, walk* (idée de durée). Par contre, si ces verbes étaient rendus résultatifs / terminatifs par l'emploi de particules ou d'adverbiaux directionnels, *be* a bien résisté : c'est par exemple le cas de *return* dans l'expression *return homewards*, *ride* combiné avec une préposition ou un adverbe directionnels, *run, walk* avec des particules (*run away*), etc. Le lien entre *have* et le trait [+ étendu] ne saurait être plus clair.

En résumé de cette analyse diachronique, je soulignerai les points suivants:

- En AM, les auxiliaires se vident de leur contenu descriptif, deviennent des inflexions : *to V* devient LP minimal, *do* devient suffort d'inflexion lorsqu'aucun autre auxiliaire n'est présent, *have* devient l'auxiliaire du parfait, *be* devient auxiliaire progressif et passif ;

[58] Leur corpus est composé d'échantillon de lettres et de comédies ; 6 625 exemples de *be* et *have* pris de textes écrits entre 1700 et 1912. 25 collections de lettres ; 50 collections de comédies.

- Le verbe perd définitivement ses inflexions (son morphème d'aspect), il devient une base verbale incapable de prédiquer directement l'événement qu'il dénote du temps présent déictique ;
- Le choix entre *be* et *have* comme auxiliaires du PPF pour les verbes intransitifs mutatifs se fait progressivement au profit de *have*, systématiquement favorisé dans des emplois étendus (itérés, duratifs). La thèse de l'*XNow* pour le PPF trouve donc une confirmation empirique forte dans les données diachroniques récentes.
- Il devient alors difficile de considérer que le PPF en AC est marqueur d'aspect résultatif ou perfectif ; mes conclusions invitent plutôt à privilégier la thèse d'un aspect *imperfectif*. La notion d'un présent étendu doit faire partie de la sémantique du PPF.

Je pense que les seuls traits qui demeurent dans les auxiliaires progressif (*be* ponctuel) et parfait (*have* étendu) de l'AC sont des traits d'*Aktionsart*, pour répondre à un accident morphologique du verbe anglais : la perte de personne et la perte du temps. Il reste cependant à expliquer ce que signifie exactement la notion d'un présent étendu (*XNow*) pour le PPF en AC et à élaborer une théorie qui rende compte des emplois non directement temporels du PPF.

3.3. Le PPF entre sémantique temporelle et pragmatique.

Ma conception de l'explication grammaticale d'une forme comme le PPF est la même que celle énoncée par L. Michaelis: « *A conception of grammar in which a grammatical construction is a complex of syntactic, semantic and pragmatic features* ». (Michaelis 1994 : 155). Commençons par la sémantique et la morphosyntaxe.

Sémantique temporelle et morphosyntaxe:

Cette dernière partie du document de synthèse est l'aboutissement de mon parcours actuel sur le PPF, mais ce n'est qu'une étape, je ne considère absolument pas que le chantier soit clos. L'idée essentielle à laquelle je suis parvenu, qui me semble partagée dans les grandes lignes par la littérature sur le PPF, est que celui-ci comporte une partie

assertée, qui est généralement la sémantique temporelle qu'il induit, et une partie *présupposée*, qui est son contenu épistémique modal. Ces deux notions sont *a priori* difficilement réconciliables ; je vais essayer d'en rendre compte. On notera que nulle part dans cette caractérisation du PPF l'aspect n'apparaît.

P. Portner (2003) commentant R. McCoard explique la façon dont il comprend la notion d'*XNow* : « *The intuitive idea of the extended Now is that we typically count a longer stretch of time than the momentary "now" as the present for conversational purposes*. » (Portner 2003 :474) Sa démonstration débute par une explication du *present perfect puzzle*, qui me semble en effet cruciale dans la compréhension du PPF anglais dans une optique monosémique. Il s'interroge sur un énoncé curieux qui devrait être possible, ce que W. Dietrich (1955) et R. McCoard (1978) observaient déjà:

214) *?? Gutenberg has discovered the art of printing.*

Vu l'importance et la pertinence de l'imprimerie à travers les âges jusqu'à aujourd'hui, cette phrase devrait être énonçable. Or, elle ne l'est pas car la découverte est trop ancienne et ne peut pas raisonnablement faire partie de l'*XNow* du locuteur (« *whether or not the speaker chooses to include a prior event within the compass of his extended present* », R. McCoard); je cite P. Portner : « *Gutenberg's discovery is too long ago to fall within the XNow of any context in which it might naturally be used.* » (*ibid.* :495) Il faut donc comprendre la notion d'*XNow* comme le *Xnow of the conversational context*, ce que l'énonciateur estime constituer un présent étendu dans sa situation d'énonciation. C'est la même raison qui explique pourquoi *He has left yesterday* n'est pas acceptable: « *any context in which* yesterday *is used, the speaker thereby signals that the distinction between things that happened yesterday and those that happened today is relevant in the discourse* ». (*ibid*.:496). J'avais noté ce fait dans mes travaux (voir le chapitre 1): un adverbial ponctuel spécifique (*yesterday, last week*) n'introduit pas simplement le passé dans le discours, il dit explicitement que l'événement énoncé ne trouve sa pertinence que dans le *contraste*, la *différenciation* entre ce qui est pertinent aujourd'hui et qui ne l'était pas à un autre moment distinct d'aujourd'hui. Ceci nous renvoie au *Topic Time* de W. Klein : la relation temporelle linguistiquement pertinente est celle qui est établie entre TSit (l'événement) et ce que l'énonciateur estime pertinent d'énoncer (le *Topic Time*) ici et maintenant.

Dans l'exemple avec Gutenberg, comme le notait W. Dietrich (1955), l'événement se trouve tellement en dehors du champ conceptuel du présent du locuteur qu'un énoncé au PPF est difficilement plausible, sauf dans le cas où on ferait référence à un être surnaturel qui orchestrerait les découvertes humaines (exemple de P. Portner):

> 215) *Now that G. has discovered printing and Berners-Lee has invented the world-wide web, it's time to lead these humans to the next thing*… (*ibid*. :506)

Dans ce cas, l'événement peut faire partie de l'*Xnow* du locuteur. La différence avec l'explication que propose W. Klein (1992) du *present perfect puzzle* est que pour celui-ci, cette énigme est due à un conflit pragmatique, qui se retrouve avec le *past perfect* (article 2); j'incline plutôt à penser que c'est la spécificité du présent qui est en jeu ici. Je pense comme P. Portner et A. Giorgi et F. Pianesi (1997) que le *present perfect puzzle* est une restriction qui s'explique par « *an XNow presupposition tied to the present tense* ».

J'ai été impressionné par les travaux d'A. Giorgi et F. Pianesi qui traitent également du *present perfect puzzle* dans le cadre minimaliste, et plus particulièrement à partir de l'hypothèse de J.-Y. Pollock sur l'inflexion partagée (*Split-infl*). Pour les auteurs, les objets linguistiques ne sont que des *traits* ; le mouvement est admis si les propriétés *morphologiques* ne sont pas satisfaites autrement. La variation linguistique est donc fonction des propriétés morphologiques des catégories d'une langue donnée. Apprendre une langue consiste à associer des morphèmes à des traits. L'anglais présente des catégories syncrétiques ou hybrides : un même morphème est souvent associé à plusieurs traits, et cela est particulièrement vrai dans le domaine du temps et de l'aspect. Ce sont ces traits différents qui donnent lieu aux variations interlingues : par exemple, le russe a un morphème d'aspect fort (souvent matérialisé par la voyelle *–a* ou le suffixe *–iva/-yva*), l'anglais n'a rien de tout cela. L'hypothèse d'A. Giorgi et F. Pianesi consiste à éclairer la connection, l'interface entre le niveau *morphosyntaxique* et le niveau *sémantique* d'interprétation des temps et aspects. Ainsi, la différence des représentations temporelles/aspectuelles permises par les langues est-elle ramenée à des propriétés morphologiques.

La différence entre une langue comme l'anglais et une langue comme l'allemand est que dans la première, l'affixe temporel (représenté par une tête T) et l'affixe d'accord (tête AGR) sont un seul et même morphème, ce que montrent les phrases suivantes:

216) *He loves/loved.*
**He loveds.*
**He wills love.*

En allemand, en revanche, AGR et T sont des têtes séparées, chacune remplie par un morphème distinct.

217) *Du lib-st.*
Du lieb-te-st

L'allemand présente le schéma suivant (cela est vrai de l'italien également) : Verbe (+ T) + AGR ; T est l'interprétation par défaut, souvent sans morphème spécifique. Ceci signifie concrètement qu'en allemand (et en italien) le présent n'est pas un vrai présent (morphologique) ; si cela est vrai, alors ces langues ne connaissent pas le *present perfect puzzle* car la contrainte de *XNow* n'existe pas ; l'allemand et l'italien (le français également) peuvent exprimer sans problème un événement passé de type narratif au moyen du présent de parfait (qui n'est justement pas un présent).

En anglais, la projection est celle d'une inflexion partagée, une seule tête affixale est réalisée : Verb + (T *ou* AGR). Une seule catégorie est projetée : AGR/T. Le présent en anglais est donc un *vrai présent*, ce qui en soi explique déjà le *present perfect puzzle*; mais c'est un présent étroit car le verbe s'est vidé de toutes ses inflexions, notamment la personne (ce qu'A. Giorgi et F. Pianesi notent). Le PPF fournit donc un présent explicitement étendu (c'est la contribution de *have*), irréalisable autrement. Mais puisque ce présent du PPF est par définition (dans la morphosyntaxe) étendu, l'événement sous la portée de *have V-en* n'est énonçable sous cette forme que s'il satisfait à des contraintes liées à ce caractère étendu ; en d'autres termes, la simple inscription d'un événement narratif (*thétique*) sur la ligne du temps par rapport à l'ensemble des autres événements, n'est pas possible avec le PPF, d'où **he has left yesterday*.

Ces éléments de réflexion vont dans le sens d'une thèse *monosémique* pour le PPF : dénotant un présent toujours étendu, dans le cas du PPF universel (U-P) ce *XNow* est souligné par un adverbial au sémantisme explicitement étendu (*for x time, since x*), et

dans le cas du *resultative perfect* (aux conditions de vérités égales à celles du PRET), le caractère étendu va se traduire par une *présupposition épistémique* (pragmatique) forte, dont j'ai donné un aperçu au chapitre 1 et que je précise ci-dessous.

A.Giorgi et F. Pianesi poursuivent l'argumentation en soulignant la corrélation nette entre le mouvement de V à I du verbe et une morphologie verbale riche d'un côté (cas de l'italien), et une morphologie pauvre et l'impossibilité du mouvement de l'autre (cas de l'anglais). Les langues germaniques s'organisent selon ce paramètre : dans ce que les auteurs appellent le groupe A (anglais, norvégien, danois, suédois), le temps est toujours présent dans la syntaxe ; dans le groupe B (allemand, hollandais, islandais), T n'apparaît pas au présent et au présent de parfait. La conséquence sémantique de ce fait morphologique est que le *present perfect puzzle* n'apparaît que dans le groupe A, où T est toujours présent à travers AGR/T ; dans le groupe B, le présent étant une interprétation par défaut, la forme dite de présent est sémantiquement plus souple. C'est certainement pour cela que l'allemand, l'italien, le français, utilisent le présent là où l'anglais doit utiliser l'U-P.

Ceci m'amène directement à reconsidérer l'U-P. Je partage l'idée de P. Portner que les conditions qui permettent l'U-P viennent de propriétés temporelles *indépendantes* du PPF, celui-ci ne constitue donc pas un type sémantique à part (*contra* les hypothèses de L. Michaelis, S. Iatridou et *al.*). L'observation initiale est qu'une phrase comme :

218) *Mary has lived in London*,

a deux interprétations: soit universelle (*as of now*), soit expérientielle (*at some time*). On se souvient de mon exemple *The Panama canal has functioned for most of the century…and still does so* (chapitre 1). Il semble excessif de considérer que la borne de droite de l'U-P, matérialisée par l'adverbial *for most of the century*, fasse partie de l'assertion du PP. (« *the utterance time by assertion* », S. Iatridou et *al.* 2001) ; si c'était le cas, on ne comprend pas pourquoi l'auteur a rajouté *and still does so*. L'U-P n'est donc à mon sens pas un sens séparé du PPF, le présent étendu du PPF le rend possible et souhaitable, la forme simple du verbe ayant perdu cette propriété intervallique. Je rejoins l'analyse de P. Portner, qui montre que la corrélation entre la *classe aspectuelle* du verbe (qui doit être statif pour que la lecture U-P soit possible) et la relation temporelle de type

« chevauchement » avec T0 (*overlap*) se retrouve dans des configurations autres que le PPF[59], par exemple dans les conditions d'interprétation du passé dans les propositions enchâssées:

219)
a- *John said that Mary was upset.*
b- *John said that Mary read Middlemarch.*

La phrase 219a), avec le VP statique *be upset*, se prête à deux interprétations: Mary est toujours fâchée en T0, ou bien elle l'était au moment des paroles de John mais ne l'est plus maintenant ; dans b), qui contient un VP dynamique, une seule interprétation demeure, la seconde : aucun chevauchement avec T0 n'est possible. La même contrainte se retrouve dans l'interprétation des temps dans les séquences narrarives :

220)
a- *Mary walked in. She sat down.*
b- *Mary was tired. She sat down.*

Dans 220a), les deux événements se succèdent mais ne se chevauchent pas; dans b), *was tired* déborde sur l'événement dynamique qui suit. On retrouve exactement les mêmes interprétations temporelles avec le PPF, il est donc inutile de faire du U-P un type sémantique à part des autres :

221)
a- *Mary has been upset for two hours.*
b- **Mary has read Middlemarch for two hours.*

L'U-P est seulement possible avec un état ; la seule interprétation possible de *Mary has read Middlemarch* est expérientielle.

Il nous reste à analyser les autres types de PPF. C'est là où la pragmatique s'invite dans la discussion, en particulier dans la détermination de la nature du présent étendu dans ces cas.

[59] P. Portner reprend en fait une analyse de D. Dowty (1986).

Pragmatique et XNow :

Il est notoirement difficile de donner une représentation formelle des présuppositions de type pragmatique car par définition celles-ci ne se voient pas, n'ont aucune trace dans la syntaxe de surface (c'est pour cela que la pragmatique s'est constituée comme domaine autonome). L'objectif est donc de préciser l'observation de R. McCoard et P. Portner selon laquelle dans la *conversation*, le présent est plus un intervalle qu'un point[60], la longueur de l'intervalle est déterminée situationnellement, et que cet intervalle élargi du PPF (*have*) va se prêter à des inférences épistémiques. Au vu de ce qui vient d'être démontré, l'entreprise n'est pas si insolite : si on admet l'idée que le PPF est dans la *morphosyntaxe* un vrai présent (tête AGR/T), de surcroît étendu (rôle de *have*), un présent-« plus » en quelque sorte, il va pouvoir servir à autre chose, par simple conception saussurienne du sens (le sens naît de la valeur de l'élément en système, de la présence d'éléments concurrents sur un même domaine), il est libéré pour accueillir des interprétations de présent « pragmatiquement augmenté ».

La première fois que j'ai croisé l'idée de la pragmatique comme faisant partie intégrante du bagage sémantique de la forme de PP a été dans les travaux de J. Elsness (1997), K. Carey (1997), D. Slobin (1994) sur l'histoire et la *grammaticalisation* du PPF depuis le VA. Ces auteurs s'inscrivent dans l'idée que la sémantique d'aujourd'hui est la conventionnalisation des inférences pragmatiques d'autrefois[61]. Pour D. Slobin, la forme périphrastique *have V-en* s'est grammaticalisée en deux étapes. Pour le VA, la littérature raisonne généralement sur cet exemple :

> 222) *Ic habbe gebunden thone feond the hi drehte:*
> a) "I have that enemy bound (= in a state of boundness) that afflicted them".
> b) "I have bound that enemy that afflicted them".

Le développement initial de la périphrase parfaite est généralement analysé comme la grammaticalisation d'une construction attributive dans laquelle le syntagme nominal post-verbal constituait un complément de l'adjectif postposé. Puis, à la suite d'une inférence cognitive selon laquelle de l'état résultant on passe au procès qui a mené à cet

[60] Je rappelle la citation importante: « *We typically count a longer stretch of time than the momentary "now" as the present for conversational purposes* » (P. Portner).
[61] C'est la thèse que défendent E. C. Traugott et R. B. Dasher (2002) dans leur ouvrage *Regularity in Semantic Change*, Cambridge, CUP.

état, *have V-en* en est venu à signifier la relation entre l'événement accompli dans son entier et le sujet. Cette analyse a été reprise de nombreuses fois ; ce qui suit est beaucoup plus original. D. Slobin fait l'hypothèse d'un changement sémantique supplémentaire obtenu par une nouvelle inférence pragmatique : un énoncé tel que 222) a pu donner lieu à une valeur illocutoire qui constituait un acte d'information sur la situation, une assertion forte (*claim*), une négociation sur les conséquences de l'acte en question, avec une attente sur la conduite à tenir ensuite, qu'il glose ainsi :

> « *It is I who's got the enemy in my possession (so give me my reward / so now we can execute him, torture him, etc.)* »

Les commentaires de D. Slobin sont éclairants sur cet enrichissement pragmatique qui a présidé à l'extension du sens de la forme :

> *« Expectation for an action has been set up* (Slobin 1994 :124);
> *[the PP is used] to establish information into a new interaction* (*ibid*. :122);
> *The invited inference adds the consequence.* (*ibid*.: 123).
> *A kind of claim, or negotiation of consequences, with expectation of an explicit following act.* » (*ibid*. :127)

Ce qui compte, et est le facteur déterminant dans la grammaticalisation du PPF, est non pas tant l'état de l'objet résultant mais la *situation du sujet par rapport à l'état de son discours* (*state of discourse*). De plus, le contraste à tout moment disponible avec le prétérit dans l'esprit des locuteurs a contribué à renforcer le sens et la spécialisation de la forme. C'est à peu de choses près l'analyse de G. Katz (2003) du PPF en AC : pour l'auteur, le PPF porte une présupposition forte de possibilité future, d'action à venir.

Dans la littérature récente sur le PPF, l'idée initiale du caractère « topical » du PPF vient de J. McCawley ; on se souvient (chapitre 1) que *have V-en* dans *Have you heard the news ? Franck has been sleeping with Julie*, sert à élucider le *topic* de la phrase, selon l'auteur. C'est à mon sens K. Inoue (1979) qui a donné corps à cette idée de la façon la plus convaincante : sa proposition consiste à reconnaître au PPF un pouvoir explicatif (*explanatory power*), qui vient d'une relation d'implication mutuelle entre le contenu propositionnel (conceptuel) du VP au PPF et le *topic* discursif. Le PPF sert à établir des relations non pas entre les événements (*eventualities*), mais entre les *propositions* au sens anglais du terme (contenu conceptuel). Une même idée consensuelle se retrouve ici :

que l'on adhère à la notion de *Consequent State* ou de *Current Relevance* comme définitoire du sémantisme du PPF, que l'on partage l'hypothèse topologique ou non (W. Klein), l'idée avec le PPF est que « *the core eventuality necessarily does not hold at TU* » (R. Izvorsky 1997 :234) : le temps de l'événement et TU (T0) sont obligatoirement séparés (là se trouve l'*XNow*). C'est ce décalage temporel obligé qui permet des implicatures conventionnalisées de type « possibilité future, actions à venir, anticipation sur les intentions, les pensées de l'allocutaire ».

K. Inoue a montré que le PPF est dans une relation d'implication logique avec le *topic* discursif ; celui-ci doit être compris, selon P. Portner, comme une série de *questions* que se pose l'allocutaire et auxquelles le locuteur doit répondre. Par exemple, la phrase célèbre au PPF :

223) *Eisntein has visited Princeton*

sera recevable si son contenu énoncé a pour *topic* possible les propositions suivantes :

223')
Talking about Princeton University having memorable occasions.
Talking about the Nobel Prize winners visiting Princeton.
Talking about Jewish scholars coming to the United States.

Mais, parce que l'individu unique Einstein est mort, les *topics* suivants ne peuvent pas donner lieu à une phrase contenant un PPF :

223'')
**Talking about Einstein engaging in various activities.*
**Talking about Einstein visiting American universities.* (Inoue 1979 : 576-577)

Les propositions sous 223') sont des implications *pragmatiques* car aucun de ces *topics* n'a de référent dans la phrase au PPF :

« *[Those are]… entailments in a broad sense, supplemented by (…) pragmatic presuppositions, i.e. the speaker's assumptions in uttering a given sentence*; *... a broad topic which finds no direct reference in the* PPF. » (*ibid.* : 576-577)

Je fais l'hypothèse que ce qui rend possible cette analyse du PPF est précisément ce présent étendu qui de façon obligée (par assertion) construit un *intervalle* entre

l'événement et T0 (TU). L'analyse pragmatique a ceci de précieux qu'elle permet de loger dans ce *XNow* ce que la langue a besoin d'exprimer ; dans certaines langues, la morphologie parfaite donnera lieu à des utilisations nettement épistémiques, évidentielles. A cela K. Inoue ajoute la contrainte de *répétabilité* : la situation décrite dans le *topic* doit être répétable en ou après T0. Ceci me semble être un réflexe du *XNow* ; ce *XNow* lié au PPF peut élargir l' « univers de discours » (*universe of discourse*) ; par exemple, pour référer à des découvertes (de terre, de continents, etc.), les actes uniques qui entrent dans l'univers de discours et n'existaient pas avant sont rendus en anglais au moyen du PRET :

224) *Who discovered the islands of Hawaii?*

C'est l'événement unique, thétique, sur le fond d'autres événements de même nature, qui déclenche le PRET. Mais il suffit que le locuteur élargisse son *discourse topic* pour que le PPF devienne possible : si le sujet est « *talking about people discovering Hawaii at different times* », le PPF est licite:

225) *Hawaii has been discovered by the Portuguese, the Chinese, the Japanese*, etc. (Inoue 1979 : 584)

C'est en ce sens que le PPF a un pouvoir explicatif (*explanatory power*) : il fournit l'information censée exemplifier le *topic* que le locuteur a à l'esprit. Là est la seule façon à mon sens de donner un contenu plus précis à la notion de *Consequent State* ou *Current Relevance*: ce qui est pertinent (ou conséquentiel) n'est pas l'événement décrit par le PPF, mais la relation logique dans laquelle le contenu propositionnel que celui-ci énonce se trouve par rapport à un autre *topic* qui est le sujet de conversation. P. Portner développe plus avant l'arrière-plan conversationnel établi au moment où le PPF est énoncé, ce qu'il nomme *the Common Ground*. Son analyse de la composante pragmatique du PPF rejoint la mienne (chapitre 1): « *[The PPF] doesn't only provide an answer [to the topic proposition] ; it even presupposes that it provides an answer.* » La forme du PPF porte donc en soi la notion que l'événement énoncé est pertinent pour le sujet de conversation actuel ; le PPF sert à énoncer qu'il y a un *topic* (correspondant à une question, ouverte ou non, qui fait avancer la conversation) auquel le PPF va donner une réponse, par présupposition ; si je reprends mon exemple du chapitre 1 :

226) *Your brother has told me.*

Je peux paraphraser l'analyse de P. Portner: le PPF dans la bouche de Mr. Beebe a pour effet de « *prod the hearer into uncovering the type of discourse topic that he or she (speakers) has in mind* ». Utilisant le PPF, l'énonciateur Mr. Beebe dit: « mon énoncé au PPF répond à une question (*topic*) que vous devez vous poser : suis-je au courant de vos fiançailles que vous vous évertuez à dissimuler?; la réponse est : oui, je sais ». C'est cela que dit le PPF résultatif : non seulement il existe un résultat en T0, mais le PPF présuppose qu'il fournit une réponse au *topic* de l'allocutaire.

Il s'agit pour moi d'une recherche en cours ; je dois travailler ce domaine souvent esquissé mais pas approfondi de la pragmatique, l'objectif étant de l'intégrer complètement à l'analyse linguistique, ce que cette réflexion sur le PPF rend possible. Je me suis intéressé (article 2) au domaine de l'*évidentialité*. Dans les langues qui ont une forme d'évidentiel indirect (correspondant à peu près à l'anglais *apparently*), la plupart d'entre elles (bulgare, turc, norvégien, islandais) utilisent justement une morphologie de parfait. L'hypothèse de R. Izvorsky (1997) est extrêmement intéressante et suggère un parallèle entre temps et modalité. Le *Topic Time* (W. Klein), coordonnée essentielle pour une définition du parfait (et des temps en général), permet de donner corps à l'idée que l'événement et son *posttime* (son état résultant) sont séparés, l'exclusion est ici d'ordre temporelle (une analyse en terme de *XNow* dit la même chose). Dans le domaine modal cette fois-ci, le *Topic Time* devient la *Topic Sphere* (le terme est de R. Izvorsky), c'est-à-l'état du contenu propositionnel (*proposition*) qui se trouve éloigné de la *proposition* elle-même, ce qui donne lieu à une exclusion dans le domaine modal, d'où l'expression par le parfait de l'évidentialité indirecte, ce à quoi le locuteur n'a pas un accès direct, tout comme dans le cas du parfait temporel, où le PPF dit que l'on n'a plus accès directement à l'événement. Si tout cela est juste, la pragmatique ne vient pas enrichir le sens de la forme depuis l'extérieur, elle est *intégrée* au sens de la forme.

C'est là une piste fructueuse de recherche à venir.

En résumé, cette dernière section consacrée à mon sujet initial, le PPF, m'a amené aux conclusions suivantes, qui résument ma conception de la pratique linguistique aujourd'hui, qui doit être intégrative, c'est-à-dire à la fois prenant en compte la spécificité des niveaux de l'analyse mais en m'efforçant de les faire interagir :

- le PPF anglais est un objet temporel dont les composants *morphosyntaxiques* contribuent deux sens : 1) c'est un vrai présent ; 2) c'est un présent étendu (*XNow*), la BV anglaise ayant perdu un morphème d'aspect étendu.
- Ce caractère étendu est présent dans toutes les utilisations du PPF : 1) pour l'U-P, c'est la seule façon d'exprimer une « *eventuality* » s'étendant explicitement sur un intervalle plus grand qu'un point, chevauchant ou non T0 ; 2) pour les autres types de PPF (*Resultative, Experiential*), ce présent étendu donne lieu à des utilisations qui font ressortir une forte composante épistémique modalisante, la contribution essentielle étant l'idée que la forme de PPF présuppose qu'elle donne une réponse au contenu propositionnel (*proposition*) du *topic*, qu'elle a un pouvoir explicatif vis-à-vis de l'information requise dans tout acte conversationnel qui est au fond un jeu de questions/réponses (*topic as a series of questions*).
- Le PPF doit donc être analysé comme une *unité fonctionnelle singulière*, qui est le produit d'une évolution linguistique particulière et une conventionnalisation d'implications pragmatiques particulières dans une langue donnée (l'anglais contemporain standard). Dans certaines langues, le parfait a évolué vers un fonctionnement ouvertement modal (évidentiel) ; dans d'autres, comme le russe, où un morphème d'aspect fort (perfectif ou imperfectif) est explicitement présent dans le lexique (verbe perfectif/imperfectif), on ne trouve pas d'équivalent exact du PPF.

J'en viens à l'idée que l'étude des unités fonctionnelles (des métaopérateurs) doit se faire dans le même esprit que l'étude des unités lexicales : le sens d'une unité se construit en fonction des données primaires de la langue étudiée, au sein du système particulier de la langue, et que tout ce que peut faire la pratique contrastive est non pas de superposer les opérateurs ou les lexèmes mais de mettre en œuvre un protocole de description qui parte des mêmes prémisses et voir s'il s'applique. C'est pour cela que je suis multi-courant et multi-lingue. Si j'étais resté métaopérationnaliste, je n'aurais rien eu à dire des unités lexicales (article 10) ; si je m'en étais tenu aux modèles de sémantique formelle, je n'aurais rien à proposer sur les élargissements pragmatiques liés au PPF; si je n'avais pas pratiqué la syntaxe minimaliste, je n'aurais aucune assise pour montrer la spécificité de *have* dans le PPF, et que celui-ci est un vrai présent, étendu de surcroît.

CONCLUSION

Ce document de synthèse a tenté de retracer un parcours de recherche multiple et foisonnant, explorant de nombreuses pistes toujours dans un même domaine, le verbe et ses représentations aspectuo-temporelles, en quête incessante de modèles aptes à rendre compte de faits très différents selon les langues ou les états d'une même langue (l'anglais) considérés, et les phénomènes étudiés (aspect sémantique/aspect grammatical). Cet exercice de mise en perspective et d'évaluation critique de ma recherche a été rendu possible par un format que les articles, trop ponctuels, ne permettaient pas. J'ai souhaité donner un aperçu de mon parcours scientifique, amorcé dans le cadre de la métaopération, bientôt jugé trop étroit et négligeant trop de faits linguistiques esssentiels, dont la question de la construction du sens occultée par une attention exclusive portée aux problématiques de structuration. Je pense avoir précisé la méthode d'investigation et le cheminement réflexif qui ont été les miens au cours de ces années : dans mon domaine de recherche de l'aspect, par nature pluriel, la fréquentation d'autres modèles théoriques a été suscitée par des faits de langue particuliers et différents que j'avais à résoudre, par des problèmes que soulevait ma pratique contrastive de la linguistique ; au final cette méthode m'a amené à une meilleure compréhension de ces phénomènes complexes.

J'ai essayé de mettre en place une dialectique de type singularité/pluralité dans ce travail. Je suis souvent entré dans les détails des analyses proposées, d'abord parce que je crois que chaque forme, chaque problème est irréductiblement singulier et mérite d'être étudié dans cette singularité, mais également parce que j'accorde une importance tout aussi grande à la pluralité des faits langagiers et des regards. Aller consulter les propositions de tel nouveau modèle ne signifie pas invalider à chaque fois les propositions et théories du cadre utilisé précédemment, mais signifie porter un nouveau regard, un regard enrichi qui complète certaines propositions que ce modèle ne traitait pas, constitue au fond une exigence scientifique. Ce jeu entre unicité et pluralité me semble être inscrit dans les formes de la langue elle-même : *be V-ing*, forme unique, a bien une dimension métalinguistique, mais on ne peut pas négliger son sens aspectuel de base ; la périphrase progressive est devenue, en anglais contemporain, la seule façon d'installer un événement, entité phénoménologiquement complexe, sur la ligne forcément transitoire et ponctuelle du présent d'énonciation ; il n'est donc pas absurde non plus de faire de *be V-ing* une forme stativisante, au niveau de l'interprétation des formes en discours. Il en est de même du *present perfect*, *have V-en*: son évolution

récente en fait d'abord un objet sémantique temporel, dont la fonction est d'installer un événement explicitement étendu dans le présent d'énonciation, là encore cette nature sémantique première se prête à un enrichissement pragmatique tel qu'il devient une forme discursivement et énonciativement chargée et qui déborde largement de son cadre sémantique. C'est la raison pour laquelle j'ai insisté sur une linguistique intégrative, qui ne sépare pas sémantique, syntaxe et pragmatique dans l'analyse d'une forme. Dans certaines configurations, tel paramètre ressort (le temps pour le *present perfect* universel ou l'événement en cours pour *be V-ing*), dans d'autres, l'intention subjective de l'énonciateur rendra saillante la notion de présupposition forte d'un état résultant (*present perfect* résultatif) ou l'assignation d'une propriété au référent du sujet (le caractère prédicationnel de l'imperfectif). L'objectif consiste donc à mettre au jour non pas une valeur invariante unique et stable dont découleraient toutes les autres valeurs, mais un « potentiel d'invariant » ; il n'y a pas, à mon avis, de sens premier, de valeur basique, mais « des » sens. Que ce soit dans le domaine des unités lexicales (aspect sémantique, structure de l'événement) ou grammaticales (*have V-en*, perfectif et imperfectif russes), j'ai pour le moment acquis la conviction que les formes d'une langue sont des unités singulières qui se sont construites dans un système donné et dans l'évolution qui ont été les leurs, qui ne sont pas motivées par un système formel logique ou cognitif préexistant. Cela pose en conséquence les limites de la pratique contrastive, qui ne peut être que multiple, il existe autant de contrastivités qu'il y a de langues ; la seule chose que puisse faire le linguiste contrastiviste est de mettre au point un protocole d'élucidation du sens des unités qu'il décrit ; la théorie des Formes Schématiques me semble constituer un pas important dans cette direction, reste à savoir si les unités grammaticales (*have V-en*) peuvent recevoir un tel traitement.

A l'avenir, je compte poursuivre ce parcours avec l'espoir de synthétiser toutes ces données et ces modélisations pour les inscrire dans une « théorie » ; le programme *Métaopération et Approche Plurielle du Sens* (MAPS) des néo-adamczewskiens me semble fournir un cadre propice à ma façon de concevoir et de pratiquer la linguistique telle que je viens de la décrire. Je crois avoir acquis une certaine expertise dans le vaste domaine appelé « aspect », tant au niveau de la construction de l'événement exprimé par le verbe et ses arguments et adjoints (l'aspect sémantique), que de la construction de la représentation temporelle de ces événements au niveau phrastique (l'aspect grammatical). Malgré un vocable commun et commode, « aspect », et le fait que ce sont

là deux domaines liés (ils concernent le verbe), ils sont néanmoins très différents : le premier ressort de l'analyse lexicologique, considère le verbe comme unité lexicale singulière, le second met en jeu la syntaxe de l'énoncé entier. Sous la supervision de G. Girard-Gillet et C. Delmas, j'ai acquis une certaine expérience dans la direction de recherche, j'ai commencé à conseiller certains étudiants avancés, russophones en particulier, dans ce domaine de l'aspect étudié sous un angle contrastif anglais-russe, et leur ai fait percevoir des convergences inédites.

Cependant, même si j'ai largement abordé la diachronie, je dois avouer ne pas avoir accordé beaucoup d'attention à la variation dialectale pour l'anglais ; pour le *present perfect* en particulier, même si j'ai commencé à étudier des variétés non standard d'anglais comme le Samana English, des données importantes comme l'évolution que semble montrer le *present perfect* avec des adverbiaux de temps ponctuels spécifiques en anglais australien (M.-E. Ritz 2000), vont me contraindre à élargir le champ de mes recherches. J'espère cependant avoir été honnête dans l'évaluation critique de mon activité de recherche, non figée mais en mouvement perpétuel.

Bibliographie

Je ne fais figurer dans cette bibliographie que les auteurs cités dans ce document de synthèse ; il convient de se reporter à la bibliographie de l'ouvrage 2 pour des références plus complètes sur l'aspect.

Adamczewski, H., 1982, *Grammaire linguistique de l'anglais*, Paris, Armand Colin.

Apresjan, Ju., 1974, « Regular Polysemy », in *Linguistics* n°142, p. 5-32.

Asher, N., 1992, « A Default, Truth Conditional Semantics for the Progressive », in *Linguistics and Philosophy* n°15, p. 463-508.

Bach, E., 1981, « On Time, Tense and Aspect: An Essay in English Metaphysics », in Cole, P. (éd.), *Radical Pragmatics*, New York, Academic Press, p. 63-81.

R. Belvin, 1993, *The Two Causative* Haves *are the Two Possessive* Haves, CLS 29.

Bennett, M. et Partee, B. H., 1978, *Toward the Logic of Tense and Aspect in English*, Bloomington, In., Indiana University Linguistics Club.

Benvéniste, E., 1966, *Problèmes de linguistique générale*, 1, Paris, Gallimard.

Benvéniste, E., 1974, *Problèmes de linguistique générale*, 2, Paris, Gallimard.

Bianchi, V., 2003, « On Finiteness as Logophoric Anchoring », in Guéron, J., Tasmowski, L. (eds), *Temps et Point de vue*, Paris, Université Paris X, p. 213-246.

Boisson, C., 1987, « Anglais "have", français "avoir" et l'empathie », in *La Transitivité*, CIEREC Travaux LII, Saint-Etienne, Publications de l'Université de Saint –Etienne, p. 155-180.

Bonomi, 1997, « The Progressive and the Structure of Events », in *Journal of Semantics* n°14, p. 173-205.

Borsley, R. D., Rivero, M.-L., Stephens, J., 1996, « Long Head Movement in Breton », in Borsley, R., Roberts, I. (eds), *The Syntax of the Celtic Languages*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 53-74..

Bottineau, D., 2008, « La morphosyntaxe allocutive du sens grammatical », accessible sur le site www.modyco.fr, CNRS, UMR 7114 (MoDyCo), Université Paris-X (Nanterre).

Bottineau, D., 2008, « Cet étrange étranger, l'allocutaire : l'exemple des relations unité/ensemble », in Girard-Gillet, G. (éd.), *Etrange/Etranger*, CIEREC Travaux 137, Saint-Etienne, Publications de l'Université de saint –Etienne, p. 195-212.

Boulonnais, D., 2004, « TO et les infinitives : l'hypothèse de la transcendance prépositionnelle », in Delmas, C. (éd.), *La contradiction en anglais*, CIEREC Travaux 116, Saint-Etienne, Publications de l'Université de saint –Etienne, p. 55-90.

Boulonnais, D., 2006, « La notion de sujet : contribution diachronique », in Delmas, C. (éd.), *Complétude, cognition, construction linguistique*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, p. 61-96.

Bouscaren, J., 1982, « *Have* opérateur de localisation », in *Cahiers de recherche, Grammaire anglaise*, Travaux collectifs du séminaire de Janine Bouscaren, Paris, Ophrys, p. 53-72.

Brecht, R. D., 1985, « The Form and Function of Aspect in Russian », in Flier, M.S., Brecht, R.D. (eds), *Issues in Russian Morphosyntax,* Columbus, Ohio, Slavica Publishers, p. 9-33.

Brunson, B. et Cowper, E., 1992, « On the Topic of *Have* », in *Papers from the CLA Annual Conference*, p. 43-52.

Camus, R. et De Vogüe, S., 2004, « Variation sémantique et syntaxique des unités lexicales : étude de six verbes français », in *Linx* n°50, Paris, Université de Paris X-Nanterre.

Carey, K., 1994, « The Grammaticalization of the Perfect in Old English. An Account Based on Pragmatics and Metaphor », in Pagliuca, W. (éd.), *Perspectives on Grammaticalization, Current Issues in Linguistic Theory, 109*, Amsterdam, John Benjamins Publishing Company, p.103-117.

Chomsky, N., 1965, *Aspects of the Theory of Syntax*, Cambridge, Mass., MIT Press.

Chvany, C., 1976, *On the Syntax of BE-Sentences in Russian*, Cambridge, Mass., Slavica.

Comrie, B., 1976, *Aspect*, Cambridge, Cambridge University Press.

Cotte, P., 1998, « *Have* n'est pas un verbe d'action : l'hypothèse de la réélaboration », in *La Transitivité*, Textes réunis par André Rousseau, collection ULS Travaux et Recherches, Presses Universitaires du Septentrion, p. 415-438.

Cotte, P., 2000, « A propos de *–ing* et de *be* », in Souesme, J.-C. (éd.), *Journée Charles V sur les propositions relatives et l'aspect be + -ing*, vol. 17 n° spécial, Cycnos, Nice, p. 159-172.

Cotte, P., 1987, « Réflexions sur l'emploi des temps du passé en français et en anglais à la lumière de deux évolutions récentes du système verbal de l'anglais », in Cling, M. (éd.), *Contrastes – Projet contrastif français-anglais*, n°14-15, Paris, ADEC, p. 89-161.

Cowper, E., 1989, « Thematic Underspecification : the Case of *Have* », in Brunson, B., Burton, S. et Wilson, T. (eds), *Toronto Working Papers in Linguistics*, vol. 10, p. 85-93.

Cowper, E., 1993, « A Non-Unified Treatment of *-Ing* », in Dyck, C. (éd.), *Toronto Working Papers in Linguistics*, vol. 12, n°1, p. 49-59.

Culioli, A., 1990, 1999, *Pour une linguistique de l'énonciation*, trois tomes, collection *L'homme dans la langue*, Paris, Ophrys.

Davidson, D., 2001, *Essays on Actions and Events*: « The Logical Form of Action Sentences » (1967); « The Individuation of Events » (1969); « Events as Particulars » (1970); « Eternal *vs*. Ephemeral Events » (1971), Oxford, Clarendon Press.

Deléchelle, G., 2004, « *-Ing* revisited : quelques remarques sur une forme complexe », in *Hommage à Henri Adamczewski*, Crélingua, Précy-sur-Oise, Editions EMA.

Delfitto, D., 2004, « On the Logical Form of Imperfective Aspect », in Guéron, J., Lecarme, J. (eds), *The Syntax of Time*, *Current Studies in Linguistics* 37, Cambridge, Mass., MIT Press, p. 115-142.

Delmas, C., 1987, *Structuration abstraite et chaîne linéaire en anglais contemporain*, Paris, CEDEL, Société de linguistique de Paris, LXXV.

Delmas, C., 1997, « Futurité : temps et strates en anglais », in Borillo, A., Vetters, C., Vuillaume, M. (eds), *Cahiers Chronos n°3, Variations sur la référence verbale*, p. 163-175.

Delmas, C., 2000, « *Be* + *-ing*, ou énoncer le recyclage de la relation partie-tout », in Souesme, J.-C. (éd.), *Journée Charles V sur les propositions relatives et l'aspect be* + *-ing*, vol. 17 n° spécial, Cycnos, Nice, p. 173-187.

Delmas, C., 2002, « *Be* + *-ing* anglais / *Estar -ando* espagnol, contrastivité et contraintes », in Pauli, C., Rapatel, P. (eds), *Langues et cultures en contact, Traduire e[s]t commenter*, Besançon, Presses Universitaires Franc-comtoises.

Delmas, C., 2003, « Interpréter *be* + *-ing* », in *Parcours énonciatifs et parcours interprétatifs, Théories et applications*, Paris, Ophrys.

Delmas, C., 2005, « Relations problématiques, étude de quelques cas », conférence faite à l'Université de Besançon le 4 février, à paraître.

Delmas, C., 2006, « Verbes dénominaux, le cas de *hand* », in Paulin, C., Ploog, K., Lebaud, D. (eds), *Constructions verbales et production de sens*, Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté, p. 267-276.

Demirdache, H. et Uribe-Etxeberria, 2002, « La grammaire des prédicats spatiotemporels : temps, aspect et adverbes de temps », in Laca B. (éd.), *Temps et aspect : de la morphologie à l'interprétation*, Paris, Presses Universitaires de Vincennes, p. 125-176.

Denison, D., 1993, *English Historical Syntax*, London, New York, Longman.

Denison, D., 2006, « Recent and Current Change in the English Auxiliary System », Cours destiné aux étudiants de Master 1 et 2 de Paris-3.

De Swart, H., 1998, « Aspect Shift and Coercion », in *Natural Language and Linguistic Theory*, n°16, p. 347-385.

De Vogüe, S., 2006, « Qu'est-ce qu'un verbe? », in Paulin, C., Ploog, K., Lebaud, D. (eds), *Constructions verbales et production de sens*, Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté, p. 43-62.

Dietrich, W., 1955, *Erweiterte Form, Präteritum und Perfektum im Englischen. Eine Aspekt - und Tempusstudie*, Munich, Max Hueber Verlag.

Dobrušina, K., Paillard, D., et Mellina, E., 2001, *Russkie pristavki : mnogoznačnost' i semantičeskoe edinstvo* (*Les préverbes russes : polysémie et identité sémantique*), Moscou, izd. Russkie slovari.

Dowty, D. R., 1979, *Word Meaning and Montague Grammar*, Dordrecht, Reidel.

Dowty, D. R., 1977, « Toward a Semantic Analysis of Verb Aspect and the English "Imperfective" Progressive », in Portner, P., Partee, B.H., (éds), *Formal Semantics, The Essential readings* (2002), Oxford, Blackwell Publishing, p. 261- 288.

Dowty, D. R., 1986, « The Effects of Aspectual Class on the Temporal Structure of Discourse: Semantics or Pragmatics? », in *Linguistics and Philosophy* n°9, p. 37-61.

Dowty, D. R., 1991, « Thematic Proto-Roles and Argument Selection », in *Language* n°67, p. 547-619.

Duchet, J.-L., 1998, « Temps et aspect en vieil anglais », *Journées de Linguistique Diachronique organisées* par l'ALAES, Paris III Sorbonne Nouvelle, les 27 et 28 mars 1998.

Elsness, J., 1997, *The Perfect and the Preterit in Contemporary and Earlier English*, Berlin, Mouton de Gruyter.

Enç, M., 1987, « Anchoring Conditions for Tense », in *Linguistic Inquiry* vol. 18 n°4, p. 633-657.

Engel, D. et Ritz, M.-E., 2000, « The Use of the Present Perfect in Australian English », in *Australian Journal of Linguistics*, vol. 20, n°2, p. 119-140.

Erades, P., 1956, « Points of Modern English Syntax », in *English studies* n° 37, p. 40-45.

Feuillet, J., 1989, « Problématique de l'auxiliation », in Boucher, P. et Duchet, J.-L. (eds), *La question de l'auxiliaire*, Travaux linguistiques du Cerlico, n°1, p. 1-36.

Fillmore, C., 1968, « The Case for Case », in Bach, E., Harms, R.T. (eds), *Universals in Linguistic Theory*, New York, Holt, Rinehart and Winston, p. 1-88.

Flier, M. S., 1985, « The Scope of Prefixal Delimitation in Russian », in Flier, M.S., Timberlake, A. (eds), *The Scope of Slavic Aspect*, *UCLA Slavic Studies*, vol. 12, Columbus, Ohio, Slavica Publications, p. 41-58.

Fontaine, J., 1983, *Grammaire du texte et aspect du verbe en russe contemporain*, Paris, Institut d'Etudes Slaves.

Forsyth, J., 1970, *A Grammar of Aspect. Usage and Meaning in the Russian verb*, Cambridge, Cambridge University Press.

Franckel, J.-J., 2006, « Situation, contexte et valeur référentielle, » in *Textes, Contextes, Pratiques*, CRESEF n° 129-130, Université de Metz, p. 51-70.

Franckel, J.-J. et Paillard, D., 2007, *La grammaire des prépositions*, *Tome 1*, Paris, Ophrys.

Freed, A., 1979, *The Semantics of English Aspectual Complementation*, Dordrecht, D. Reidel Publishing Company.

Freeze, R., 1992, « Existential and Other Locatives », in *Language* n°68, p. 553-595.

Fryd, M., 1995, *La périphrase /HAVE + PP/ en anglais contemporain: opérations énonciatives et construction de l'aspect accompli*, Thèse de l'Université Paris VII sous la direction de Monsieur Antoine Culioli.

Garey, H., 1957, « Verbal Aspect in French », in *Language*, vol. 33, p. 91-110.

Giorgi, A. et Pianesi, F., 1997, *Tense and Aspect*, Oxford, Oxford University Press.

Girard, G., 1993, « Le passage verbe plein/opérateur. Deux exemples: *make*, *do* », in *Faits de Langue, Motivation et Iconicité*, n°1, Paris, PUF.

Girard, G., 1994, « *Cease+to/stop+V-ing* et la notion de sujet identique », in *Sigma*, CELA .

Girard, G., 1996, « Faut-il faire l'hypothèse d'un invariant différentiel ? », in *Modèles Linguistiques*, TOME XVII, Fascicule 1, p. 119-132.

Girard, G., 2002, « Aspect, choix sémiques, valeur de vérité », in *Cahiers Chronos* n°10, *Temps et aspect : de la grammaire au lexique*, p. 79-96.

Guéron, J., 1985, « Inalienable Possession, *PRO*-Inclusion and Lexical Chains », in Guéron, J., Pollock, J.-Y., et Obenauer, H.-G. (eds), *Levels of Grammatical Representation*, Dordrecht, Foris.

Guéron, J., 1995, « On *Have* and *Be* », in *Proceedings of NELS 25*, Dordrecht, Foris, p. 191-205.

Guéron, J., 2002, « Sur la syntaxe de l'aspect », in Laca B. (éd.), *Temps et aspect : de la morphologie à l'interprétation*, Paris, Presses Universitaires de Vincennes, p. 99-121.

Guéron, J., 2003, « Le temps, la personne, la transitivité », in Guéron, J., Tasmowski, L. (eds), *Temps et Point de vue*, Paris, Université Paris X, p. 247-275.

Guéron, J., 2004, « Tense Construal and the Argument Structure of Auxiliaries », in Guéron, J., Lecarme, J. (eds), *The Syntax of Time*, *Current Studies in Linguistics* 37, Cambridge, Mass., MIT Press, p. 299-327.

Guéron, J., 2005, « On Tense and Aspect », in *Lingua* n° 117, p. 368-391.

Guéron, J., 2006, « La structure du parfait: syntaxe et interprétation » (manuscrit non publié).

Guéron, J. et Hoekstra, T., 1988, T., « T-Chains and the Constituent Structure of Auxiliaries », in Cardinaletti, A., Cinque, G., Giusti, G. (eds.), *Constituent Structure*, Dordrecht, Foris, p. 35-98.

Guéron, J. et Hoekstra, T., 1992, « Chaînes temporelles et phrases réduites », in Obenauer, H.-G., Zribi-Hertz, A. (éds), *Structure de la phrase et théorie du liage*.

Guéron, J. et Hoekstra, T., 1995, « The temporal interpretation of predication », in *Syntax and Semantics*, n° 28, p. 77-106.

Guillaume, G., 1929 et 1945/1970, *Temps et verbe* suivi de *L'architectonique du temps dans les langues classiques*, Paris, Champion.

Guillaume, G., 1984, *Langage et science du langage*, *Troisième édition*, Québec, Presses de l'Université Laval et Paris, Nizet.

Guillaume, G., 1987, *Leçons de linguistique 1945-46*, in Valin, R., Hirtle, W. et Joly, A. (eds), Québec, Presses de l'Université Laval et Lille, Presse Universitaires de Lille.

Guiraud-Weber, M., 1973, « L'aspect et la quantité d'information », in *Cahiers de linguistique, d'orientalisme et de slavistique 3-4*, Aix, Université de Provence, Institut de linguistique générale et d'études orientales et slaves.

Guiraud-Weber, M., 2002, « O grammatičeskom značenii prefiksa *po-*» (« A propos du sens grammatical du préfixe *po-*») in Mengel, S. (éd.), *Slavische Wortbildung : Semantik und Kombinatorik*, Münster-London-Hamburg, p. 293-303.

Haegeman, L., 2003, « Speculations on Adverbial Fronting and the Left Periphery », in Guéron, J., Tasmowski, L. (eds), *Temps et Point de vue*, Paris, Université Paris X, p. 329-365.

Hale, K. L. et Keyser, S. J., 1993, « On Argument Structure and the Lexical Expression of Syntactic relations », in Hale, K.L. & Keyser, S.J., (eds), *The View from Building 20*, Cambridge, MIT Press, p. 53-109.

Hewitt, S., 1986, « Le progressif breton à la lumière du progressif anglais », in *La Bretagne Linguistique*, vol. 1, Brest, CRBC.

Hewitt, S., 1990, « The Different Types of Auxiliary in Breton », in Duchet, J.-L. (éd.), *L'auxiliaire en question*, Travaux linguistiques du Cerlico, n°2, p. 57-66.

Hewitt, S., 2002, « The Impersonal in Breton », in *JCeltL*, n°7, p. 1-39.

Hitzeman, J., 1995, « A Reichenbachian Account of the Interaction of the *Present Perfect* with Temporal Adverbials », in *Proceedings of the North-East Linguistics Society*, Edinburgh, University of Edinburgh, p. 239-253.

Hoekstra, T., 1994, « Have *as* Be *plus or minus* », in Cinque, G. et al. (éd.), *Paths Towards Universal Grammar. Studies in Honor of Richard Kayne*, Washington, Georgetown University Press, p. 199-215.

Hovav, M. R. et Levin, B., 1998, « Building Verb Meanings », in Butt, M. et Geuder, W. (éds), *The Projection of Arguments*, Standord, Calif., CLSI Publications, p. 97-133.

Huddleston, R. et Pullum, G., 2002, *The Cambridge Grammar of the English Language*, Cambridge, Cambridge University Press.

Iatridou, S., Anagnostopolou, E. et Izvorski, R., 2001, « Observations about the Form and Meaning of the Perfect », in Kenstowicz, M. (éd.), *Ken Hale: A Life in Language*, Cambridge, Mass., MIT Press, p. 189-238.

Iatridou, S., 2000, « The Grammatical Ingredients of Counterfactuality », in *Linguistic Inquiry* n°31, p. 231-271.

Inoue, K., 1979, « An Analysis of the English Present Perfect », in *Linguistics* n°17, p. 561-589.

Israeli, A., 1998, « Speakers' Attitudes, Goals and Aspectual Choices in *wh*- Question », in *Le Language et l'Homme*, vol. XXXIII n°1.

Izvorsky, R., 1997, « The Present Perfect as an Epistemic Modal », in Lawson A. (éd.), *Proceedings From SALT VII*, Ithaca, Cornell University, CLC Publications.

Janda, L., 1985, « The Meaning of Russian Verbal Prefixes : Semantics and Grammar » in Flier, M.S., Timberlake, A. (eds), *The Scope of Slavic Aspect*, *UCLA Slavic Studies*, vol. 12, Columbus, Ohio, Slavica Publications, p. 26-40.

Jayez, J., 1999, « Imperfectivity and Progressivity: The French Imparfait », in Matthews, T., Strolovitsch, D. (eds), *Semantics and Linguistic Theory (SALT) 9*, Ithaca, Cornell University Press, p. 145-162.

Joos, M., 1964, *The English Verb: Form and Meanings*, Madison, University of Wisconsin Press.

Kamp, H. et Reyle, U., 1993, *From Discourse to Logic*, Dordrecht, Kluwer Academic Publishers.

Katz, G., 2003, « A Modal Account of the English Present Perfect Puzzle », in Young, R. B., Zhou, Y. (eds), *Proceedings from Semantics and Linguistics Theory XIII*, Ithaca, New York, Cornell University, p. 145-161.

Kayne, R., 1993, « Towards a Modular Theory of Auxiliary Selection », in *Studia Linguistica* n°47, p. 3-31.

Kenny, A., 1963, *Action, Emotion and Will*, New York, Humanities Press.

Kiparsky, P., 1998, « Partitive Case and Aspect », in Butt, M. et Geuder, W. (eds), *The Projection of Arguments*, Standord, Calif., CLSI Publications, p. 265-307.

Klein, W., 1992, « The Present Perfect Puzzle », in *Language,* vol. 68 n°3, p. 525-552.

Klein, W., 1994, *Time and Language*, London, New York, Routledge.

Kratzer, A., 2004, « Telicity and the Meaning of the Objective Case », in Guéron, J., Lecarme, J. (éds), *The Syntax of Time*, Cambridge, MIT Press, p. 389-423.

Krifka, M., 1992, « Thematic relations as Links between Nominal Reference and Temporal Constitution », in Sag, I., Szabolsci, A. (éds.), *Lexical Matters*, Stanford, CSLI, p. 29-54.

Krifka, M., 2001, « The Origins of Telicity », in Rothstein, S. (éd.), *Events and grammar*, Dordrecht, Kluwer Academic Publishers, p. 197-236.

Kuryłowicz, J., 1964, *The Inflectional Categories of Indo-European*, Heidelberg, Carl Winter, Universitätsverlag.

Landman, F., 1992, « The Progressive », in *Natural Language Semantics* n°1, p. 1-32.

Langacker, R., 1982, « Remarks on English Aspect », in Hopper, P.J. (éd.), *Tense-Aspect – Between Semantics and Pragmatics*,, Amsterdam-Philadelphia, John Benjamins Publishing Company, p. 265-304.

Lancri, A., 2001, « Réflexions sur l'invariant de *–ing*: variations sur le mode diachronique », in Toupin, F. (éd.), *Mélanges en l'honneur de Gérard Deléchelle*, Tours, Publications de l'Université François Rabelais, p. 89-106.

Landman, F., 1992, « The Progressive », in *Natural Language Semantics* n°1, p. 1-32.

Larreya, P., 1989, « Sur la relation *be/have* », in *L'anaphore,* CIEREC, Saint-Etienne, Publications de l'Université de Saint –Etienne, p. 59-77.

Larreya, P. et Rivière, C., 2005, *Grammaire explicative de l'anglais*, Paris, Pearson Longman.

Leech, G. N., 1971, *Meaning and the English Verb*, London and New York, Longman. (Second Edition, 1987).

Levin, B. et Hovav, M. R., 2005, *Argument Realization*, Cambridge, Cambridge University Press.

L'Hermitte, 1974, R., *Eléments de grammaire historique du russe*, Paris, Institut d'études slaves.

Lightfoot, D., 1979, *Principles of Diachronic Syntax*, Cambridge, Cambridge University Press.

Maslov, Ju., 1948, « Vid i leksičeskoe značenie glagola v sovremennom russkom literaturnom jazyke » (L'aspect et le sens lexical du verbe dans la langue littéraire russe contemporaine), Moskva, A.N. SSSR.

Mathesius, V., 1975, *A Functional Analysis of Present-Day English on a General Linguistic Basis*, The Hague, Mouton.

McCawley, J., 1971, « Tense and Time Reference in English », in *Charles J. Fillmore – D. Terence Langendoen* (eds.), p. 96-113.

McCawley, J., 1981, « Notes on the English Present Perfect », in *Australian Journal of Linguistics* n°1, p. 81-90.

McCoard, R., 1978, *The English Perfect: Tense-Choice and Pragmatic Inferences*, Amsterdam, North Holland Publishing Company.

Mélis, G., 1998, « Critères de différenciation de *to* et de *–ing* dans les énoncés complexes », in *Topiques/Topics, Nouvelles Recherches en Linguistique Anglaise*, CIEREC Travaux XCIII, Saint-Etienne, Publications de l'Université de saint –Etienne, p. 67-81.

Michaelis, L., 1994, « The Ambiguity of the English Present Perfect », in *Linguistics* n°30, p. 111-157.

Mikaelian, I., 2005, « *To Have* vs. *to Be* in Russian: an Apology of the Verb *imet'* », in *Welt der Slaven*, vol. 50 n°2, p. 215-224.

Mikaelian, I., 2005, « Towards an Integral Description of the Preposition *U* and the *U* + Génitive Construction in Russian », *Fifth Annual Meeting of the Slavic Cognitive Linguistics Association*, October 2005, Lawrence, University of Kansas.

Miller, G., 2002, *Nonfinite Strcutures in Theory and Change*, Oxford, Oxford University Press.

Miller, P., 2000, « *Do* auxiliaire en anglais : un morphème grammatical sans signification propre », in *Travaux du Cerlico*, n° 13, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, p. 1-12.

Moens, M. et Steedman, M., 1988, « Temporal Ontology and Temporal Reference », in Mani, I., Pustejovsky, J., Gaizauskas, R. (éds), *The Language of Time: A Reader* (2005), Oxford, Oxford University Press, p. 93- 114.

Montague, R., 1973, « The Proper Treatment of Quantification in Ordinary English », in Portner, P., Partee, B.H. (éds), *Formal Semantics, The Essential readings* (2002), Oxford, Blackwell Publishing, p. 17-34.

Mourelatos, A., 1978, « Events, Processes and States », in Tedeschi, P., Zaenen, A., *Tense and Aspect – Syntax and Semantics, Vol. 14* (1981), New York, Academic Press, p. 191-212.

Nichols, J., 1981, *Predicate Nominals: A Partial Surface Syntax of Russian*, Berkeley, Cal., University of California Press.

Paillard, D., 1979, *Voix et aspect en russe contemporain*, Paris, Institut d'Etudes Slaves.

Paillard, D., 1984, *Enonciation et détermination en russe contemporain*, Paris, Institut d'études slaves.

Paillard, D., 2004, « A propos des verbes préfixés », in *Slovo*, Revue du CRREA (Etudes linguistiques et sémiotiques), Vol. 30-31, p. 1-24.

Palmer, F.R., 1965, *The English Verb*, London, Longman, 1965. (Second Edition, 1988).

Pollock, J.-Y., 1989, « Verb Movements, Universal Grammar and the Structure of IP », in *Linguistic Inquiry* n°20, p. 365-424.

Portner, P., 1998, « The Progressive in Modal Semantics », in *Language* vol. 74 n°4, p. 760-787.

Prior, A.N., 1968, « Tense Logic and the Logic of Earlier and Later », in Mani, I., Pustejovsky, J., Gaizauskas, R. (éds), *The Language of Time: A Reader* (2005), Oxford, Oxford University Press, p. 79-91.

Pustejovsky, J., 1991, « Towards a Generative Lexicon », 1991, à paraître dans *Computational Linguistics* n° 17.4. (Not revised version).

Pustejovsky, J., 1991, « The Syntax of Event Structure », in Mani, I., Pustejovsky, J., Gaizauskas, R. (eds), *The Language of Time: a reader* (2005), Oxford, Oxford University Press, p. 33-69.

Pustejovsky, J., 1995, *The Generative Lexicon*, Cambridge, Mass., MIT Press.

Radford, A., 1988, *Transformational Grammar*, *A First Course*, Cambridge, Cambridge University Press.

Ramchand, G. C., 1998, « Deconstructing the Lexicon », in Butt, M. et Geuder, W. (éds), *The Projection of Arguments*, Standord, Calif., CLSI Publications, p.65-95.

Ramchand, G. C., 2004, « Time and the Event: The Semantics of Russian Prefixes », in Svenonius, P. (éd.), *Nordlyd* 32.2, *special issue on Slavic prefixes*, p. 323-361. (consultable sur le site: CASTL, Tromsø. http://www.ub.uit.no/munin/nordlyd/).

Reichenbach, H., 1947, *Elements of Symbolic Logic*, New York, MacMillan.

Ritter, E. et Rosen, S., 1997, *The Function of* Have, in Lingua n°101, p. 295-321.

Ritz, M.-E., 2007, « Perfect Change: Synchrony Meets Diachrony », in Salmons, J. et Dubenion-Smith, S. (eds), *Historical Linguistics 2005*, Amsterdam, John Benjamins, p. 133-145.

Romanova, E., 2004, « Superlexical *vs*. Lexical prefixes », in Svenonius, P. (éd.), *Nordlyd* 32.2, *special issue on Slavic prefixes*, p. 255-278. (consultable sur le site: CASTL, Tromsø. http://www.ub.uit.no/munin/nordlyd/).

Rouveret, A., 1996, « *Bod* in the Present Tense and in Other Tenses », in Borsley, R., Roberts, I. (eds), *The Syntax of the Celtic Languages*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 125-170.

Rouveret, A., 1998, « Points de vue sur le verbe "être" », in *"Être" et "Avoir". Syntaxe, sémantique, Typologie*, Saint-Denis, Presses Universitaires de Vincennes, p. 11-65.

Ryden, M. et Brorstrom, S., 1987, *The Be-Have Variation with Intransitives in English*, Stockholm, Almqvist et Wiksell International.

Ryle, G., 1949, *The Concept of Mind*, London, Barnes and Nobles.

Slobin, D., 1994, « Talking Perfectly. Discourse Origins of the Present Perfect », in Pagliuca, W. (éd.), *Perspectives on Grammaticalization* (*Current Issues in Linguistic Theory, 109*), Amsterdam, John Benjamins Publishing Company, p. 119-133.

Smith, C., 1991, *The Parameter of Aspect*, The Netherlands, Kluwer Academic Publishers.

Smith, C., 2003, *Modes of Discourse: The Local Structure of Texts*, Cambridge, Cambridge University Press.

Souesme, J.-C., 1992, *Grammaire anglaise en contexte*, Paris, Ophrys.

Spejewsky, B., 1996, « Temporal Subordination and the English Perfect », in *The Proceedings of SALT VI*, Ithaca, Cornell University, CLC Publications.

Svenonius, P., (éd.), 2004, *Special Issue on Slavic Prefixes*. Nordlyd 32.2 Tromsø, CASTL, p. 177–204. (consultable sur le site: http://www.ub.uit.no/munin/nordlyd/)

Strang, B., 1970, *A History of English*, London, Methuen and C°.

Tellier, A., 1991, *Grammaire de l'anglais*, Paris, PUF.

Tenny, C., 1994, *Aspectual roles and the syntax-semantics interface*, Dordrecht, Boston, Kluwer Academic Publishers.

Tesnière, L., 1969, *Eléments de syntaxe structurale*, Paris, Klincksieck.
Timberlake, A., 2004, *A Reference Grammar of Russian*, Cambridge, C.U.P.

Urien, J.-Y., 1987, *La trame d'une langue, le breton. Présentation d'une théorie de la syntaxe et application*, Lesneven, Mouladurioù Hor Yezh.

Urien, J.-Y., 1989, « Fonction appellative et fonction prédicative de l'auxiliarité verbale », in *Travaux linguistiques du Cerlico*, n°1, p. 67-94.

Vendler, Z., 1957, « Verbs and Times », in *Linguistics in Philosophy* (1967), Ithaca, New York, Cornell University Press, p. 97-121.

Vendler, Z., 1967, « Linguistics and the *a priori* », in *Linguistics in Philosophy*, Ithaca, New York, Cornell University Press, p. 1-32.

Verkuyl, H., 1989, « Aspectual Classes and Aspectual Composition », in *Linguistics and Philosophy* n°12, p. 39-94.

Verkuyl, H., 2005, « Aspectual composition: surveying the ingredients », in Verkuyl, H., de Swart, H., van Hout, A. (eds), *Perspectives on Aspect*, Dordrecht, Springer, p. 19-39.

Veyrenc, J., 1980, *Etudes sur le verbe russe*, Paris, Institut d' études slaves.

Veyrenc, J., 1970, *Histoire de la langue russe*, Paris, PUF.

Vlach, F., 1981, « The Semantics of the Progressive », in *Syntax and semantics, Tense and aspect,* vol. 14, p. 271-291.

Vogeleer, S., 1993, « La référence nominale et l'emploi de l'imperfectif constatif dans les questions oui-non et *wh-* en russe », in *Linguisticae Investigationes* XVII n°1, p. 223-237.

Vogeleer, S., 2008, « (Im)perfectivité en français et en russe : aspect associé aux temps *vs*. aspect associé au lexique », présentation dans le cadre du groupe *Temptypac*, 31 mars 2008, Paris, Institut Charles V.

Warner, A., 1995, « Predicting the Progressive Passive: Parametric Change within a Lexicalist Framework », in *Language* n°73, p. 533-557.

Weinrich, H., 1973, *Le Temps*, Seuil, Paris.

Zagona, K., 1989, « On the Non-Identity of Morphological Tense and Temporal Interpretation », in Kirschner, C. et DeCesaris, J. (eds), *Studies in Romance Linguistics*, p. 479-ff.